

Frère  
Giraud

LE FRÈRE  
GABRIEL GIRAUD





[FK, 1203]

AK



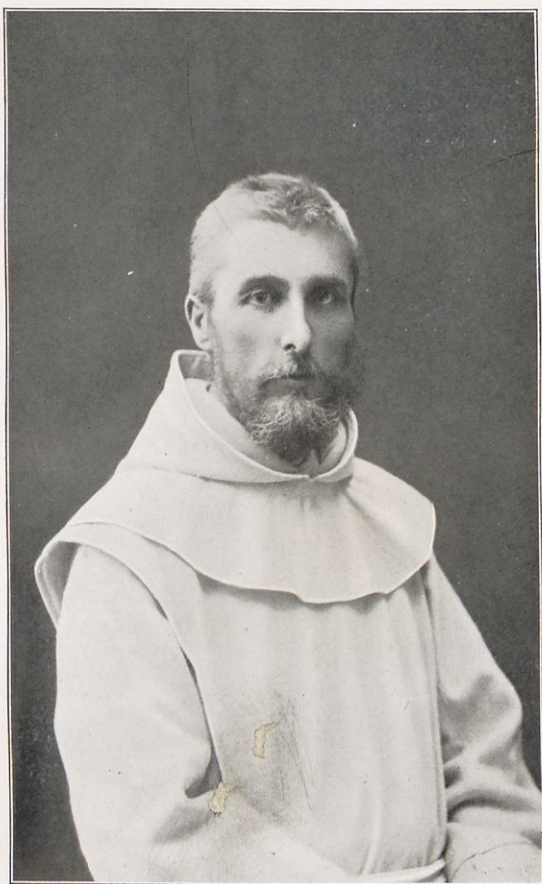
Pr. 29.7.83. 817.

LE FRÈRE  
GABRIEL GIRAUD  
1836 — 1899









Le Frère Gabriel Giraud.

CE QUE FONT LES MOINES EN EXIL

---

LE FRÈRE  
**GABRIEL GIRAUD**

ET  
SON ŒUVRE

A REICHENBURG (AUTRICHE)

1836-1899

---

PAR UN RELIGIEUX DE SON MONASTÈRE

---

«Non recedet memoria ejus.  
Son souvenir ne s'effacera point.»  
*Eccli. XXXIX. 13.*



**REICHENBURG**  
IMPRIMERIE DE N.-D. DE LA DÉLIVRANCE

1909

APPROBATION.

Rome, 12 Août 1908.

Mon bien cher Père,

Nous avons pris connaissance de votre manuscrit *Le Frère Gabriel Giraud et son œuvre à Reichenburg*, et Nous vous autorisons volontiers à publier cette notice, qui contribuera à conserver une mémoire qui nous est si chère.

Tout vôtre en N.-S.

† F. AUGUSTIN MARRE

Évêque titulaire de Constance et Abbé Général.

---

IMPRIMATUR.

Marburgi, die 11 Novembris 1908.

† Michael,

Princeps-Episcopus.

Nr. 5363.

---

DÉCLARATION

En donnant, dans le cours de cette histoire, les noms de *saint* ou de *bienheureux* à des personnages qui ne sont pas encore élevés sur les autels, nous n'entendons le faire que dans le sens admis par les décrets d'Urbain VIII, et nullement pour prévenir les jugements de la sainte Église, notre mère, à laquelle nous restons humblement soumis d'esprit et de cœur.

L'AUTEUR.



Au Très Révérend Père  
Dom Jean-Baptiste Épalle

Conseiller Consistorial du Prince-Evêque de Marburg  
Abbé de N.-D. de la Délivrance  
à Reichenburg. Autriche.

**Hommage de piété filiale**

à l'occasion du 10<sup>e</sup> Anniversaire  
de la mort  
du Fr. Gabriel Giraud.





## PRÉFACE

*Tout ouvrage, quelque infime que puisse être sa destinée, doit, à son apparition sur la scène du monde, justifier et son caractère distinctif et son but particulier.*

*Le caractère distinctif de la présente Notice, biographique et historique tout à la fois, réside entièrement dans les sentiments de gratitude et de vénération qui fluent de l'une à l'autre page, et forment comme la trame des liens intimes qui uniront toujours nos cœurs à celui de notre saint Fondateur, le Fr. M<sup>ie</sup> Gabriel Giraud.*

*Cet humble religieux, à qui le monde pouvait offrir tant de charmes, s'est sanctifié par une vie toute de prière, de sacrifices, d'abnégation et de charité. Il a passé au milieu de nous en faisant le bien, mais avec une discrétion et une modestie qui doubleraient la valeur de ses actions. Aussi aimait-on à lui appliquer le vieil adage: «Si le bruit ne fait pas de bien, le bien ne fait pas de bruit.»*

*Nous nous rappellerons longtemps sa sympathique figure, son inépuisable charité, son dévouement sans bornes, son intelligence pratique des affaires, sa finesse d'observateur, profonde comme son regard et dissimulée sous le masque d'une*

*apparente bonhomie; mais, de ses vertus cisterciennes, celle qui restera à jamais gravée dans la mémoire et le cœur de ses contemporains, et qui l'éleva au plus haut point dans leur estime et leur vénération, ce fut sans contredit son extrême humilité.*

*Et c'est précisément le soin constant qu'il prit de s'abaisser et de compter pour rien qui rend quelque peu ardue notre tâche d'historien; car, à glaner dans l'existence de ceux qui mènent la «vie cachée», le butin est mince.*

*Les lecteurs sont difficiles aujourd'hui; il leur faut de l'attrayant, du neuf, et, volontiers, ils permettraient au reporter qui n'a rien, d'inventer; de broder, s'il a peu. — Or nous n'avons voulu faire ici ni l'un ni l'autre. — Que le public ne s'attende donc point à rencontrer dans la vie du Fr. M. Gabriel Giraud de ces faits ou événements qui mettent un homme en relief et commandent l'attention.*

*D'ailleurs le but principal que nous nous sommes proposé ici est moins de faire la biographie proprement dite de notre vénéré Fondateur et de rendre par là un stérile hommage à sa mémoire, que d'instruire et d'édifier à son occasion.*

*Il n'y a rien de remarquable, il est vrai, dans le cercle restreint où se circonscrit la vie pénitente et laborieuse des fils de Saint Bernard. Et pourtant, cette fidélité constante à une Règle qui saisit en quelque sorte l'être tout entier, cet enchaînement de petits sacrifices, connus souvent de Dieu seul*



*et qui constituent l'immolation que les ss. Pères appellent le martyre de la vie religieuse ; en un mot, ces efforts journaliers que fait une âme pour parvenir à la perfection, ne méritent-ils pas notre admiration et nos louanges autant et plus que les hauts faits des héros ?*

*Or, depuis le jour où il s'est donné à Dieu jusqu'à celui de son bienheureux trépas, le Fr. Gabriel Giraud fut, sans se démentir jamais, un vivant modèle de toutes les vertus et un commentaire éloquent de la sainte Règle dans ses plus minutieux détails. —*

*Nous en appelons ici au sentiment unanime de nos plus anciens confrères. —*

*Aussi à la mort du « bon frère Gabriel », on nous demanda de fixer ici-bas le souvenir de ses vertus, plus soupçonnées que connues, et c'est pour répondre à ces désirs bien légitimes que nous avons entrepris ce travail.*

*Ajoutons qu'une autre considération nous y a vivement encouragé. La province de Styrie, où le vent de la persécution nous jeta en 1881 et où le Frère Gabriel Giraud a laissé un pieux monument de sa foi et de sa charité, ignore en grande partie le genre de vie que mènent les Cisterciens Réformés et les importants services qu'ils rendent à l'église et à la société. Voilà pourquoi, fréquemment dans le cours du récit, nous faisons connaître, dans leur véritable esprit, les lois qui régissent le saint Ordre de Cîteaux et la mission que ses membres remplissent dans*

*le monde par le double apostolat de la Prière et de la Pénitence.*

*Puisse l'exemple du modeste héros de cette histoire, en désespérant moins notre faiblesse, nous incliner plus facilement à l'imitation de ses vertus.*

*C'est avec ce doux espoir au cœur que nous demandons à Dieu de bénir notre travail et de le rendre utile à sa gloire ainsi qu'à la sanctification d'un grand nombre d'âmes.*

*N.-D. de la Délivrance,*

le 21 mars 1908,

en la Fête de notre Père Saint Benoît.

# LE FRÈRE GABRIEL GIRAUD

---

## CHAPITRE PREMIER

### ENFANCE ET ADOLESCENCE.

NAISSANCE DE CAMILLE GIRAUD. TRADITIONS DE FOI ET D'HONNEUR QU'IL TROUVE AU SEIN DE SA FAMILLE. L'INSTITUTION DES MINIMES. CAMILLE Y FAIT SA PREMIÈRE COMMUNION. SON RETOUR DANS SA FAMILLE ET EMPLOI DE SON TEMPS.

L'humble religieux, à la mémoire duquel nous écrivons ces pages, naquit à Lyon, le 7 juin 1836, d'Antoine Alexandre Giraud et de Jeanne Pauline Gerbes de Tours. Dès le lendemain, le nouveau-né fut consacré à Dieu dans l'église de Saint Polycarpe, et reçut au saint baptême les doux noms de Joseph-Marie Camille.

Nous ignorons complètement quelle secrète inspiration déterminâ le choix de ce dernier protecteur, avec qui le futur frère Gabriel aura plus d'un trait de ressemblance.

Au foyer, le petit Camille avait été précédé par deux frères et une sœur, qui furent tout heureux de se partager, avec leurs pieux parents, le soin de soutenir ses premiers pas dans le chemin de la vie. Paul-Fleuri, l'aîné, était âgé de huit ans ;

Marie Noémi, la sœur, en avait sept, et le cadet, Laurent-Léon, achevait sa cinquième année. Tous, par un merveilleux ensemble de qualités précoces, faisaient la joie de la famille et l'admiration de ceux qui les approchaient. Dès lors aussi se formèrent, entre ces jeunes cœurs, les liens d'une étroite et solide amitié que la mort seule a pu briser.

L'exemple, on l'a dit avant nous, est le premier maître de l'enfance. De toutes les instructions, il est, en effet, la plus éloquente et la plus efficace.

Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, Camille Giraud n'eut rien à envier aux plus privilégiés. Pour devenir pieux et bon, il lui suffit de regarder autour de lui et d'être attentif à des leçons que l'exemple accompagnait toujours. Car, disons-le à leur louange, Monsieur et Madame Giraud étaient des modèles accomplis de toutes les vertus qui font les saints et les héros.

M. Antoine-Alexandre Giraud appartenait à une nombreuse et honorable famille de Saint-Etienne, dans la Loire. Son père et sa mère avaient su, par leur rare intelligence, leur esprit d'ordre et d'économie, réussir parfaitement dans leurs affaires. Aussi ne reculèrent-ils devant aucun sacrifice pour élever leurs enfants et les former au bien.

A l'âge de dix-huit ans, Antoine-Alexandre vint à Lyon et y créa un commerce de soieries, dans lequel il s'associa d'abord Antonin Giraud, son frère, et un certain Monsieur Michel. Resté seul au bout de quelques années, Antoine-Alexandre n'en continua pas moins le négoce qui, entre ses

mains habiles et compétentes, prit de prodigieux développements. Plus tard, il trouva de précieux auxiliaires dans la personne de ses quatre fils, qu'il avait lui-même formés et qui furent tous d'un mérite très distingué.

Achevons le portrait de Monsieur Giraud père, en disant qu'il fut toujours et avant tout un chrétien d'une foi vive, d'une piété sincère et solide.

Du côté maternel, Camille Giraud ne fut pas moins bien partagé. Là encore il put à son aise recueillir une ample moisson de nobles exemples et de sublimes vertus.

Jeanne-Pauline Gerbes de Tours descendait d'une très ancienne famille de robe, originaire de Rochefort en Forez.<sup>1</sup> Au moment où éclata la grande Révolution, son grand-père, Claude-Antoine Gerbes de Tours était juge à Saint-Etienne. En 1792, il fut arrêté, après avoir vu son cabinet pillé par une bande de perquisitionneurs aux doigts crochus et aux poches profondes. Jeté dans la prison de la ville, il y vit passer de nombreuses et honorables victimes; citons seulement le général Mallet et M. Ocquet, curé de Saint-Paul-en-Jarez.

Plus heureux que M. de Tours, quelques uns de ses compagnons de captivité ne tardèrent pas à être élargis. Lui, confiant dans sa vie entière d'honneur et de probité, refusa de s'évader, bien que le geôlier lui en facilitât maintes fois l'occasion.

1. Les de Tours portaient: d'azur à la tour d'argent, accompagnée en chef d'une étoile de même. (Armoiries entrées dans celles de l'abbaye de Reichenburg.)

Après une longue détention dans la prison de Saint-Etienne, le noble captif fut transféré à Feurs, chef-lieu du Forez, où siégeait le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort. Toutefois la sentence ne fut pas ratifiée de suite. De Feurs, il fut traduit à Lyon, après la reddition de la ville. Son fils aîné avait figuré avec éclat parmi les courageux défenseurs de cette ville assiégée. C'était plus qu'il n'en fallait pour hâter la mort du père. Condamné de nouveau, pour la forme, Monsieur de Tours monta courageusement sur l'échafaud et fut décapité sur la place des Terreaux.

Ses biens ayant été confisqués et vendus nationalement, il ne resta plus aux enfants, très nombreux, que l'avoir de leur mère, Laurence de Flou, morte depuis quelques années.

L'un d'eux, du nom de Jean-Baptiste, se maria, le 30 janvier 1808, avec Catherine Marie Claudine Savoye, à Saint-Paul-en-Jarez, et ce fut ce même Monsieur Ocquet, déjà incidemment nommé dans ce récit, qui leur donna la bénédiction nuptiale.

Entré de bonne heure dans le commerce des soieries, Monsieur Jean-Baptiste de Tours fut d'abord courtier à Saint-Paul, au lieu et place de son beau-père, puis à Lyon, où sa réussite fut rapide et durable.<sup>1</sup>

Courtier de longues années, ses collègues le nommèrent Syndic de la Compagnie, sous le noble

1. C'est lui qui paya la cession de la première charge qui se vendit à Lyon; le décret d'investiture fut signé en 1809 par Napoléon I<sup>er</sup>, au château de Schönbrunn, en Autriche.

couvert de son père, et il fut très bien accueilli par les premières maisons faisant ou employant de la soie.

Monsieur Jean-Baptiste Gerbes de Tours mourut en 1875, à l'âge de 89 ans. De son mariage avec Mademoiselle Savoye, il avait eu deux filles : Jeanne-Pauline et Marie.

L'aînée, qui devait être la mère de notre héros, naquit le 1<sup>er</sup> novembre 1808, à Saint-Paul-en-Jarez. Elevée au couvent de la Visitation de Lyon, elle eût volontiers passé sa vie dans ce parfum d'encens, de prières et de vertus. La divine Providence en avait décidé autrement. Tels étaient d'ailleurs les charmes de cette belle et gracieuse jeune fille de dix-huit ans, que déjà de nombreux prétendants la demandaient en mariage. Celui qui obtint sa main fut Monsieur Antoine-Alexandre Giraud, vraiment digne de posséder cette perle rare. De leur union naquirent les quatre enfants que nous connaissons, plus un cinquième, Jean-Baptiste-Marie-Alexandre, qui vint au monde en 1841 et que la mort devait ravir si prématurément à la tendre affection des siens.

Voilà, rapidement esquissé, le milieu béni dans lequel Dieu plaça l'enfant privilégié qui nous occupe. Dès sa naissance, on le voit, il fut à l'école du devoir et de la piété; et ce fut dans cette fortifiante atmosphère, où l'action divine s'épanouissait à l'aise, que grandirent et se développèrent les précieuses qualités et les mâles vertus qui feront de lui un homme d'honneur et un saint religieux.

« O foyer domestique des peuples chrétiens ! s'écriait avec enthousiasme l'éloquent P. Lacordaire ; maison paternelle, où, dès nos premiers ans, nous avons respiré, avec la lumière, l'amour de toutes les saintes choses ; nous avons beau vieillir, nous revenons à vous avec un cœur toujours jeune, et n'était l'éternité qui nous appelle en nous éloignant de vous, nous ne nous consolerions pas de voir chaque jour votre ombre s'allonger et votre soleil pâlir.<sup>1</sup> »

Les palais comme les chaumières ont leurs soucis ! L'un de ceux qui, de bonne heure, hantèrent les époux Giraud, fut assurément l'éducation de leurs enfants. Toutefois les heureuses dispositions de ces derniers allégèrent singulièrement la tâche des pieux parents.

Auprès du berceau de presque tous les grands hommes et de presque tous les saints, Dieu se plaît à placer une mère qui, outre la vie naturelle qu'elle leur communique, développe encore le germe de leur grandeur ou de leur sainteté future. Cette remarque trouve ici sa juste application.

La formation première de Camille, comme celle de ses autres frères, fut surtout l'œuvre de sa pieuse mère. Jeune, noble, riche, possédant à un haut degré tous les dons de l'esprit et du cœur, Madame Giraud aurait pu être fêtée et adulée dans les réunions mondaines ; mais cette femme forte et énergique, comprenant admirablement ses devoirs

1. Conf. de N.-D. 34<sup>e</sup> Conf.



d'épouse et de mère, préféra se dévouer tout entière aux soins multiples de sa maison et à l'éducation de ses enfants.

Le succès répondit pleinement aux espérances de sa tendre et active sollicitude. Avec les principes de la foi et de la piété, Camille puisa à cette douce école les nobles sentiments et les généreuses aspirations qui le distinguèrent dès ses plus tendres années, et qui formèrent comme un magnifique accroissement au patrimoine d'honneur et de vertu qu'il possédait déjà.

Bientôt pourtant, les jeux et les amusements du jeune âge durent être relégués au second rang. Le moment était venu pour l'enfant de recevoir une formation plus virile et d'acquérir une instruction en rapport avec sa condition. C'est là ordinairement une heure critique et pleine de terribles responsabilités pour l'âme des parents soucieux du salut éternel de leurs descendants.

Dans cette circonstance, Monsieur et Madame Giraud ne consultèrent que leurs sentiments chrétiens et les intérêts spirituels de leur fils. Ils voulaient avant tout que les maîtres investis de leur confiance fussent à la fois dignes et capables de continuer l'éducation littéraire, morale et religieuse que l'enfant avait reçue au sein de la famille.

C'est dans ce but qu'ils firent choix de l'Institution de N.-D. des Minimes, à Lyon.

Ainsi nommé du couvent qui lui servit de berceau,<sup>1</sup> ce célèbre établissement fut fondé en 1826,

1. Fixés à Lyon, sur la colline de S. Just, en 1550, les

par un saint prêtre du diocèse, le bon père Détard. « Sous la restauration, Lyon ne comptait pas encore une école secondaire destinée spécialement à donner aux enfants des classes élevées une éducation profondément chrétienne et en même temps un enseignement très solide. » Le P. Détard, puissamment secondé par des ecclésiastiques aussi recommandables par leur savoir que par leurs vertus sacerdotales, résolut de combler cette lacune. A cet effet, il acquit l'ancien couvent des Minimes qui, sauf l'église, a peu à peu disparu, pour faire place à de nouvelles et plus vastes constructions.

L'Institution de N.-D. des Minimes, qui a eu ses temps héroïques, se peuple chaque année de nombreux élèves, et, de son sein sont sortis de saints et courageux prélats, de dignes prêtres et de vaillants chrétiens. Tout restaurer dans le Christ, selon l'expression de Pie X, le Pontife glorieusement régnant ;<sup>1</sup> former des hommes d'honneur et de devoir, et, par-dessus tout, des chrétiens convaincus, actifs et dévoués : telle fut toujours la glorieuse ambition de l'Institution des Minimes.

C'est dans cette maison bénie, où Messieurs Paul et Léon Giraud venaient de terminer leurs études, que Camille fut lui-même placé au mois d'Octobre 1847. Monsieur l'abbé Peyre, successeur

Minimes quittèrent leur couvent à l'époque de la grande Révolution et se retirèrent en Suisse.

1. Instaurare omnia in Christo. (*Ephes. 1. 10.*) *Pii PP. X Epistola Encyclica prima* : « E supremi Apostolatus cathedra. » 4. oct. 1903.

immédiat du fondateur, était alors à la tête de l'établissement.

«Ce nouveau Supérieur avait une réputation de sévérité que ne démentait point son austère figure. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, il possédait la respectueuse affection d'un grand nombre de ses élèves. » Parmi ceux qui fréquentaient à cette époque l'Institution des Minimes, qu'il nous suffise de nommer Monseigneur Gouthe-Soulard, mort archevêque d'Aix, Arles et Embrun, et Monseigneur Belmont, actuellement évêque de Clermont.

Jugé de force suffisante pour suivre aussitôt le cours de cinquième, Camille Giraud se mit au travail avec ardeur, et, quoi qu'il pût dire dans la suite, grands furent les succès qu'il remporta dans ses études. Son intelligence ouverte et réfléchie, son application soutenue, sa remarquable facilité d'assimilation lui valurent bien vite les premières places. Ses rares qualités commerciales le distinguèrent tout particulièrement aux yeux de ses maîtres et de ses condisciples, qui pressentaient en lui un négociant de premier ordre. L'avenir démontra qu'ils avaient deviné juste.

D'une nature délicate et d'une exquise bonté ; plein de respect pour ses supérieurs et d'une cordialité franche et aisée pour ses compagnons, Camille Giraud gagnait tous les cœurs. Aujourd'hui encore, les anciens ne tarissent point en éloges sur l'écolier-modèle d'autrefois. Témoin Monsieur le chanoine Molin, Supérieur actuel de l'Institution de N.-D. des Minimes, qui, en quelques mots, nous peint fidèlement l'impression qui lui en est

restée. « Bon élève, nous écrit-il, régulier, pieux, Camille avait de la distinction dans les manières, était très enjoué et excellent camarade. Comme tout bon élève des Minimes, il avait un culte très tendre et très filial envers la sainte Vierge.<sup>1</sup> »

Cette dernière révélation nous amène à parler de la piété de cet aimable enfant; elle était du reste en harmonie parfaite avec sa conduite et son assiduité au travail. Douce et sans affectation, elle ne se trahissait aux regards que par un recueillement plus complet aux heures de la prière, une grande vigilance sur toutes ses actions et un souci constant de plaire à Dieu.

Tant de précieuses qualités chez un enfant de douze ans, déterminèrent ses maîtres à l'admettre, sans plus tarder, à la première Communion. Cette nouvelle remplit Camille d'un bonheur extrême, et le porta à redoubler de ferveur pour se rendre moins indigne de la visite de son Dieu.

Ce fut en 1848, le jour de la fête du Sacré-Cœur de Jésus, — c'était de tradition aux Minimes — qu'il s'approcha pour la première fois de la sainte Table. Préparé par une retraite fervente, durant laquelle les exhortations du Directeur, ses entretiens intimes, et surtout la grâce du bon Dieu achevèrent d'éclairer sa piété et de perfectionner ses saintes dispositions, l'enfant accomplit cet acte important avec un esprit de foi peu commun.

Aussi les fleurs de la première Communion, qui présagent ordinairement les fruits de l'âge mûr,

1. Lettre du 16 déc. 1903.

embaumèrent d'un parfum tout céleste le sanctuaire de cette âme innocente, où la visite de l'hôte divin laissa une empreinte ineffaçable. Désormais la sainte Communion fut un besoin de toute sa vie. En pension, dans le monde, pendant la guerre, mais surtout dans le cloître, jamais il ne laissait échapper une occasion de recevoir Jésus dans son cœur.

Déjà nous avons fait allusion à la tendre dévotion de Camille envers la Reine du Ciel. Vers ce temps, il crut ne pouvoir mieux lui témoigner son amour qu'en s'enrôlant dans sa Congrégation.

Aux Minimés, comme ailleurs, seuls les enfants les plus vertueux étaient admis à en faire partie. Consacrés à Marie, ils promettaient, d'une volonté libre et d'un commun accord, de se dévouer à son culte, de l'honorer et de la faire honorer d'une manière toute spéciale. En retour, la sainte Vierge les comblait de faveurs et veillait avec un soin vraiment maternel sur ces jeunes âmes avides de lui plaire.

Camille Giraud comprit tout le parti qu'il pouvait retirer de ces précieux avantages pour sa perfection et son avancement dans la sainteté, et nul ne les fit servir à ce double but avec plus de générosité, de persévérance et de succès. Le titre de Préfet de la Congrégation, qui lui fut décerné, le montre mieux que nous ne saurions le faire.

Loin de se prévaloir de cette honorable distinction, le pieux congréganiste n'y répondit que par plus de ferveur dans sa dévotion envers sa bonne

mère du ciel et dans son application à ses devoirs d'état.

Cependant les années s'écoulaient brèves et rapides pour Camille. Arrivé au terme de ses études, il dut se résigner, non sans un serrement de cœur bien légitime, à quitter les maîtres vénérés qui s'étaient dévoués à son éducation.

S'il est vrai qu'il laissa un excellent souvenir aux Minimés, non moins sincère et durable fut la reconnaissance qu'il garda lui-même à cette maison bénie qui avait abrité sa jeunesse. L'éloignement ni les années n'ont jamais réussi à l'altérer.

Au sortir du collège, et sur le seuil même qu'il va franchir pour rentrer dans le sein de la société, le jeune homme a un grave et difficile problème à résoudre : celui de déterminer, entre toutes les voies qui s'offrent à lui, celle qu'il doit suivre pour atteindre le but qu'il se propose. Il se trouve soudain à la bifurcation de mille routes ; comment reconnaître la bonne ? Et une fois engagé, qui sera le secours de sa faiblesse et la lumière de son inexpérience ? Pénible anxiété !

Comme pressant est le besoin qu'il a d'une grâce d'en haut, et comme il peut bien, à cette heure, adresser à Dieu la prière du Breton qui quitte le port et se livre au premier flot : « Mon Dieu, gardez-moi, car ma barque est petite et la mer est grande ! »

Toujours privilégié, Camille Giraud ne connut point cette lutte périlleuse ni ces cruelles incertitudes par rapport à l'avenir.

Ses aptitudes pour le commerce lui interdisaient, pour ainsi parler, d'envier une autre situation. A l'exemple de ses aînés, dont il partageait les goûts et les espérances, il lui tardait de reprendre sa place au foyer et de se ranger, comme eux, sous la direction de son digne père.

Ainsi donc, sans subir les funestes influences du monde, l'ancien élève des Minimes se retrouvait dans un milieu bien propre pour achever son éducation et faire fructifier les sages conseils et les pieux enseignements reçus dans son enfance.

C'est dire que Camille mena, à cette époque, une vie essentiellement calme et laborieuse : chose rare chez les jeunes gens de condition.

D'ailleurs, pouvait-il en être autrement, vu l'édifiant spectacle qu'il avait journellement sous les yeux ? Dans cette famille parfaitement réglée, malgré l'aisance que donne la fortune, tous se soumettaient joyeusement à la grande et commune loi du travail.

Madame Giraud, tout en vaquant à de multiples bonnes œuvres, présidait activement à l'administration intime de son domestique. Un admirable savoir-faire, une sage économie, un grand sens pratique en faisaient une maîtresse de maison de tout premier rang. Le trait suivant nous révélera à la fois sa prévoyance et sa charité.

C'était pendant les expulsions de 1880. Plusieurs Religieux de la Trappe des Dombes avaient été reçus provisoirement au superbe château de la Bachasse, propriété de la famille à Sainte-Foy-les-Lyon. Un jour, le Père Irénée Durieux, de pieuse

mémoire,<sup>1</sup> s'entretenait avec Mme Giraud, quand le concierge apporta le courrier. Dépouillant alors un paquet, la bonne Dame se mit aussitôt à recueillir les ficelles ainsi que le papier d'emballage et à serrer soigneusement le tout dans une armoire. Au Père, qui paraissait fort édifié d'un tel procédé chez une personne de sa qualité, Madame Giraud se borna à observer avec beaucoup de modestie : « Il arrive toujours un moment où nous sommes bien aises d'avoir sous la main ces ficelles et ce papier pour envelopper ce que nous destinons aux pauvres. »

Sa tendre sollicitude pour ses enfants semblait croître à mesure qu'ils avançaient en âge. Eux, de leur côté, loin de se soustraire à son influence, professaient pour elle une filiale vénération. Parmi les avis que la bonne mère se plaisait à leur donner, il en est un qui revenait fréquemment sur ses lèvres et qu'elle eut la consolation de voir fidèlement suivi. « Mes enfants, aimait-elle à répéter, soyez toujours des hommes ordinaires. » Elle voulait leur faire entendre par là qu'ils ne devaient en rien se distinguer du commun, mais, au contraire, garder comme règle unique et constante de leur conduite l'amour du devoir et la pratique du bien.

Ainsi que nous l'avons dit, Monsieur Alexandre Giraud s'adonnait tout entier à son commerce de

1. Ancien curé dans le diocèse de Lyon, il entra à la Trappe de N.-D. des Dombes en 1877, prit part à la fondation de Reichenburg où il exerça la charge de Sous-Prieur, et où il mourut le 24 janvier 1895, à l'âge de 73 ans.



soieries, et il géra ses affaires, jusqu'à son dernier jour, avec une compétence qui n'eut d'égale que sa probité légendaire.

Heureux des dispositions qu'ils rencontra chez ses quatre fils, il sut admirablement les développer et les faire servir à ses desseins. Camille, en particulier, s'intéressa vivement aux idées de son père, et ce fut de tout son pouvoir qu'il s'employa à les seconder. Actif, d'une intelligence supérieure, constamment préoccupé des progrès et des perfectionnements à introduire dans la manufacture et dans l'industrie, il donna en maintes circonstances la mesure de ses capacités et contribua, pour une large part, à élever leur maison à l'un des premiers rangs dans la fabrique lyonnaise.

Ce fut surtout après son départ pour le cloître que l'on apprécia, à leur juste valeur, ses remarquables qualités commerciales. « En recevant Camille au monastère, disaient agréablement ses frères au Rév. Père Abbé de N.-D. des Dombes, vous nous avez enlevé des millions. »

A cette heure, toutefois, notre intéressant jeune homme ne songeait guère à sacrifier tant de belles espérances qui miroitaient à ses yeux, pour aller s'ensevelir à la Trappe. Disons même, qu'à l'occasion, il faisait fort bonne mine aux innocents plaisirs qui se pressaient sous ses pas.

Son divertissement favori était la chasse. Quel jour de suave contentement pour lui et pour ses frères, lorsque, en guise de récompense, le papa leur permettait d'aller, par-delà les rians côteaux

du Rhône et jusque sur les lisières des Dombes, organiser une battue avec des parents et des amis ! Comme nos braves jeunes gens étaient heureux de laisser, pour un peu, l'atmosphère maussade du bureau, et, en échange, de humer librement l'air embaumé des campagnes et les fortifiantes senteurs des grands bois !

Puis venait la chasse proprement dite avec ses chances et ses mécomptes, ses fatigues et ses dangers. C'était un moment solennel pour Camille.

Déjà on l'apercevait, la fièvre au cœur et l'œil au guet, errant le long des haies ou franchissant les ruisseaux. Soudain son regard s'illuminait, et tout son être prenait une contenance expressive. C'est que, réveillé dans son gîte, un lièvre, le corps tendu, ses longues oreilles collées sur les épaules, venait de détalier, en bonds fantastiques, à quelques pas devant lui. Mais, aussitôt, un coup de feu retentissait dans la vallée, et le doux animal était aux mains de son vainqueur.

Il arriva, un jour, à l'ardent chasseur devenu moine, d'évoquer le souvenir poétique de ces lointains épisodes. « J'étais tellement épris de la chasse, disait-il, que, si l'on m'eût dit, le soir, qu'il y avait un lièvre à plusieurs lieues de là, je serais parti de suite à l'endroit indiqué, quoique brisé et rendu par les courses de la journée. »

Tout portait à ses couleurs vives et ses couleurs sombres, ses lignes gracieuses et ses lignes confuses ; et c'est l'agencement bien ordonné des unes et des autres qui lui donne du charme et de

la vie. Dans celui que nous esquissons actuellement de notre héros, la note claire et gaie domine sans contredit, mais laisse toutefois les ombres y trouver leur place et y jouer leur rôle.

Aussi est-ce par une légère nuance de cette nature que nous voulons achever de peindre la physionomie attrayante de Camille Giraud, en disant qu'il faisait ses délices de la bonne chère. « Camille était un gourmand, nous avouait, avec un franc sourire, quelqu'un de sa parenté; jamais il ne trouvait la cuisine faite selon ses goûts. » Quelle révélation pour ceux qui ont connu le Trappiste austère et mortifié!

Hâtons-nous pourtant de remarquer que, dans ses petits écarts, notre adolescent ne faillit jamais au respect qu'il se devait à lui-même ainsi qu'à sa famille.

Ses nobles qualités ne connurent pas le déclin; toujours elles commandèrent l'admiration générale.

Le moment était venu, pensait-on, où il allait, à l'exemple de ses frères, contracter une alliance digne de lui et capable d'accroître son bonheur, en fixant son sort. Plus d'une mère, dans l'intime de son cœur, rêvait d'unir les destinées de sa fille à celles de ce jeune homme si merveilleusement doué.

Camille, cependant, avait trente-deux ans, et il temporisait toujours. Une voix intérieure, qui lui interdisait toute précipitation, lui laissait entendre qu'il était né pour de plus grandes choses. Et cette voix était celle du divin Maître, qui opérait la conquête de son âme.

Enfin un double évènement, imprévu et terrible

comme un coup de foudre dans un ciel serein, le tint, un instant, terrassé sur le chemin de la vie, et hâta la rupture des derniers liens qui l'attachaient au monde. Nous voulons dire : la mort de son père et la mémorable guerre de 1870.

---

## CHAPITRE II

### LA VOIX D'EN HAUT.

UN GRAND DEUIL DANS LA FAMILLE GIRAUD. PREMIÈRES LUEURS DE VOCATION RELIGIEUSE CHEZ CAMILLE : FRÈRE DE St. JEAN-DE-DIEU OU TRAPPISTE. LA GUERRE; CAMILLE S'ENROLE DANS LA 1<sup>e</sup> LÉGION DU RHONE. ECHAUFFOURÉE DE CHATEAUNEUF. UN TRAVERSIN POUR TROIS. CAMILLE RENTRE DANS SA FAMILLE. LUTTE AU SUJET DE SA VOCATION.

A l'époque où nous le présentons à nos lecteurs, Camille Giraud avait trente-deux ans.

C'est l'âge où le sérieux de la vie saisit notre être tout entier et nous montre les hommes et les choses sous leur véritable aspect. Il ne reste rien des joies insouciantes de l'enfance; les derniers rêves de la jeunesse viennent de s'évanouir; c'est l'heure des grandes entreprises, parfois aussi celle des grandes luttes.

L'âme noble et généreuse de notre futur Trappiste, à qui Dieu voulait donner une trempe spéciale, fut, de bonne heure, sevrée des jouissances d'ici-bas, et c'est brusquement, presque avec violence, qu'elle se vit plongée dans un océan d'amertume et d'épreuves.

Un deuil immense forma le premier anneau de cette chaîne douloureuse, au moyen de laquelle la main divine va désormais étreindre ce cœur aimant et le retenir en sa possession.

Depuis quelques années déjà, le père de Camille était très souffrant des suites d'une attaque de

paralysie, qui le surprit un jour dans la rue, comme il se rendait au magasin. Reconduit en hâte à son domicile, le malade reçut les soins empressés que réclamait son état.

Peu à peu, la paralysie tomba, et M. Giraud put reprendre sa vie active et laborieuse d'autrefois. Frappé de nouveau quelque temps après, il succomba chrétiennement, le 31 août 1868, à l'âge de 79 ans, emportant dans la tombe, avec les regrets de ses proches, l'estime de toutes les personnes qui le connaissaient.

Peu avant d'expirer, le moribond embrassa une fois encore sa vertueuse épouse et ses fils éplorés ; puis, s'adressant à ces derniers, il leur laissa, entre autres conseils, cette sage et suprême recommandation : « Mes enfants, ne vous engagez jamais dans n'importe quel procès ; je n'en ai fait aucun durant ma vie, et je m'en suis toujours fort bien trouvé. »

Cette mort fut un coup terrible pour la famille Giraud ; Camille surtout le ressentit très vivement. La perte de son père fut pour lui, on peut le dire, le point de départ d'une vie nouvelle.

Tout cet appareil funèbre qui se déploie autour d'un cercueil et absorbe généralement les pensées des hommes, n'arrêta point celles de Camille ; elles plongèrent jusque dans l'éternité. Eclairées par les lumières de la foi, ces fortifiantes visions de l'au-delà ranimèrent son courage et lui inspirèrent de sérieuses réflexions. Il découvrit alors dans son âme un vide immense, inconnu jusque-là, et que rien de

terrestre ne semblait de nature à combler ; le commerce, avec ses tracas et ses responsabilités, lui devint à charge ; il n'y eut pas jusqu'à cette douce vie de famille qui ne lui parlât un douloureux langage.

D'un autre côté, le monde, avec ses folles joies, ses maximes trompeuses, ses mauvais livres et ses exemples pervers, lui apparaissait comme un ennemi redoutable et résolu à le perdre ; il n'éprouva pour lui que crainte et dégoût. En outre, notre pauvre jeune homme entendait au fond de son cœur la voix frémissante des passions ; il assistait en spectateur humilié à ces luttes incessantes de la chair contre l'esprit, dont S. Paul entretenait les Romains, et déjà il en était réduit à s'appliquer le mot du poète commentant l'Apôtre :

..... Video meliora, proboque ;

Deteriora sequor....

« Je vois le bien et je l'approuve, je fais le mal. »

Tant de motifs réunis et secondés par une vertu d'en haut dictèrent à Camille l'énergique résolution de quitter le monde.

Mais, il ne se le dissimulait pas, avant d'en venir à l'exécution de son projet, que de résistances à vaincre ! que d'obstacles à surmonter ! que de larmes à essuyer !

En homme sage et réfléchi, Camille Giraud ne voulut rien précipiter dans cette grave affaire ; il se tint sur la réserve la plus absolue vis-à-vis des membres de sa famille.

C'est surtout aux parents, dit S. Alphonse de

Liguori, que les enfants doivent cacher leur vocation à la vie religieuse. La raison qu'il en donne, avec les maîtres de la vie spirituelle, les Pères et les Docteurs, est que, en ce point, l'intérêt change souvent, pour nous, nos parents en ennemis, selon la parole du Seigneur, que rapporte S. Thomas : « L'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison, *Inimici hominis domestici eius.* »

A cette louable discrétion, Camille joignit l'oraison et le recueillement.

Il est impossible, en effet, d'obtenir les lumières désirées, d'entendre la voix du Seigneur et d'être fidèle à ses divines inspirations, sans se rapprocher de lui, après avoir éloigné toutes les causes de distraction, même celles qui naissent à l'intérieur ; car, remarque S. Grégoire :<sup>1</sup> « *Quid prodest solitudo corporis, si solitudo defuerit cordis ;* à quoi bon la solitude du corps, si celle du cœur fait défaut. »

Enfin, pour éviter toute illusion et se pourvoir des conseils et des secours dont son cœur éprouvait le besoin, Camille Giraud fit part de ses dispositions intimes à son directeur et s'en remit pleinement à sa conduite et à sa détermination.

C'était un saint religieux du couvent des Capucins de Lyon, le bon Père Vincent, bien connu des personnes pieuses et des communautés de la contrée.

Habitué à suivre les opérations de la grâce dans les âmes, le prudent directeur n'ignorait pas que, parmi les vocations, les unes viennent de Dieu,

1. Mor. 1. 30. c. 23.



les autres ne sont bien souvent que le fait d'une imagination ardente, d'un cœur froissé ou dégoûté du monde.

Il s'étudia donc tout d'abord à discerner l'idée exacte que son pénitent se formait de la vie religieuse et quelles étaient les raisons qui le portaient à vouloir l'embrasser.

Après de longues prières et de mûres réflexions, le saint religieux reconnut que le Seigneur avait des desseins particuliers de miséricorde sur cette âme. L'appel de Dieu était évident; un attrait spécial, joint à des motifs surnaturels, la poussait irrésistiblement vers le cloître.

Il n'hésita donc plus, quoique sans l'influencer, à encourager les efforts de son jeune néophyte et à soutenir son élan vers le but sublime auquel il aspirait. Dès lors aussi, le vénérable religieux se crut en droit d'exiger de lui une fidélité plus grande à ses devoirs et surtout une générosité capable de tous les sacrifices.

Camille Giraud ne se laissa rebuter par aucune difficulté; durant ce premier temps d'épreuves, il s'affermir de plus en plus dans la sainte résolution d'être tout à Dieu, sans partage comme sans réserve.

Ce que prenant en considération, son Père spirituel, éclairé d'en haut, jugea opportun de lui laisser entrevoir la noble destinée qui allait être la sienne : « Vous devez être, lui avoua-t-il avec un accent convaincu, Frère de S. Jean-de-Dieu ou Trappiste. » — C'était lui dire que l'avenir lui réservait une vie d'immolation et de charité, qui

rentrait dans les desseins de Dieu à son sujet.

Toutefois cette sublime déclaration ne surprit nullement Camille Giraud ; cet idéal répondait trop bien aux secrètes aspirations de son cœur généreux. L'oracle profond du Père Vincent ne nous étonne pas nous-mêmes, attendu qu'il s'est réalisé sous nos yeux durant près de trente années, et, pourrions-nous ajouter, au-delà de toute prévision, car le long ministère du Frère Gabriel auprès des malades lui fournit l'occasion de pratiquer à un haut degré les héroïques vertus qui distinguent le frère de S. Jean-de-Dieu.

Le choix que Camille fit de la Trappe, dont la vie obscure et mortifiée le captivait, tient du reste à une circonstance providentielle que nous ne saurions taire ici.

Un jour, notre jeune homme fit, chez son directeur, la rencontre d'un religieux trappiste de N.-D. des Dombes : le R. P. Benoît Margerand, enfant de Lyon lui aussi et ami intime du P. Vincent. Au cours de l'entretien, le moine à la robe blanche, qui se savait en présence de l'un des fondateurs de son monastère,<sup>1</sup> parla avec un vif intérêt de la prospérité toujours croissante de la jeune abbaye des Dombes, décrivit à grands traits le genre de vie des Trappistes, fit ressortir enfin le bonheur que l'on goûte au service de Dieu et les avantages que l'âme fidèle trouve dans la religion.

1. Le nom des Fondateurs et Bienfaiteurs de N.-D. des Dombes est religieusement conservé, dans les cloîtres, sur des plaques de marbre qui le transmettent à la postérité.

Camille écoutait ravi hors de lui-même. La vue de ce religieux, dont l'existence lui paraissait plus étrange encore que son costume ; ces détails édifians qu'il venait d'entendre et qui contrastaient si extraordinairement avec les fables que le monde débite sur la Trappe et les Trappistes ; en un mot toutes ces choses austères et nouvelles pour lui, dont Dieu lui donnait une merveilleuse intelligence, firent une profonde impression sur son esprit.

A le voir, on eût dit qu'il était absorbé dans le rêve délicieux, parfumé, enivrant d'un paysage adorable, au-delà duquel son regard découvrait des horizons mystérieux, sereins comme la voûte du firmament, immenses comme elle, tant la douce atmosphère de lumière et de paix qui envahissait son âme se reflétait sur toute sa personne.

Revenu à lui, Camille confia au religieux le secret de sa vocation naissante, lui exposa les motifs qui le poussaient à consacrer à Dieu le reste de sa vie, et finit en sollicitant humblement son admission à Notre-Dame des Dombes.

Ne pouvant, de son autorité privée, le satisfaire complètement sur ce dernier point, le R. P. Benoît lui conseilla d'en conférer directement avec le R. Père Abbé, auquel il se ferait lui-même un plaisir de le recommander, à sa rentrée au monastère.

Camille goûta cette proposition et promit une visite à Notre-Dame des Dombes. Elle eut lieu effectivement quelques jours plus tard.

Que se passa-t-il dans cette entrevue du jeune

aspirant avec le R. P. Dom Augustin ? Nous l'ignorons en grande partie. Ce que nous pouvons affirmer de source certaine, c'est que le R. P. Abbé ne s'empessa nullement d'ajouter foi à cette vocation qui lui semblait dictée par un mouvement de ferveur passagère, dont les rigueurs et les humiliations de la Trappe auraient bien vite raison. Tout au plus lui laissa-t-il au cœur l'espoir et la consolation de l'admettre à un essai.

« Le jeune homme que vous m'avez proposé, observait ensuite Dom Augustin au Père Benoît, ne me paraît pas doué d'une énergie suffisante pour triompher des épreuves de la vie religieuse. D'ailleurs, vu les habitudes délicates dans lesquelles il a été élevé, je doute fort qu'il puisse se faire à notre genre de vie. »

Il n'était pas réservé à Dom Augustin d'enrichir sa communauté de ce trésor dont Dieu lui cachait la valeur inappréciable ; ce digne Supérieur allait, peu après, recevoir au ciel la récompense due à ses nombreux mérites.<sup>1</sup> De plus, et c'est là surtout que nous admirons la conduite de la Providence, le moment n'était pas venu pour Camille de consommer son sacrifice. C'était par une excursion de traverse que Dieu voulait le mener au but, tout en lui ménageant les occasions de se préparer au définitif.

Cependant, la guerre franco-allemande venait d'éclater. ( 15 juillet 1870. )

1. Cf. Ménologe Cistercien 26. décembre.

Nous ne voulons pas retracer ici tous les évènements qui marquèrent cette période sinistre, ni énumérer une fois de plus, après tant d'autres historiens, les causes matérielles de nos désastres. Un terrain plus individuel doit restreindre notre récit; et ce terrain est celui-là même où nous conduit le héros de cette histoire, qui vit soudain son existence coupée en deux par cette crise nationale.

Il ne tenait qu'à lui, il est vrai, de rester étranger au deuil de son pays, en se retranchant derrière les jouissances que procurent le calme et le repos de la vie privée. Il ne l'a pas fait, et une gloire immense lui en revient aujourd'hui.

Le sentiment du devoir, on l'a remarqué déjà, était inné chez Camille Giraud, et ne laissait aucune place à l'égoïsme, cette marque ignoble de ceux qui ont le front bas et l'âme peu haute. La France ensanglantée réclamait de lui la mesure de son patriotisme et de son amour : elle le trouva prêt à la défendre et résolu à faire le sacrifice de sa vie pour la sauver. Et, répétons-le, cet héroïsme est d'autant plus admirable en Camille, qu'il procède d'une détermination libre et volontaire.

« Quoi qu'en disent les rêveurs et les poètes, a écrit quelque part le brave général Ducrot, la guerre est et sera toujours un mal nécessaire; elle seule permet aux âmes vraiment fortes de se manifester avec éclat, et quel qu'en soit le mobile, l'idée du sacrifice suprême, qui est toujours la conséquence immédiate de la lutte, suffira pour

l'ennoblir aux yeux des sociétés qui comprennent autre chose que la satisfaction des appétits matériels et des jouissances physiques..... Nous sommes perdus, disait la même grande âme peu avant la guerre de 1870, si une crise violente ne vient réveiller dans les cœurs des générations présentes les sentiments de dévouement, de généreuse abnégation, de patriotisme, prêts à disparaître, ainsi qu'il arrive toujours dans la vie des peuples, aux époques de véritable décadence. »

Il est difficile de trouver à ces sublimes paroles un commentaire plus éloquent et plus fidèle que la noble conduite de Camille Giraud durant notre funeste guerre.

Commencée d'abord avec enthousiasme et non sans quelque illusion, la campagne se poursuivit bientôt au milieu d'une série d'implacables revers pour notre pays. Enfin, l'on sait comment, après deux mois de lutte, la France, meurtrie et épuisée, s'affaissait dans la boue de Sedan, écrasant, dans sa chute, l'inepte gouvernement qui l'avait livrée, pieds et poings liés, à la Prusse.

C'était le 3 septembre 1870 : jour d'inoubliable deuil, qui a provoqué des protestations héroïques que l'histoire a enregistrées à l'honneur de tant de braves soldats trahis par la fortune.

Après la capitulation de Sedan, la reprise de la guerre étant décidée, plusieurs villes envoyèrent des légions contre l'ennemi. Lyon eut les siennes, et dans leurs rangs se pressaient de nombreux volontaires.

Quoique n'ayant pas l'âge voulu pour faire partie de la 1<sup>re</sup> légion de marche, Camille n'hésita pas à quitter famille et magasin, et s'y enrôla. Immédiatement incorporé à l'artillerie de la 1<sup>re</sup> légion du Rhône, il fit toute la campagne en qualité de canonnier-servant. Outre que cet office était périlleux, il était encore rude et pénible pour ce jeune homme délicat, dont les doigts ne s'étaient fatigués jusque là qu'à tenir une plume ou à faire agir la détente d'un fusil de chasse. Nos lecteurs peuvent donc aisément s'imaginer ce qu'il dut avoir à souffrir durant ces longs mois de luttes, de privations, de peines physiques et morales.

Camille prit part à plus de douze batailles, notamment à l'échauffourée de Châteauneuf (30 nov. 1870), au combat sanglant de Nuits (18 décembre), et à la bataille perdue d'Héricourt (15-17 janv. 1871). Partout il fit admirer sa bravoure et ses viriles qualités d'endurance et d'énergie.

Voici un épisode, choisi entre plusieurs autres, qui montre sa valeur, son courage et son audace en face de la mort qui paraissait ne pas vouloir de lui.<sup>1</sup> Pendant une froide nuit de novembre, la Légion partait à deux heures et arrivait, quatre heures après, en vue de Châteauneuf.

Tout-à-coup, à 1800 mètres environ, elle aperçoit l'ennemi qui se dirigeait vers Dijon ; il fallait donc l'empêcher d'avancer ou retarder sa marche.

1. Nous tenons ce fait de l'un de ses camarades de la légion, M. Moritz.

Vite les pièces sont mises en batterie, et la canonnade commence.

Les Allemands, surpris, s'arrêtent, mettent leurs pièces à découvert et ripostent.

Les obus tombaient drus et serrés sur cette légion de braves ; la mort les fauchait d'ici de là et leur courage paraissait faiblir.

Camille Giraud, placé dans un jardin et servi par un seul gendarme, montra, au milieu de cette grêle meurtrière, un sang-froid et un courage étonnants : il chargea sa pièce et tira sans discontinuer jusqu'à la fin de l'attaque, encourageant ses camarades par ses paroles et par ses actes.

Ce seul fait d'armes, qui excita l'admiration, lui eût certainement valu la médaille militaire ; mais Camille, alliant à son courage une grande modestie, ne l'a jamais demandée.

Un autre jour, il s'agissait d'occuper un poste à la fois difficile et périlleux ; le commandant fait appel à la bonne volonté de ses hommes. Le premier, Camille Giraud s'offre à défendre cette position, s'y installe en effet, et, tant que dura l'action, manœuvra sa pièce à la satisfaction générale.

La mort, qui semblait respecter sa personne, vint, plus d'une fois, chercher ses victimes à ses pieds. Il garda, toute sa vie, le douloureux souvenir de la fin tragique de l'un de ses camarades, qui tomba comme foudroyé à ses côtés. Parmi ces derniers, il s'en trouvait un dont l'humeur enjouée perçait jusque dans les circonstances les plus



critiques. En pleine lutte, il laissait parfois échapper cette petite plaisanterie : « Voyez donc Giraud comme il pâlit au bruit de la mitraille ! » Un jour il ajouta : « pour moi, je n'ai pas peur, et puisque je n'ai plus rien à faire, je me couche. » Il le fit effectivement, mais ne se releva pas : car au moment où il achevait sa phrase, un obus éclata à deux pas de lui et le mit en pièces.

Les dernières paroles de ce malheureux sont néanmoins, dans leur ton railleur, un éloquent témoignage de la noble conduite de Camille Giraud.

Il y eut encore, durant cette terrible campagne, beaucoup d'autres faits tout à l'honneur de Camille qui, selon l'opinion de tous, se montrait toujours et avant tout l'homme de la discipline et du devoir. Aussi était-il estimé de ses chefs et aimé de ses camarades. Les survivants se souviennent encore de son affabilité constante et de son empressement à leur rendre service en toute occasion. On l'a vu, sur ce point, pousser la charité et la condescendance au suprême degré. Témoin l'anecdote suivante.

Un jour, Camille était étendu à terre pour prendre un peu de repos, lorsque trois de ses camarades, sans doute en quête d'un lieu propice pour en faire autant, avisèrent son corps comme pouvant fort bien leur servir de traversin. Aussitôt fait que dit. Nos trois gaillards dormaient d'un bon somme, quand tout-à-coup apparaît la silhouette bien connue du capitaine. Frappé d'un spectacle aussi étrange : « mais, mon Camille, fait-il au pauvre patient qui assurément ne pouvait fermer l'œil,

tu n'y songes pas ; veux-tu secouer bien vite ces indiscrets. » — « Il n'y a pas de danger, reprend Camille, à voix basse ; ce serait vraiment dommage, ils dorment trop bien. »

On reconnaît là le dévouement sans bornes et l'abnégation du futur frère Gabriel, qui jamais ne sut calculer avec lui-même, lorsqu'il s'agissait de faire plaisir à autrui.

Après la funeste journée d'Héricourt, Camille Giraud fut rejeté en Suisse, où il arriva exténué et malade, avec les débris de l'armée de l'Est.

Rentré dans sa famille après l'armistice (7 janvier 1871), afin de refaire ses forces épuisées, il ne songea plus qu'aux moyens de répondre à l'appel du divin Maître.

Ce séjour forcé au milieu des siens pouvait être, il ne l'ignorait pas, fatal à sa vocation ; il tenait par conséquent à le rendre aussi court que possible. D'autre part, il se berçait de l'espoir que, peut-être, son départ pour la guerre avait préparé les esprits et les cœurs à la douloureuse séparation qu'il méditait. L'heure était donc on ne peut mieux choisie, pensait-il, pour informer sa mère et ses frères de sa résolution longuement réfléchie et bien arrêtée d'entrer en religion.

Hélas ! La chair et le sang ont-ils jamais laissé quelqu'un servir Jésus selon ses désirs ? Il serait vain de l'espérer, répond le Père Faber.<sup>1</sup>

La mère arrache ses enfants aux bras du Sauveur.

1. Le pied de la Croix, p. 118.

Le père regarde d'un œil soupçonneux les droits de Dieu, et, jaloux du Créateur, il traite avec dureté un fils qui, d'ailleurs, ne lui a jamais donné une heure de peines dans sa vie, et envers qui il n'avait jamais été sévère jusque là. Le frère laisse s'affaiblir en lui la force de l'affection fraternelle, et apporte l'âpreté des jugements du monde dans le cercle sacré de la famille, si Jésus ose mettre le doigt sur sa sœur. O misérable, misérable monde ! Et ce sont toujours les bons qui sont les plus âpres en pareil cas ! . . . C'est là un tableau vivant, donnons-lui un cadre.

La première ouverture de Camille au sujet de sa vocation jeta toute sa famille dans une désolation difficile à peindre. Non, il ne fallait plus parler d'une chose semblable ; jamais l'on ne consentirait à une séparation de ce genre. Dieu ne demande pas de tels sacrifices, il les propose à la seule bonne volonté. Ne peut-on pas, du reste, faire son salut dans le monde comme dans la religion ! Et puis, surtout, pourquoi vouloir s'en-sevelir à la Trappe et se condamner, pour la vie, à des rigueurs sans nom, alors que l'avenir s'annonce tout rayonnant de si douces espérances ? . . Non, encore une fois non, il ne fallait plus songer à une pareille entreprise . . . Et forts de ces raisonnements et d'autres encore, la mère et les frères de Camille unirent leurs efforts pour le dissuader de donner suite à son projet.

La lutte fut longue, douloureuse, sanglante pour les deux partis. Mais les forces étaient inégales ;

Dieu combattait pour Camille, et, inévitablement, la victoire devait être de son côté.

Désespérant d'obtenir jamais l'assentiment des siens, il rompit généreusement les derniers liens qui l'attachaient à sa famille, et, le 17 juillet 1871, l'abbaye de Notre-Dame des Dombes le comptait au nombre de ses pieux habitants.

Nous avons entendu plus haut S. Alphonse de Liguori recommander avec justice la discrétion aux enfants, pour ce qui a trait à leur vocation religieuse. Comment, dit pareillement le saint Docteur, ne pas blâmer ouvertement les parents qui, par un attachement trop naturel ou des préjugés mal fondés, contrarient la vocation de leurs enfants, et s'imaginent accomplir un devoir en luttant contre la volonté de Dieu? Ah! combien de malheureux parents nous verrons condamnés dans la vallée de Josaphat, pour avoir fait perdre la vocation à leurs enfants! et que de malheureux enfants également réprouvés, pour avoir voulu, au détriment de leur vocation, contenter leurs parents et demeurer auprès d'eux! De là ce terrible avertissement du divin Maître : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, ... il ne peut être mon disciple.<sup>1</sup> »

Ajoutons, afin d'écartier tout scrupule, que, dans le choix d'un état, on n'est nullement obligé d'obéir à ses parents. C'est le sentiment commun des théologiens, d'accord avec S. Thomas, qui recommande,

1. Si quis venit ad me, et non odit patrem suum et matrem, ... non potest meus esse discipulus. *Luc. 14, 26.*

d'une manière absolue,<sup>1</sup> à quiconque se sent appelé à l'état religieux, de ne point consulter ses proches sur sa vocation ; car, pour l'ordinaire, ils n'usent de leur influence que pour y mettre obstacle.

Camille Giraud expérimenta pour lui-même combien le monde comprend peu l'importance de la vocation. Heureusement, il sut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Nous connaissons les motifs qui portèrent Camille à choisir l'ordre austère et caché de la Trappe, de préférence à tout autre. Comme on le pense bien, ce choix et ces motifs étaient peu faits pour fléchir la résistance des membres de sa famille. Le nom seul de la Trappe a quelque chose de si terrifiant, surtout pour le cœur d'une mère ! La vie que l'on y mène a été décrite sous des couleurs si sombres !

Tout le monde a entendu ou lu ces récits fantastiques : « Le trappiste ne parle jamais, ou s'il rompt parfois son éternel silence, ce n'est que pour laisser échapper ce lugubre salut : *Memento mori!* Frère, il faut mourir ! — Jamais il ne mange de viande, si ce n'est lorsque Noël tombe un Vendredi. Le trappiste couche dans un cercueil, et, chaque matin, il enlève une pelletée de terre à sa propre fosse. Tombe-t-il malade, on l'abandonne, étendu sur la paille et la cendre, avec un verre d'eau à côté de lui . . . » Quelle existence plus dure que la mort ! s'écrient les uns, émus de pitié. Comment,

1. Contra retrah. a relig. c. q.

ajoutent les autres, les lois actuelles de la société civile peuvent-elles tolérer un pareil suicide? Comment l'Eglise, la sage gardienne du décalogue, approuver une violation si manifeste du cinquième commandement? N'est-ce pas au désespoir, à la folie, à des remords impitoyables, qu'il faut attribuer cet amour anticipé du tombeau?! »

Telles sont pour le grand nombre, dit un historien de la Trappe, les idées faites, admises sur la foi du temps, et qui semblent consacrées par l'antiquité.

Camille Giraud savait ce qu'il devait penser de ces contes puérils et de ces jugements convenus. Son court séjour à Notre-Dame des Dombes lui avait suffi pour former sa conviction et se déterminer avec une parfaite connaissance de cause. Il avait trouvé là, et là seulement, un idéal longtemps rêvé : celui du « dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme et de l'abnégation ennoblie par les plus sublimes vertus, » et il lui tardait d'essayer ses forces à le réaliser. Il réussit à merveille dans ce travail, comme nous allons le voir ; aussi le nom du frère Gabriel devait-il rester, parmi ses frères, le synonyme de charité et de renoncement.

Toutefois, avant de suivre notre héros dans sa nouvelle carrière, le lecteur voudra bien nous permettre, sur la vie religieuse en général et sur l'ordre de Cîteaux en particulier, quelques réflexions qui, tout en facilitant l'intelligence de certains détails subséquents, nous épargneront de fréquentes interruptions dans le corps du récit.

## CHAPITRE III

### MOINES ET MONASTÈRES.

QU'EST-CE QU'UN MOINE? COMMENT SA VIE INTIME, TOUTE DE PRIÈRE ET D'EXPIATION, EXERCE UNE ACTION BIENFAISANTE AU DEHORS. LA JOURNÉE DU MOINE CISTERCIEN. UNE PAGE DE VICTOR HUGO SUR LES RELIGIEUX.

Il suffit d'énoncer le titre de ce chapitre pour que l'on sente aussitôt l'âme comme transportée dans une région sublime, habitée par des hommes infiniment supérieurs aux héros que le monde admire, et où s'accomplissent des faits merveilleux, ignorés souvent, parfois même tournés en ridicule, mais néanmoins tout palpitants du plus haut intérêt.

Au souvenir des moines et des monastères, la pensée chrétienne se transporte avec respect dans les solitudes brûlantes de la Thébaïde, au sein des innombrables phalanges de pieux cénobites et d'austères anachorètes, dont le désert, aujourd'hui encore, semble déplorer la disparition.

Puis, franchissant l'espace, la même pensée s'arrête avec complaisance devant les arceaux poétiques du cloître d'Occident, pénètre en tremblant sous ces voûtes sévères et grandioses pour y admirer la vie sainte et mortifiée des moines, leur parfait détachement de tout ce qui est créé, et, malgré cela, chose plus apparente que chez leurs aînés d'Orient, l'influence étonnante qu'ils exercent sur la société.

A cette heure où les impies déclarent une guerre ouverte à la religion, et s'attaquent spécialement aux moines et aux monastères, nous sommes heureux de tracer ces lignes et de les lancer comme un noble défi à la face de nos ennemis.

Notre unique regret est de ne pouvoir traiter à fond un sujet aussi intéressant qu'utile ; le cadre étroit de cette biographie s'y oppose. On nous pardonnera donc d'être incomplet. Ce sont des volumes qu'il faudrait écrire pour raconter l'histoire des institutions monastiques : histoire d'une telle étendue, qu'elle comprend celle de tous les âges et de tous les lieux. Pas une contrée, en effet, qui n'ait ses monastères ou qui n'en conserve religieusement les ruines. Pas une famille, pour ainsi dire, qui ne compte un ou plusieurs membres dans ces milices saintes vouées à la prière et à l'immolation.

Et puis, que de merveilles accomplies dans ces murs et par ces hommes ! que de services rendus à l'Eglise et à la société !

Ce sont les moines, quoi qu'en dise le scepticisme contemporain, qui ont triomphé de la corruption païenne, converti les nations barbares, refait le sol de notre vieille Europe, sauvé les lettres, les sciences et les arts.

Ce sont eux encore, ministres volontaires de la prière et de l'expiation, qui, du fond de leurs pieux asiles, désarment la colère divine prête à éclater sur les sociétés coupables, et qui acquittent la dette sociale envers la justice de Dieu.



Tout autant de bienfaits dont le monde ne sait pas apprécier la valeur.

Et, soit dit en passant, nous distinguons ici entre les moines et les religieux; cette distinction est réelle, mais peu connue de la génération actuelle. Elle comprend tout au plus le moine savant et le moine agriculteur; quant au moine faisant profession de « châtier son corps et de le réduire en servitude,<sup>1</sup> » il sera longtemps encore une énigme pour elle. Son ignorance toutefois ne change rien à la nature de la chose.

Mais revenons sur nos pas, et procédons par ordre. Comme l'indique son nom, le moine est donc ce chrétien généreux qui, prenant l'Évangile au sérieux, se sépare autant que possible de la société humaine et de sa vie mouvementée, pour chercher uniquement le règne de Dieu et sa justice. A cet effet, il se retire dans la solitude, parce qu'elle l'aide à trouver Dieu et à vivre seul avec Dieu seul.

Combien fondée est cette remarque d'un païen : « *Pluribus intentus minor est ad singula sensus.* » Le cœur de l'homme est ainsi fait; plus il se déprendra des mille objets qui l'occupent et l'assiègent, plus il s'attachera avec force à celui qu'il choisit pour le terme unique de ses affections.

Donc, nécessité de se dégager de tout, de s'isoler, pour trouver Dieu : *in pace locus eius*. Car, répétons-le, Dieu seul, Dieu cherché par la voie

1. I. Cor. IX, 27.

la plus directe, voilà la tâche du moine dans la solitude, la raison et la fin de son existence.

Entrons maintenant dans le sanctuaire intime de sa vie.

Pour être court, nous n'étudierons que le double caractère que semble revêtir plus spécialement chacune des actions du moine, et qui en fait comme le ministre particulier de la prière et de l'expiation, en identifiant sa vie à celle de la grande et adorable Victime.

D'abord la prière, le plus impérieux de tous les devoirs, et celui qui ne cesse d'être obligatoire à aucun moment de la vie.

Il était réservé à l'Évangile de nous en révéler pleinement l'efficacité individuelle et sociale et de la constituer à l'état de ministère public. Aussi voyons ce que fait l'Église. Non contente de recommander à tous les fidèles de prendre part à cette fonction sublime et salutaire, elle choisit encore des ministres à qui elle confie le soin d'offrir à Dieu, jour et nuit, en tous lieux, au nom de tous, l'encens de la prière par excellence, si admirablement et si justement appelée par saint Benoît : *opus Dei*, l'œuvre de Dieu, l'office divin.

Et ces ministres particuliers de la fonction sociale de la prière, ce sont les moines.

« Étrangers au monde et aux inquiétudes de la vie, affranchis de ses besoins par la pauvreté et l'obéissance et de ses mordantes passions par la chasteté, ils se réfugient dans la solitude. La contemplation des choses divines y devient leur

élément ; leur esprit, leur cœur, leurs sens mêmes, tout y est profondément recueilli. La mortification, le silence, l'austère travail de l'intelligence et du corps gardent les avenues de leur âme. Du sein de ce recueillement, la prière se dégage, et quelle prière !<sup>1</sup> »

C'est en nous humiliant que nous citons ce passage, car s'il nous montre ce que nous devrions être, il nous rappelle aussi ce que nous ne sommes point.

Si l'on songe maintenant au nombre immense de monastères d'où s'échappe sans interruption le même cri de miséricorde, la même supplication, comment ne pas croire que la prière d'intercession est une puissante protectrice de la société et que le moine en est l'organe le plus parfait.

De là cette parole de S. Augustin : « Moins un religieux s'applique à autre chose qu'à la prière, plus il est secourable aux hommes. » Et cette plainte douloureuse de Notre-Seigneur à Magdeleine de Pazzi : « Vois, ma fille, comme les chrétiens sont entre les mains du démon ; si mes élus ne les délivraient par leurs prières, ils deviendraient la proie de ce monstre. »

Ah ! si le monde comprenait ce qu'il doit à cette prière d'intercession, quels biens elle appelle sur lui, quels maux elle en écarte !

Écoutons Donoso Cortès, un des plus beaux génies de la catholique Espagne, exalter l'importance

1. F. Martin. *Les moines*, p. 357.

de cette fonction sociale de la prière : « Le tourbillon politique où je me suis vu enveloppé malgré moi ne m'a laissé jusqu'ici ni un jour de paix ni un moment de repos. Il est juste, qu'avant de mourir, je me recueille pour m'entretenir seul à seul avec Dieu et avec ma conscience.

Pour moi, l'idéal de la vie, c'est la vie monastique. Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent, et que si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières. Si nous pouvions pénétrer les secrets de Dieu et de l'histoire, je tiens pour moi que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la prière, même dans les choses humaines. Pour que la société soit en repos, il faut un certain équilibre, connu de Dieu seul, entre les prières et les actions, entre la vie contemplative et la vie active. Je crois, tant ma conviction est forte sur ce point, que, s'il y avait une seule heure d'un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers. <sup>1</sup> »

Assurément, voilà des choses qui renversent la raison humaine et nous donnent l'idée la plus étonnante de la puissance de la prière d'intercession.

Mais ce n'est pas seulement par la prière que les moines contribuent au salut de la société, c'est encore par l'expiation.

*Durus est hic sermo!* C'est vrai, la nature n'aime

1. Donoso Cortès, vol. II. p. 124.

point la pénitence ; elle la fuit. Et cependant il y a dans ce mot tout un mystère et l'un des plus graves des destinées de l'homme et de l'humanité. Aussi le christianisme a sur cet important sujet des doctrines d'une profondeur effrayante.

Il nous enseigne que toute faute mérite un châtiment, et que l'homme coupable est dans l'impuissance de satisfaire, pour lui-même aussi bien que pour la société, à la justice divine.

Or, au point de vue qui nous occupe, l'expiation est précisément cette peine salutaire qui, volontairement embrassée ou acceptée, a le double pouvoir de réhabiliter le coupable et de satisfaire aux droits outragés de l'ordre suprême.

Profondément imbue de cette haute philosophie religieuse, l'Eglise catholique voulut avoir son ministère de l'expiation comme elle avait son ministère de la prière. Et c'est encore aux moines qu'elle l'a confié.

A tous les fidèles, il est vrai, elle impose des abstinences, des jeûnes, cent autres pratiques austères et pénibles à la nature ; mais à ses ministres de choix, aux religieux qui, par la seule conséquence de leurs vœux, portent déjà en eux-mêmes un caractère d'expiation, elle demande bien davantage. Elle exige que ce caractère d'immolation se reproduise continuellement dans tout leur être et dans toutes leurs œuvres. La croix, l'humiliation, la souffrance, la mort même, tel est leur partage, le lot de leurs jouissances ici-bas. Après avoir tout quitté : parents, amis, patrie, espérances du monde

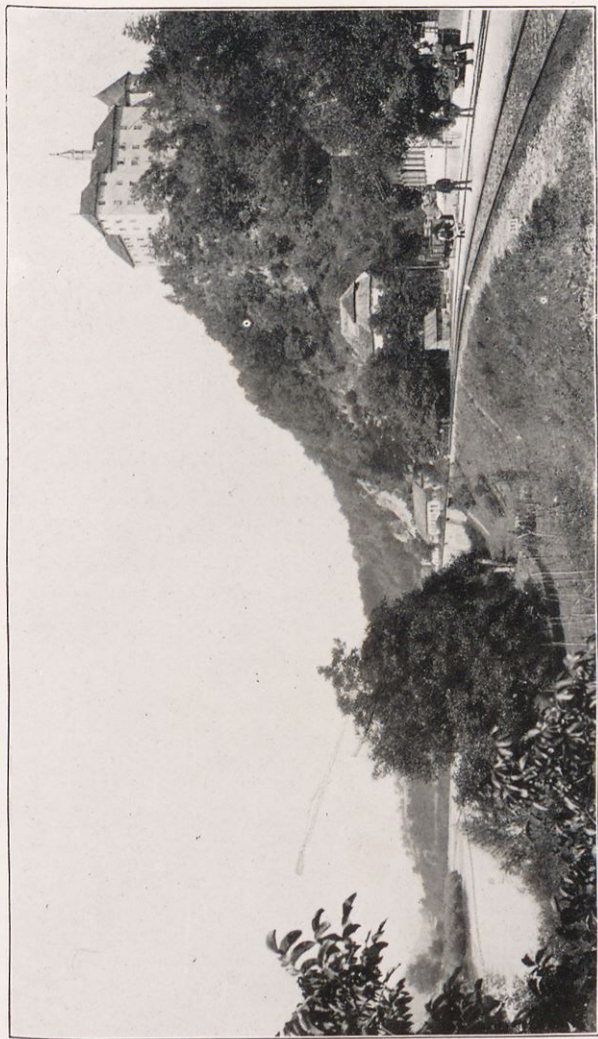
et commerce des hommes, ils se placent sur l'autel des holocaustes du Seigneur, et, victimes d'amour et de réparation, ils unissent leurs immolations au sacrifice de la grande et adorable Victime. Prenant les sentiments de Jésus, expiateur universel, le moine ne se borne pas à expier ses propres fautes, afin de s'assurer à lui seul les miséricordes du Seigneur; mais il fait pénitence encore pour ses frères qu'il a laissés dans le monde, et acquitte envers la justice divine la dette de la société coupable.

Semblable à l'Agneau de Dieu dont il tient la place et continue la mission, le religieux efface les péchés du monde, réconcilie la terre avec le ciel, l'homme avec son Créateur. Et Dieu agrée l'expiation de ces victimes libres, qui passent leur vie entre le vestibule et l'autel; sa colère est apaisée, et son bras, levé parfois pour frapper et exterminer les coupables, s'abaisse pour les bénir et leur pardonner.

Telles sont les relations secrètes et profondes du moine avec la société; tel est le double office de sa vie intime : il intercède pour les pécheurs et il expie leurs crimes.

Le religieux, et surtout le contemplatif, est un sauveur, remarque le Père Faber.<sup>1</sup> Et, ajoute-t-il, ce sont toujours les saints contemplatifs qui ont aimé le plus les pécheurs, plus même que les saints actifs qui ont employé leur vie à les convertir. N'est-ce pas là la raison de la nécessité

1. P. Faber. *Le pied de la croix*, p. 164.



Abbaye de Notre Dame de la Délivrance.





de l'élément contemplatif pour former un apôtre complet.

Le grand Pape Léon XIII, au soir de sa vie, exprimait la même pensée dans son admirable Lettre du 22 janvier 1899 au Cardinal Gibbons : « Il n'y a pas lieu, observait le saint vieillard, de louer diversement ceux qui embrassent la vie active ou ceux qui, amis de la solitude, s'adonnent à la contemplation et aux pénitences corporelles. Combien ceux-ci ont mérité et méritent encore excellemment de la société humaine, on ne peut certes pas l'ignorer, si l'on sait la puissance, pour apaiser la colère de Dieu et se concilier ses faveurs, de la prière perpétuelle du juste, surtout si elle est jointe aux macérations de la chair.<sup>1</sup> »

Nécessaire en tous les temps, ce ministère de la prière et de la pénitence devient en quelque sorte indispensable et universel aux époques de grande culpabilité sociale.

*Dies mali sunt.*<sup>2</sup> Nous traversons des jours mauvais ! entendons-nous répéter à chaque instant. C'est vrai ; nous avons le droit d'être mécontents du présent et d'être inquiets pour l'avenir. Mais nous, de notre côté, songeons-nous à faire violence au ciel ? Nos efforts sont-ils plus grands que si tout allait bien ? N'oublions-nous pas que tous nous sommes tenus de réparer et que tout attentat aggrave ce devoir ?

1. Encycl. ad Americanos : *Testem benevolentiae Nostrae*.

2. Ephes. V. 16.

Les avertissements, certes, ne nous ont point manqué. La parole de Notre-Seigneur est là qui pèse sur nous comme une menace salutaire et mille fois bénie : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » Et dans ces derniers temps, c'est par quatre fois, de 1846 à 1876, que la Mère de Dieu daigne choisir la terre de France pour faire entendre sa voix à tous ses enfants et les arrêter sur la pente qui conduit à l'abîme.

Quel est le secret de la Salette ? (1846) « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je serai forcée de laisser aller le bras de mon Fils : il est si lourd que je ne puis le retenir. »

Et l'enseignement de Lourdes ? (1858) « Pénitence, pénitence, pénitence ! priez, faites pénitence pour la conversion des pécheurs. »

Et la pressante exhortation de Pontmain ? (1871) « Mais priez, mes enfants ; Dieu vous exaucera en peu de temps ; mon Fils se laisse toucher ! »

Et finalement le maternel reproche de Pellevoisin ? (1876) « . . . Qu'ils prient, qu'ils aient confiance en moi. Et la France ! Que n'ai-je pas fait pour elle ! Que d'avertissements ! Et pourtant encore elle refuse d'entendre ! Je ne peux plus retenir mon Fils. . . . Courage et confiance ! »

Ainsi donc, aucune illusion. La pénitence qui expie, — et la prière doit elle-même prendre ce caractère, — est la question décisive, le grand point du débat, le nœud de la situation. Autorité, raison, présent, passé, bien social et bien individuel, toutes ces voix s'unissent par un lien commun

et convergent vers un même but : rappeler le monde à la prière et à la pénitence.

Répondons enfin aux soins de notre toute miséricordieuse Mère du ciel et nous serons sauvés ; car son dernier mot à Pellevoisin a été : *Confiance!*

Et maintenant, au lieu de simples réflexions, nous voulons apprendre à nos lecteurs quelques détails de la vie monastique. Pour cela, nous décrirons à grands traits « la journée du moine cistercien, » tableau fidèlement dessiné sur place, dans le double but d'instruire et d'édifier.

Notre Père S. Bernard définit ainsi l'Ordre de Cîteaux : « Notre Ordre est abjection, humilité, pauvreté volontaire, obéissance, paix, joie dans le Saint-Esprit. Dans notre Ordre, on vit sous un maître ou abbé, sous une règle qui est la gardienne de la discipline. Dans notre Ordre, on apprend à garder le silence, on s'exerce aux jeûnes, aux veilles, à la prière, au travail des mains, et surtout on s'applique à marcher dans la voie si excellente de la charité ; enfin on s'efforce de progresser chaque jour dans la pratique de toutes ces choses et d'y persévérer jusqu'à son dernier soupir.<sup>1</sup> »

Cette définition mériterait d'être gravée en lettres

1. Ordo noster abiectio est, humilitas est, voluntaria paupertas est, obœdientia est, pax, gaudium in Spiritu Sancto. Ordo noster est esse sub magistro, sub abbate, sub regula, sub disciplina. Ordo noster est studere silentio, exerceri ieiuniis, vigiliis, orationibus, opere manuum, et, super omnia, excellentiorem viam tenere, quæ est caritas ; porro in his omnibus proficere de die in diem, et in ipsis perseverare usque ad ultimum diem. (*S. Bern. Ep. 142.*)

d'or sur la porte d'entrée de chacun des monastères de l'Ordre et dans le cœur de tous ses membres, parce qu'elle marque clairement et notre rang et notre rôle dans la sainte Eglise de Dieu.

Nos premiers Pères, on le sait, avaient quitté Molesmes pour vivre plus conformément à la règle de saint Benoît.

Or, notre saint Législateur impose à ses disciples une vie de séparation du monde, d'union avec Dieu par la prière, la mortification, l'étude et le travail. C'est la vie contemplative, considérée de tous comme la plus parfaite ; et, dans notre Ordre, cette contemplation se trouve alliée à une certaine part d'action qui résulte du travail manuel, de la variété des exercices et de l'administration des divers emplois du monastère. Voyons ensemble.

Le Cistercien Réformé, généralement plus connu sous le nom de Trappiste, ne commence jamais sa journée plus tard qu'à deux heures du matin, car parfois c'est à une heure et demie ou même à une heure, selon le degré des fêtes.

« Pourquoi si tôt ? demandait un jour un officier supérieur de l'armée autrichienne au Père qui lui faisait visiter le monastère. L'empereur qui doit veiller aux intérêts de tout un peuple, ajoutait-il naïvement, ne se lève bien qu'à quatre heures, et vous autres, qui n'avez rien à faire, vous vous levez au milieu de la nuit ! »

Les Religieux ne font rien et n'ont rien à faire ! Tel est, en effet, le raisonnement de quelques gens

du monde qui ne comprennent rien aux choses de Dieu ni à la destinée de l'homme ici-bas. Ils ignorent, sans doute, ceux qui pensent ou qui parlent ainsi, que le moine de Cîteaux ne consacre pas moins de six heures par jour au ministère de la prière publique, et que tout le temps laissé libre par les offices du chœur, se partage entre les travaux du corps et ceux de l'esprit prescrits par la règle.

« Et que de choses, dit un auteur déjà cité, contribuent à allonger les journées des moines : la brièveté du sommeil, l'absence de toute récréation, les occupations continues, le silence et le jeûne qui retranchent, l'un les conversations inutiles, l'autre, les repas multipliés ! Aussi ont-ils, par ces moyens, résolu le problème insoluble pour les hommes du monde, de doubler, de tripler leur existence. »

A deux heures du matin donc, les moines cisterciens sont sur pied. Aussitôt, vous les voyez défiler, comme des ombres mystérieuses, sous les voûtes froides et obscures du cloître et aller occuper leurs places dans le chœur.

Au dehors, c'est la nuit : tout dort dans le monde, sauf le crime ; ici, l'innocence veille et prie cette sublime prière qui, depuis des siècles, tous les jours et toutes les nuits, s'élève toujours la même. « La mort a beau frapper, s'écrie Louis Veillot, elle n'a pu vider ces stalles où semble s'asseoir toujours le même corps.<sup>1</sup> »

1. Louis Veillot. *Les Pèlerinages de Suisse*. p. 96.

Bientôt la cloche envoie vers le ciel quelques sons harmonieux et doux; les moines se prosternent et l'office commence. On psalmodie d'abord, d'une voix grave et dans les ténèbres, les matines de la sainte Vierge, office qui dure près d'une demi-heure et durant lequel on est debout.

Les fils de S. Bernard ont hérité de sa dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie; elle est la patronne spéciale de leur Ordre, la souveraine de chacune de leurs maisons. Tous les jours, sans exception, on récite au chœur son office, avant les heures canonicales correspondantes, excepté le soir, où les Complies de la sainte Vierge suivent celles du grand office; de sorte que la journée se termine comme elle avait commencé: par un tribut de louanges offertes à la Mère de Dieu.

De plus chaque matin, on dit en son honneur la messe appelée pour cette raison *de Beatâ*, et dès que l'on entend prononcer le nom vénérable de Marie, on incline la tête par un sentiment de respect filial; ce qui se pratique aussi pour le nom sacré de Jésus.

De deux heures et demie à trois heures, le temps est consacré à l'oraison mentale que tous, Pères et Frères, font dans leurs stalles, suivant leur dévotion et le mouvement de l'Esprit-Saint. C'est là un des plus doux moments de la journée.

Ainsi seul avec Jésus, dans le silence et les ombres de la nuit, alors que le monde oublie Dieu et que plusieurs l'offensent, le moine médite sur la miséricorde divine à son égard et se plaît à

savourer la joie d'aimer le Seigneur dans le temps et l'espérance de le posséder dans l'éternité.

Après l'oraison, le Supérieur donne le signal, et tous se lèvent. Alors de graves et solennelles voix se font entendre : c'est l'office canonial de Matines, psalmodié ou chanté selon la solennité des jours.<sup>1</sup>

1. Nos Pères chantaient chaque jour l'office canonial de Matines; on croit qu'ils ont cessé de le faire aux simples fêtes, quand fut introduit l'usage de réciter l'office de la sainte Vierge, d'autant plus qu'ils avaient déjà l'office des morts qu'ils tenaient de Cluny. Nous avons conservé ce triple office : *canonicum, marianum et defunctorum*.

Dès leur arrivée à Cîteaux, nos premiers Pères résolurent d'avoir un chant irréprochable et autant que possible conforme à la tradition grégorienne. Après quelques essais infructueux, ils chargèrent S. Bernard de le leur procurer. L'œuvre du Saint et de ses collaborateurs eut l'honneur d'être consacrée par l'autorité du chapitre général et imposée à toutes les maisons de l'Ordre. « *Volumus teneri, et mutari omnino... prohibemus.* »

Il faut croire que bientôt la ferveur de nos Pères pour la bonne exécution des mélodies grégoriennes dégénéra en un zèle déplacé, car, vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, le bienheureux Gui, abbé de Cîteaux, apprit de la bouche d'une sainte âme, que, dans son Ordre, la recherche des vains agréments dans le chant sacré déplaisait à la Majesté divine.

Plus tard, l'introduction de la musique et les goûts relâchés portèrent un rude coup au plain-chant. Les chapitres généraux de 1667 et 1683 rappellent les nôtres au chant traditionnel : « *... officium persolvatur cum cantu gregorianum; ... ut antiqua forma cantandi a B. Bernardo tradita nostrisque Breviariis inserta firmiter teneatur... ut cantus vel psalmodia gravitatem redolet, et devotio excitetur.* »

Au XVII<sup>e</sup> siècle, Claude Vaussin, abbé de Cîteaux, cédant à l'entraînement général, fit réformer le chant ainsi que le Bréviaire et le Missel Cisterciens respectés par saint Pie V. Enfin l'on comprit qu'il fallait reprendre « les institutions d'un passé avec lequel, dans le domaine des arts comme dans celui de la science, on avait plus ou moins rompu, au détriment du vrai progrès. » (Dom Pothier : *Les mélodies*

« Il y a dans toutes ces voix ou plutôt dans cette seule et grande voix qui module des psaumes et des hymnes, avec une vigoureuse sonorité, s'échappant moins de la poitrine que de l'ardent foyer du cœur, des accents et des expressions indéfinissables.<sup>1</sup> »

« *Venite, exultemus Domino, . . . et in psalmis iubilemus ei.* » Les Religieux se rappellent qu'à cette heure le doux Sauveur Jésus, livré aux mains de ses ennemis, se vit méprisé, outragé, abandonné de ses disciples et de ses amis. Ils viennent donc, avec amour, se jeter à ses pieds, prendre la place que les autres ont laissée et s'associer à ses douleurs pour avoir part à ses divines miséricordes.

A Matines succède ordinairement l'office de Laudes,<sup>2</sup> où l'on n'entend que bénédictions, louanges et actions de grâces.

Lorsque tout est terminé, on récite l'*Angelus* et chacun se retire ou reste à l'église selon sa dévotion. Les prêtres disent alors leurs messes jusqu'à cinq heures et demie.

A ce moment, la cloche appelle de nouveau les moines au chœur pour l'office de Prime : c'est

*grégoriennes*. Préf. p. I. 1881.) Répondant aux vœux de Pie IX, de Léon XIII, qui sont également ceux de Pie X, sur l'uniformité du chant liturgique, nos constitutions ont rétabli les mélodies grégoriennes dans l'Ordre (1894).

1. F. Martin. *Les moines*. p. 360.

2. Depuis la Toussaint jusqu'à Pâques, aux jours de fêtes, les Laudes canoniales se disent immédiatement avant Prime, les Matines étant alors suivies d'un Nocturne et des Laudes des Morts.



la prière du matin. « *Iam lucis orto sidere, Deum precemur supplices.* » L'astre du jour monte à l'horizon ; l'orient est enflammé ; tout tressaille dans la nature, chante, adore et bénit le Créateur. L'homme, le roi de la création, a, lui aussi, des hommages à rendre au Dieu dont il tient l'être, et des grâces particulières à obtenir pour la journée qui commence avec ses peines multiples et ses combats divers : l'homme donc tombe à genoux et prie.

Après Prime, les Religieux se rendent au chapitre, salle ainsi nommée parce que, chaque jour, on y chante, après le martyrologe, un chapitre de la sainte Règle que le Supérieur explique ensuite. C'est là aussi que l'on s'accuse publiquement ou que l'on est repris des fautes extérieures commises contre la Règle et que l'on reçoit la pénitence, heureux que nous sommes de satisfaire, par une légère humiliation, pour les moindres négligences qui nous empêchent de marcher avec perfection dans la voie de la sainteté. C'est encore dans la salle capitulaire qu'ont lieu les prises d'habit et les professions simples, que l'on fait les sermons, les absoutes, les lectures régulières du Carême, que l'on ouvre et clôture la visite régulière annuelle et qu'on lit la carte de cette visite au samedi des Quatre-Temps.

C'est donc un lieu sacré et comme un sanctuaire de famille ; aussi n'est-il jamais permis d'y rompre le silence.

Le chapitre terminé, les Religieux montent au

dortoir, afin d'y ranger convenablement leur couche; ce qui est bientôt fait.

Il y a ensuite un intervalle d'une heure environ. Ce temps est libre, en ce sens que chacun peut, comme après l'office de la nuit, vaquer à l'étude, aux saintes lectures ou autres pratiques de dévotion tolérées par la Règle.

On a quelquefois reproché aux Cisterciens de ne pas aimer l'étude, de ne pas s'y adonner. C'est une grave erreur. Leur sainte Règle, leurs constitutions, leur passé témoignent du contraire. Les manuscrits de nos Pères, leurs riches bibliothèques, les collèges qu'ils avaient établis, leurs ouvrages attestent l'importance que l'on attachait, dans notre Ordre, à la culture intellectuelle.

Aujourd'hui encore, le moine peut employer à l'étude environ cinq heures par jour pendant les exercices d'hiver, un peu moins durant l'été. Combien d'ecclésiastiques, dans le monde, qui n'y consacrent pas un temps aussi considérable? C'est donc bien suffisant pour des religieux cloîtrés qui n'ont pas de ministère extérieur, et qui, d'après leur Règle, *ne doivent et ne peuvent pas en avoir*.

Inutile d'ajouter que seules les études sérieuses trouvent accès et faveur dans nos monastères, et nous sommes heureux de constater que ce sont précisément celles que, dans ces derniers temps, les Souverains Pontifes ont recommandées à plusieurs reprises dans leurs encycliques.<sup>1</sup>

1. v. g. Leo XIII, 18 nov. 1893. « *Providentissimus Deus* »; id. 30 oct. 1902 « *Vigilantiæ studiiq̄ memores*; » Pius X,

Chez nous donc, des leçons de philosophie scolastique et de théologie dogmatique et morale sont données avec soin à ceux qui se préparent aux ordres sacrés; et, ajoutent nos constitutions, ces clercs « *ne devront exercer aucun emploi qui les empêche de s'adonner à l'étude.*<sup>1</sup> » En outre, il existe dans nos maisons des Conférences de théologie et d'Écriture Sainte qui ont lieu au moins tous les mois et auxquelles tous ceux qui sont dans les ordres doivent assister.<sup>2</sup>

Non content de ce programme, le Chapitre général de 1895 a prescrit<sup>3</sup> que, outre la philosophie et la théologie, les étudiants suivraient un cours d'histoire ecclésiastique, un d'Écriture Sainte et un de Droit canon, avec examens au moins deux fois par an, indépendamment de ceux que les constitutions prescrivent pour les Ordinands.

Après cette longue mais utile digression, reprenons l'ordre des exercices de la journée.

Jusqu'à l'intervalle qui suit le chapitre, il est invariablement le même durant toute l'année. Pour le reste du jour, l'horaire subit quelques légères modifications suivant la saison. Nos Pères, en effet, ont jugé bon d'établir les deux grandes distinctions des exercices d'été, qui commencent le jour de Pâques pour finir le treize septembre inclusivement,

23 januar. 1904 « *In præcipuis laudibus;* » id. 23 febr. 1904 « *Scripturæ Sacræ.* »

1. Const. cap. IX. § CIV.

2. *ibid.* " " § CVIII.

3. Défin. 8. 1895.

et des exercices d'hiver qui commencent le quatorze septembre et continuent jusqu'à Pâques.

En hiver donc, c'est à sept heures trois quarts que les Religieux chantent Tierce et la grand'messe suivie de l'office de Sexte; puis ils se rendent au travail.

En été, le travail précède la grand'messe qui est à dix heures.

Nous venons de parler du travail; il est en effet de rigueur dans notre Ordre, et la sainte Règle le prescrit sous toutes ses formes, soit dans l'intérieur du monastère, soit dans les champs. A l'heure actuelle, le travail est, pour les religieux de Cîteaux, plus qu'un point de règle, il est d'une nécessité matérielle absolue: ils ne peuvent vivre sans travailler.

*Ora et labora*: telle est la devise chère aux Cisterciens; voilà toute leur vie; c'est une alternative de prière et de travail, où l'oisiveté ne saurait trouver sa place.

Rien de touchant comme le spectacle de ces hommes que, tout à l'heure, vous avez vus au chœur et à l'autel, ministres du Très-Haut, et qui se livrent maintenant aux travaux les plus pénibles et les plus humiliants.

Les moines de notre Ordre sont essentiellement agriculteurs, et ils doivent, disent nos constitutions, « tirer leur subsistance du travail des mains, de la culture des terres et de l'élevage du bétail.<sup>1</sup> »

L'industrie, conformément encore à notre sainte

1. Monachis nostri Ordinis debet provenire victus e labore

Règle, ne vient en aide à l'agriculture que là où le terrain n'est pas assez fertile.

Ainsi donc, sans exclure l'exercice de l'intelligence par l'étude, les Cisterciens Réformés accordent une certaine préférence aux travaux du corps, ces rudes labeurs contribuant plus puissamment à les maintenir dans le recueillement et la mortification, vertus caractéristiques de leur état. De cette sorte aussi, loin d'être à charge à personne, ils trouvent encore moyen d'assister largement les pauvres et les malheureux, et donnent au monde l'exemple du travail, en lui apprenant à sanctifier les peines et les fatigues de la vie.<sup>1</sup>

Mais, il est juste de le reconnaître, si les moines de Cîteaux exécutèrent des travaux remarquables de défrichement et d'amélioration agricole, s'ils le firent avec succès et sur une échelle plus vaste que les Bénédictins, c'est qu'ils avaient les auxiliaires les plus précieux dans la personne des Frères Convers.

Adressons ici un mot de sympathique vénération à ces bons Frères, à l'attitude tout à la fois laborieuse et méditative, qui passent la majeure partie de la journée dans les champs et dans leurs ateliers. Avec quelle édification ils suspendent l'office de Marie pour voler à celui de Marthe, retournent de celui-ci au premier, avec le même empressement

*manuum, de cultu terrarum, de nutrimento pecorum. (Instituta B. Raynardi IV Abb. Cist. c. 5*

1. Peut-être est-ce quelqu'une de ces dernières considérations qui nous a recommandés à la tolérante indulgence de Combes & Cie en 1904.

et la même sereine tranquillité, sachant à merveille quitter Dieu pour Dieu, assurés qu'ils sont de le trouver partout et de pouvoir à toute heure du jour converser avec Lui.

Toutefois le meilleur éloge de ces chers Frères, ce sont leurs propres œuvres.

Suivez donc ce chemin tortueux où les bœufs ont marqué leurs pas, et les pesants chariots leurs ornières. Regardez cet horizon lointain où vont se perdre les moissons dorées. Contemplez, un instant, ces prairies verdoyantes, ces vergers ingénieusement alignés, ces jardins bien tenus où croissent en abondance les légumes nécessaires à la communauté; n'êtes-vous point frappé du goût exquis et de l'art merveilleux que ces bons Frères déploient dans leurs travaux?

Entrez maintenant, si vous le désirez, dans ces écuries admirablement pourvues; ce bétail frais et bien portant ne fait-il pas honneur aux soins intelligents dont il est l'objet? Visitez, en passant, ce moulin, ces ateliers de forge, de menuiserie et autres, où l'on n'entend que le roulement des machines et le choc des outils; vous jugerez de l'activité qui règne partout, et vous serez à même, nous n'en doutons pas, d'apprécier la valeur des accusations de paresse et d'ignorance dont quelques personnes accablent les Religieux.

Cependant la cloche annonce la fin du travail. Chacun quitte ses outils et rentre au monastère. Il y a alors un intervalle d'une demi-heure.

Après l'office de Sexte, en été, ou après celui

de None, en hiver, tous se rendent au réfectoire pour le dîner. Là comme ailleurs, pas de distinction, l'ordinaire du repas est le même pour tous. Il consiste en une soupe, un plat de légumes ou de farineux et un dessert, excepté le mercredi et le vendredi en hiver et tous les jours en carême ; pour boisson, du vin ou de la bière, suivant les localités. A entendre notre Père saint Bernard, le vin ne figurait pas dans le menu des premiers Cisterciens : « *Olus, faba, pultus, aqua panisque cibarius, cibus et potus ordinarius Cisterciensium.* » Dans le couvert, tout se réduit également au plus strict nécessaire : la vaisselle est d'étain, la tasse de terre, la cuillère et la fourchette de bois. C'est, du reste, suffisant pour des hommes qui ne font que deux repas par jour, en été, et un seul en hiver, n'ayant en cette saison qu'une légère collation, vers les six heures du soir.<sup>1</sup>

Cette abstinence paraît excessive de prime abord. Il faut avouer pourtant que l'habitude d'un tel régime se contracte assez facilement, grâce surtout à un condiment souvent inconnu aux gens du monde : l'appétit, qui est communément très ouvert chez ces laborieux pénitents.

Le repas terminé, la communauté dit les grâces et se rend processionnellement à l'église en chantant le Psaume *Miserere* suivi d'un *De profundis* pour les chers défunts.

1. Les dimanches, jours de fête et tous les jours, de Pâques au 14 septembre, nous prenons le matin, vers les six heures, une petite réfection appelée le mixte.

En été, l'intervalle d'une heure qui accompagne le dîner est consacré au repos, que tous vont prendre au dortoir ; c'est ce que l'on nomme la *méridienne*, qui précède toujours l'office de None.

En hiver, les Religieux emploient ce même intervalle à la lecture, à l'étude ou aux exercices de piété. Ils se retrempe ainsi dans la ferveur, et se prémunissent contre les distractions que pourrait leur occasionner le nouveau travail manuel auquel ils vont bientôt s'adonner.

Ici, on le voit, pas un moment n'est perdu ; aussi le moine fervent ne trouve pas le temps de s'ennuyer.

Après le second travail, l'intervalle est plus ou moins long, suivant le degré des fêtes ; mais chacun aime à le passer dans le calme et le recueillement. Les occupations extérieures ont cessé ; le jour touche à son déclin ; c'est l'heure de la contemplation. C'est aussi celle de Vêpres, l'office de la louange et de l'adoration. Les moines le chantent avec une solennité toute particulière. Tous font ensuite oraison pendant un quart-d'heure, après quoi ils vont au réfectoire prendre leur souper ou leur modeste collation.

Après une demi-heure environ, une lecture édifiante, telle que les vies des Pères, les conférences de Cassien ou autres, rassemble la communauté sous les cloîtres. Cet exercice a été établi par notre Père S. Benoît lui-même, afin de donner aux employés le loisir de se trouver à l'office de Complies qui va suivre immédiatement, et qui est comme la prière du soir faite en famille.



Bientôt, en effet, les Religieux sont au chœur faiblement éclairé par la lampe du sanctuaire, et ils psalmodient avec piété la septième et dernière heure de la journée, heureux de pouvoir s'écrier avec le Prophète-Roi : « Sept fois le jour, Seigneur, j'ai chanté vos louanges. » S'inspirant du spectacle de la nuit dont les ombres descendent, enveloppant la terre, ils demandent à Dieu, dans les termes les plus touchants, pardon des offenses commises durant le jour qui s'en va, une nuit tranquille, la grâce de finir la vie de manière à aboutir au repos éternel, ce terme de notre vie, si sensiblement rappelé par la fin de chacun de nos jours....

Puis le dernier souffle de la prière s'éteint en quelques phrases articulées à voix basse, un mystérieux silence règne dans le lieu saint, il semble que tout est achevé.

Cependant les bons Frères convers sont venus se ranger au milieu du chœur des moines, tandis qu'au fond du sanctuaire deux flambeaux s'allument et laissent apercevoir la statue vénérée de Marie qui domine l'autel. Soudain Pères et Frères se tournent vers l'image bénie, et de toutes les poitrines s'échappe un cri inattendu, un immense cri : c'est le chant du *Salve Regina*.

Qui n'a ouï parler de ce cantique sublime des enfants de S. Bernard ? Qui, l'ayant entendu, pourrait jamais l'oublier ? Ecoutez. Quelle puissance ont ces voix consacrées au silence ! Quelle mélodie austère et suave tout à la fois ! Aux salutations et aux louanges succèdent les gémissements et les

pleurs. Les élans d'amour et de confiance font place aux expressions touchantes de la crainte et de la douleur. « *Vers vous, Mère de miséricorde, chantent ces voix, nous crions, exilés, fils d'Eve; vers vous, nous soupignons, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. Sus donc, ô notre avocate, tournez vers nous vos regards pleins de miséricorde, et par delà le terme de l'exil, montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles; oui, montrez-le nous, ô clément, ô pieuse, ô douce Vierge Marie.* »

A ces derniers mots, tous inclinent respectueusement la tête, puis se prosternent en silence. Le Supérieur chante alors l'oraison, après quoi l'on récite l'*Angelus*, et chacun fait l'examen de sa conscience.

Quelques minutes avant sept heures, en hiver, ou huit heures en été, on quitte le chœur au signal du Supérieur. Ce dernier s'arrête au bénitier placé à la porte de l'église et asperge tous les membres de la communauté, à mesure qu'ils passent devant lui pour se rendre au dortoir.

Là, chacun a sa petite cellule, bien pauvre et bien modeste, dont tout le mobilier consiste en un crucifix, une image de Marie, un bénitier et un semblant de porte-manteaux. Le lit, si toutefois on peut lui donner ce nom, est formé de trois planches reposant sur un fragment de maçonnerie et sur lesquelles est placée une paille piquée, large de deux pieds et demi et épaisse de quatre pouces. Un oreiller et quelques couvertures en

forment le complément. C'est sur cette couche austère que le moine s'étend tout vêtu, et comme enseveli par avance dans cet habit grossier qui, un jour, doit lui tenir lieu de cercueil.

Et pourtant, que de personnes, dans le monde, se couchent moins heureuses que l'humble cistercien ! Combien dont l'ennui et le remords viennent troubler le repos ! Pour lui, il oublie dans un sommeil paisible la dureté de son lit, et, au milieu de la nuit, il se lèvera animé d'une nouvelle ardeur, pour mener encore et jusqu'à son dernier soupir cette vie de prière et d'immolation qui doit lui assurer une récompense éternelle.

Pour achever ce tableau, nous échangerons notre plume contre celle d'un écrivain distingué dont le langage nous a étrangement surpris. Par ce temps de persécution contre les Religieux, la lecture de cette page de Victor Hugo ne manquera pas de piquant.

« Des hommes se réunissent et habitent en commun ; en vertu de quel droit ? En vertu du droit d'association. — Ils s'enferment chez eux ; en vertu de quel droit ? En vertu du droit d'aller et de venir qui implique celui de rester chez soi. — Là chez eux, que font-ils ? Ils parlent bas, ils baissent les yeux, ils travaillent. Ils renoncent au monde, aux villes, aux sensualités, aux plaisirs, aux vanités, aux orgueils, aux intérêts. Ils sont vêtus de grosse laine ou de grosse toile. Pas un d'eux ne possède en propriété quoi que ce soit. En entrant là, celui qui était riche se fait pauvre ;

ce qu'il a, il le donne à tous. Celui qui était ce qu'on appelle noble, gentilhomme ou seigneur, est l'égal de celui qui était paysan. La cellule est identique pour tous. Tous subissent la même tonsure, portent le même froc, mangent le même pain noir, dorment sur la même paille, meurent sur la même cendre. Ils ont le même sac sur le dos, la même corde autour des reins. Si le parti-pris est d'aller pieds-nus, tous vont pieds-nus. Il peut y avoir un prince ; ce prince est la même ombre que les autres : plus de titres. Les noms de famille même ont disparu. Ils ne portent que des prénoms. Tous sont courbés sous l'égalité des noms de baptême. Ils ont dissout la famille charnelle et ont constitué dans leur communauté la famille spirituelle. Ils n'ont d'autres parents que tous les hommes. Ils secourent les pauvres ; ils soignent les malades. Ils élisent ceux auxquels ils obéissent. Ils se disent l'un à l'autre : « Mon frère. » Ils prient. — Qui ? — Dieu.

Les esprits irréfléchis, rapides, disent : « A quoi bon ces figures immobiles du côté du mystère ? A quoi servent-elles ? Qu'est-ce qu'elles font ? » Il n'y a pas d'œuvre plus sublime que celle que font ces âmes. Il n'y a peut-être pas de travail plus utile. Ils font bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais. »

Ainsi parla Victor Hugo, peu suspect certes de cléricalisme. Il n'approuve pas tout à fait la politique du sectaire Combes !

Nos lecteurs connaissent, par cet exposé détaillé,

le genre de vie que Camille Giraud désirait embrasser.

Nous les conduirons maintenant à l'Abbaye de N.-D. des Dombes, où il débuta dans la carrière religieuse.

---

## CHAPITRE IV

### LE NOVICIAT.

L'ABBAYE DE N.-D. DES DOMBES. CAMILLE GIRAUD ENTRE AU NOVICIAT. CÉRÉMONIAL DE LA PRISE D'HABIT. ÉPREUVES ET DIFFICULTÉS. TRIOMPHE DE LA GRACE.

L'ancienne principauté des Dombes, *Dumbensis pagus*, forme une vaste plaine située entre la Bresse au nord et à l'est, le Lyonnais au sud, le Beaujolais et le Mâconnais à l'ouest. Longtemps fertile et couverte d'hommes et de villages, elle a été l'une des malheureuses victimes des guerres féodales du XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Les bras venant à manquer pour cultiver la terre, on songea à profiter de la configuration du sol pour y créer une multitude d'étangs artificiels, qui devinrent peu à peu comme autant de foyers de malsaines émanations. Aussi la fièvre ne tarda pas à régner en souveraine dans ce malheureux pays, et à dévorer, chaque année, la majeure partie de ses habitants. Ajoutons que, pour comble d'infortune, l'état moral et religieux de la Dombes n'était guère plus satisfaisant que le côté physique.

Tant de maux réunis étaient faits pour attirer les regards et provoquer des tentatives d'amélioration à la fois physique, morale et religieuse. Cette triple transformation, hâtons-nous de le dire, a été l'œuvre des moines de Cîteaux.

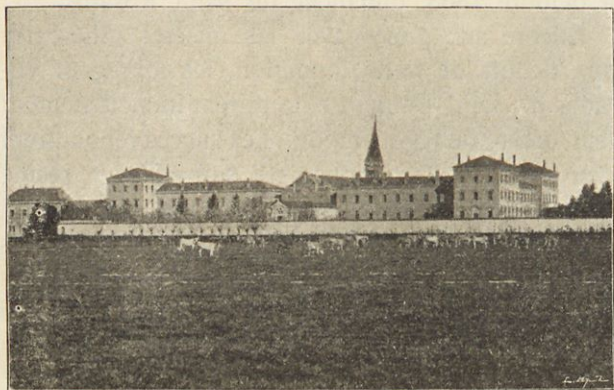
Dans l'automne de 1863, quarante religieux quittaient l'antique et florissante abbaye d'Aiguebelle, sous la conduite de Dom Augustin, dans le monde marquis de Ladouze, et venaient prendre possession d'un monastère que l'évêque de Belley, Mgr de Langalerie, leur avait fait construire au centre même de la région des étangs. L'installation solennelle des moines dans leur nouvelle demeure eut lieu le 4 octobre 1863, dimanche du saint Rosaire.

Encore aux prises avec les misères inhérentes aux débuts de toute fondation, les courageux enfants de saint Bernard entreprirent immédiatement leur œuvre de régénération. Les succès répondirent peu à peu à leurs efforts et surpassèrent même toutes les prévisions. Aussi l'on put lire bientôt sur les armoiries de la jeune abbaye ces paroles triomphantes de nos saints Livres : *Sanabo aquas has, et non erit ultra in eis mors*. J'assainirai ces eaux, et désormais la mort ne s'y rencontrera plus.

Les survivants de la fondation pourraient seuls dire à quels rudes labeurs et à quel désintéressement sans nom l'abbaye de N.-D. des Dombes doit sa prospérité spirituelle et matérielle d'aujourd'hui. Elle est en effet l'un des plus beaux et des plus fervents monastères de l'Ordre, et sa régularité exemplaire est la meilleure garantie de son avenir.

A l'intérieur du monastère, un commencement d'aisance fit bientôt oublier les privations des premiers jours, et, le 9 avril 1866, le R. P. Augustin

recevait la bénédiction abbatiale et devenait ainsi le père de cette pieuse communauté, qu'il devait gouverner comme tel durant quatre ans. L'année fatale qui creusa tant de tombes devait aussi creuser la sienne et l'enlever prématurément à la religieuse affection des habitants de N.-D. des Dombes. Le vénéré Père s'endormit doucement dans la paix



Abbaye de N.-D. des Dombes.

du Seigneur, le 26 décembre 1870, victime de sa charité pour ses enfants, dont plusieurs étaient alors sous les drapeaux.

Le successeur de Dom Augustin fut le Révérend Père Dom Benoît Margerand, religieux profès de N.-D. des Dombes, et auxiliaire dévoué du Rév. Père défunt.

Nous avons raconté dans quelles circonstances



providentielles le R. P. Dom Benoît fit la connaissance de Camille Giraud. Nous avons dit aussi comment ce dernier, résolu à se donner tout à Dieu, sut triompher des nombreux obstacles qui s'opposaient à sa détermination. Nous le retrouvons maintenant sur cette route austère du sacrifice, qui l'amène insensiblement jusqu'au seuil du sanctuaire béni où doit se consommer son holocauste. Mais, comme cette immolation de la vie religieuse consiste principalement dans la pratique fidèle et constante des conseils évangéliques, et que, d'autre part, Dieu ne veut à son service que des âmes nobles et généreuses, *hilarem datorem diligit Deus*, la victime, ici, n'est point entraînée de force au lieu du sacrifice ; elle s'y rend librement, gravit à pas mesurés les degrés de l'autel, et s'y enchaîne de plein gré par le triple lien des vœux sacrés de la religion.

De là, dans les corporations religieuses, le postulat avec ses épreuves variées et le long stage du noviciat, qui s'ouvre par la cérémonie touchante de la prise d'habit, et que vient clore le jour heureux de la profession.

De tout temps, dans notre Ordre, l'admission et la formation des novices ont été l'objet des plus grandes sollicitudes. Notre Père saint Benoît consacre un long chapitre de sa Règle à cet important sujet. Mais, circonstance frappante, lui qui, dans son admirable prologue, trouve des paroles si tendres pour attirer dans les voies de la perfection et du salut celui qui veut être son

disciple, ne lui montre rien moins qu'un visage sombre et presque défiant quand il s'agit de lui ouvrir la porte du monastère. Ecoutez ce début du chapitre LVIII<sup>e</sup> de la Règle, qui traite de l'admission des sujets. *Noviter veniens quis ad conversionem non ei facilis tribuatur ingressus, sed sicut ait Apostolus : Probate spiritus si ex Deo sunt.*

Et dans les lignes qui suivent, les mots d'épreuves, d'humiliations, d'injures même à faire endurer au novice, reviennent fréquemment sous la plume du saint Législateur.

Les constitutions de Cîteaux se sont inspirées du même esprit : *In admittendis novitiis summa diligentia adhibeatur, et non nisi qui bonis moribus, vita, fama, conditione et educatione cedere possint ad ordinis utilitatem et honorem, recipiantur. (Pars III cap. I § CXLIV.)*

« Loin d'imposer sa règle à personne, a dit l'un des historiens de notre Ordre, la Trappe ne la propose même pas ; elle ne va pas au-devant des novices, elle les attend, et quand ils se présentent, elle les reçoit froidement, je pourrais dire durement, car tel est le précepte de saint Benoît. Et pourquoi ? Parce qu'il faut préserver l'homme de sa ferveur, de ses illusions, de son enthousiasme, de sa confiance en ses forces ou en sa propre importance... Il suffirait pour entretenir l'illusion de son énergie, de dissimuler au postulant, au moins dans les commencements, quelques unes des sévérités de la règle. On les lui montre au

contraire, dès le premier jour, toutes à la fois et on les lui explique pendant « deux années entières; » le noviciat semble plutôt institué pour le rebuter que pour le gagner. »

Dans sa Lettre de prise de possession du Généralat, du 21 novembre 1904, Notre Rév<sup>me</sup> Père Dom Augustin Marre insiste lui aussi sur ce point capital : « Avant tout, lisons-nous, il faut songer à fortifier nos communautés par le choix judicieux et la formation solide des novices. » Enfin le Souverain Pontife glorieusement régnant, dans sa Lettre du 31 mai 1905, qui commence par ces mots *Inter plura* et dont il daigna honorer notre Ordre, dans la personne de Notre Révérendissime Père Général, revient lui aussi sur cette pensée : *Norunt omnes, nihil ad relaxandam regularem disciplinam plus valere, quam nimiam in recipiendis alumnis facilitatem. Quare Superiores, ad quos id spectabit, sedulo curent, ut in posterum nullus admittatur in Ordinem, quin eius utilitati et decori inservire posse aut velle videatur.*

Assurément, et l'avenir l'a bien prouvé, le généreux postulant que nous avons laissé à la porte de N.-D. des Dombes était bien dans ces saintes dispositions; notre Ordre tient aujourd'hui à grand honneur de l'avoir gardé vingt-huit ans dans son sein et de l'avoir actuellement comme protecteur dans le ciel.

C'est le 17 juillet 1871 que Camille Giraud franchit définitivement le seuil de l'asile béni où il voulait se consacrer à Dieu. Cette date fut toujours

chère à son cœur, à cause de la vie nouvelle dont elle lui rappelait le précieux souvenir. En effet, si le sacrifice qu'il venait de faire avait été dur et pénible pour la nature, déjà l'âme du pieux néophyte était inondée de délices, et c'est dans toute la joie de son cœur qu'il s'écriait : Seigneur, j'ai vu vos tabernacles, j'y demeurerai ; votre maison sera à jamais le lieu de mon repos.

Laissé pendant quelques jours aux soins du Père hôtelier, notre postulant s'exerça tour à tour à manier le balai ou le rateau, et à se familiariser avec les travaux manuels de tout genre, auxquels l'obéissance allait désormais l'employer.

Puis, au son de la cloche qui appelle les religieux au chœur, Camille, lui aussi, quitte l'office de Marthe pour voler à celui de Marie. Il se retrouve alors plus seul avec Dieu et avec lui-même. C'est là surtout qu'il prie, qu'il réfléchit et s'abandonne ; car il n'ignore pas que le premier et le dernier précepte, celui qui les comprend tous, c'est l'entier renoncement de soi-même.

Là encore, du haut de la tribune, Camille contemple ravi les simples mais émouvantes cérémonies du Rite cistercien. L'oreille attentive de son cœur cherche, trouve et s'applique les divins enseignements qui naissent du texte sacré. Le chant grave et pieux des saints offices, le maintien recueilli des moines revenant de la table eucharistique, la vue des Pères et des Frères réunis le soir pour chanter en famille le traditionnel et toujours attendrissant *Salve Regina* de Cîteaux : tout, dans

cette belle et gracieuse église de Notre-Dame des Dombes, parle au cœur du postulant, tout le remue jusqu'au fond de l'âme. Et il soupire humblement après le jour béni qui lui ouvrira les rangs de cette phalange sacrée et lui permettra de vivre dans son sein. Cette heure si ardemment désirée n'était pas éloignée.

Témoin des généreuses dispositions du pieux candidat, et le trouvant toujours résolu à persévérer dans sa détermination, le R. P. Abbé l'admit à poursuivre son postulat à l'intérieur et lui annonça qu'il pouvait se préparer à revêtir le saint habit de l'ordre le 15 août suivant, fête de l'Assomption de la très sainte Vierge.

Cette nouvelle causa une bien vive allégresse à Camille, et, pour se rendre moins indigne d'une telle faveur, il crut devoir redoubler de ferveur et de générosité dans le service du divin Maître.

Le cérémonial de la prise d'habit est à la fois solennel et touchant; aussi laisse-t-il dans l'âme de douces et inoubliables émotions. Comme il a plus d'un trait de ressemblance avec l'auguste et sublime cérémonie de la profession, dont Camille Giraud ne nous fournira pas l'occasion de parler, nous en dirons ici quelques mots. Le monde n'apprend jamais sans profit à connaître les mystères du cloître.

Le grand jour arriva donc enfin. Après la messe matutinale où il avait fait la sainte communion, le postulant se rendit au chapitre à la suite de la communauté. Arrivé à la porte, qui se ferme devant

lui, il attend, dans l'attitude d'un suppliant, qu'on lui permette d'en franchir le seuil.

Dans cet intervalle, il peut, à loisir, faire une dernière et sérieuse réflexion sur la démarche qu'il va entreprendre. Il y est singulièrement aidé par la lecture de ces paroles qu'il voit gravées en gros caractères au-dessus de la porte du chapitre et que saint Arsène s'est rendues familières : *Qui nescit humiliari, nescit monachus fieri; celui qui ne sait pas s'humilier ne saurait être un vrai moine.*

Cependant, à l'intérieur de la salle capitulaire, la communauté vient de terminer les prières de Prime. Après le martyrologe, l'invitateur a chanté un chapitre de la sainte Règle, que le R. P. Abbé a expliqué et commenté pour la plus grande instruction de ses frères. Alors, au milieu d'un profond silence, le Supérieur prononce ces paroles solennelles : *Loquamur de ordine nostro : parlons de notre Ordre.* Le Père-Maître quitte aussitôt sa place, se présente devant le trône abbatial et révèle à tous l'affaire de famille dont il s'agit. *Reverende Pater,* dit-il d'une voix assez haute pour être entendu de toute l'assemblée, *adest sub auditorio quidam sæcularis postulans fieri novitium in Ordine.*

Sur l'ordre du R. P. Abbé : *Adducatur in capitulum; qu'il soit introduit,* le Père-Maître va chercher le postulant, qui s'avance humblement jusqu'au milieu du chapitre et se prosterne de tout son corps. *Quid petis? Que demandez-vous?* poursuit l'Abbé. *Misericordiam Dei et Ordinis; la*

*miséricorde de Dieu et celle de l'Ordre*, répond le candidat, le front dans la poussière. Alors, *levez-vous au nom du Seigneur : Surge in nomine Domini*, reprend l'Abbé.

Et le postulant, après ce dialogue bref et un peu froid, écoute debout l'allocution qui lui est adressée.

Il a sollicité son admission dans l'ordre, et l'ordre lui répond que c'est dans l'humilité, la soumission, en un mot, dans l'abnégation de tout soi-même, que se trouve l'abrégé de la vie nouvelle qu'il veut embrasser. Il a renoncé, il est vrai, au monde, à ses honneurs, à ses richesses, aux douces joies de la famille; mais le renoncement à lui-même est le sacrifice suprême que Dieu lui demande. C'est à cette condition seulement qu'il peut être admis dans l'ordre, que les épreuves lui seront douces et légères, et qu'il obtiendra cette miséricorde qu'il implore. Et l'allocution se poursuit de la sorte pendant une demi-heure.

Aussi ce n'est pas sans une visible émotion que le postulant écoute cet exposé bien capable d'ébranler et de renverser une détermination qui ne vient pas de Dieu. Heureusement celui qui demandait, à la date du 15 août 1871, à faire partie de la communauté de N.-D. des Dombes, était en état d'entendre ces révélations un peu dures à la nature.

On le vit bien sur l'heure, car lorsque, après un mot d'encouragement et de confiance, le Rév. Père Abbé lui demanda, en terminant, s'il persistait

dans sa résolution et s'il croyait pouvoir garder jusqu'à son dernier soupir la règle, les constitutions et les usages de l'ordre, Camille Giraud répondit sans hésitation en manifestant les sentiments de son cœur : *Oui, mon Révérend Père, moyennant la grâce de Dieu et le secours de vos prières.* A quoi l'Abbé répond : *Qui cœpit in te Deus perficiat, que Dieu achève en vous ce qu'il a commencé.*

Tous se lèvent alors, et le Pontife, revêtu de l'étole et la crosse en main, procède à la bénédiction et à l'imposition des habits réguliers. Pendant ce temps, la communauté s'associe à la joie du novice et chante solennellement le Cantique de la reconnaissance : *Benedictus Dominus Deus Israel.* La cérémonie se termine par l'oraison de l'imposition du nom nouveau que doit porter le novice, et dans laquelle tous demandent à Dieu de bénir son serviteur, de lui accorder persévérance à son saint service, afin d'avoir, un jour, droit à la vie éternelle.

Tout sombre, on le voit, dans le naufrage des vanités mondaines, même le nom qui nous distinguait dans le siècle.

Au sortir de la salle capitulaire, le frère Gabriel — c'est ainsi que nous nommerons désormais notre héros, — alla se prosterner devant l'autel de Marie et mettre sa persévérance sous sa maternelle protection. Son âme était inondée d'une joie indicible; il était enfin au comble de ses vœux, et, au dernier rang, sous son habit de bure, il goûtait une paix et un bonheur inconnus jusque-là.



Dès lors la principale étude du fervent novice fut de s'appliquer à la pratique exacte des vertus de son saint état. Frappé de l'insistance avec laquelle nos règles conviennent le religieux à l'exercice de l'humilité et de la charité, il comprit l'importance de s'adonner avec ardeur à l'acquisition de ces grandes vertus, dont il devait faire la base de son édifice spirituel. Or, c'est dans la douce et vivifiante atmosphère du Noviciat que l'âme se familiarise avec les austères vertus de la vie religieuse et qu'elle apprend à en savourer les charmes. Le Frère Gabriel ne l'ignorait pas, et nous dirons à son éloge qu'il apporta dans l'ouvrage de sa formation deux qualités qui aidèrent puissamment son vénéré Père-Maître et qui édifièrent toujours beaucoup ses frères : nous voulons dire la souplesse de son caractère et l'énergie de sa volonté.

Le pieux Père Bruno, alors préposé au noviciat de N.-D. des Dombes, n'est plus là pour attester que nous disons vrai : il est mort comme un saint le 30 mars 1877, au jour du Vendredi-Saint, comme il l'avait ardemment demandé à Notre-Dame des Sept-Douleurs.<sup>1</sup> Mais nous avons encore le précieux témoignage du R. P. Dom Jean-Baptiste Epalle qui, à cette époque, remplissait l'emploi de Sous-Maître des Novices, et devait être plus tard le premier Abbé de Reichenburg.

Un exemple qui trouve logiquement sa place ici achèvera de nous instruire sur la vertu précoce

1. Ménologe cistercien, 30 mars.

du frère Gabriel. Les premiers jours du noviciat sont, comme on se le figure aisément, parsemés de moments plus ou moins pénibles pour la nature. Le nouveau-venu doit se familiariser avec de nombreux usages qu'il ignore complètement et apprendre mille détails qu'il ne connaît pas davantage. De là des déceptions, des gaucheries, de petites fautes qui entraînent des réprimandes et exigent satisfaction. Pour le bon frère Gabriel il n'en fut pas autrement. Une des choses qui l'éprouvèrent le plus dès le début fut le chant de l'office divin au chœur. Chez lui, les notions de latin acquises aux Minimes étaient vieilles de plus de vingt ans; elles n'avaient pas tardé à se voir disputer le terrain par les soucis et les tracas des affaires commerciales, et finalement avaient été enfouies dans un coin reculé de sa mémoire. En outre, sa voix, quoique très juste et légèrement argentée, était, faute d'exercice, quelque peu rebelle à la note. Par ailleurs aussi, Camille Giraud n'ayant jamais eu la prétention de remporter la palme à l'Orphéon, s'était présenté à N.-D. des Dombes avec un bagage de musicien des plus simples et des plus légers. Bref, quand le frère Gabriel devait exercer les fonctions absorbantes d'invitateur ou de sous-inviteur, il ne se passait presque pas de jour qu'il ne faillit à la note ou à la lettre.

L'on entendait alors l'implacable Père Bruno, qui cumulait l'emploi de chantre, redresser d'une voix forte les fautes de son disciple. Et celui-ci,

humble et résigné, allait aussitôt se prosterner au degré du presbytère, selon les prescriptions de la sainte Règle. Loin de se décourager, le fervent novice parvint, à force de patience et de bonne volonté, à remplir son rôle à la satisfaction du Père Bruno lui-même.

Le frère Gabriel aima toujours beaucoup l'office divin. Jusqu'à son dernier jour il chanta les louanges de Dieu avec un zèle et une ardeur que l'on dut, sur la fin de sa vie, plusieurs fois modérer, en considération de ses forces épuisées.

Mais, demandera-t-on peut-être, comment un jeune homme, qui arrive du monde avec des habitudes souvent bien opposées à celles de la vie religieuse, parvient-il, en si peu de temps, à la pratique de ces sublimes vertus ?

Nous répondrons que c'est principalement par l'observation fidèle et constante des saintes règles, dont l'étude approfondie doit être l'unique occupation du novice. Là, en effet, dans la solitude du noviciat, sous les yeux éclairés et l'habile direction du Père-Maître, l'aspirant lit et médite ses règles, il demande à Dieu d'en concevoir le vrai sens, d'en posséder la parfaite intelligence, de voir la perfection qu'elles contiennent et les précieux avantages que leur observation peut lui procurer.

Toujours avec le secours de la grâce, le pieux novice ne demeure pas à l'extérieur et à l'écorce de la règle, mais il pénètre à l'intérieur, jusqu'à l'esprit et à la fin de la règle, ce qui est le principal. Dans la règle du silence, par exemple, une

des premières leçons que le jeune religieux doit apprendre chez nous, l'écorce est de ne rien dire; mais la moëlle et l'âme de cette règle, c'est le retranchement de beaucoup de péchés, la dévotion, le recueillement, l'esprit d'oraison, la disposition à l'union avec Dieu, et plusieurs autres vertus qui découlent du silence. Après une étude ainsi comprise de ses règles, le novice a la douce consolation de constater qu'elles sont vraiment pour lui les moyens de son salut, les instruments de sa perfection, les sources de sa paix et de son bonheur.

C'est ce que ne tarda pas à éprouver notre généreux frère Gabriel. Au milieu des privations et des austérités, il trouvait enfin ce bonheur et ce calme qu'il avait cherchés en vain dans les délices et les joies passagères que procure la fortune. Rien ne lui coûtait de tout ce que la Règle impose de plus dur et de plus mortifiant; il se portait aux rudes et vils travaux avec une aisance et un contentement d'autant plus admirables qu'il y était moins habitué. Et avec tout cela sa santé jusque-là frêle et délicate, au dire des contemporains, s'améliora sensiblement et devint même excellente.

Assurément c'était quelque chose du centuple que le bon Maître a promis à celui qui renonce à tout et s'attache à son saint service. Le bon frère Gabriel avait tout quitté pour suivre le Sauveur, et c'est en sa divine compagnie que nous le retrouvons sur le Thabor. Mais, on le sait, la vertu ne saurait être consommée si elle n'a passé par

le creuset des épreuves et des tribulations. En d'autres termes, une âme, qui tend au sommet de la perfection, ne peut y arriver si elle ne gravit la voie douloureuse après Jésus et ne monte avec Lui jusqu'au Calvaire.

Le frère Gabriel ne devait pas être une exception à cette règle générale dans l'économie des voies spirituelles.

Nous avons dit combien le pieux novice chérissait sa famille et combien il en était aimé. Ces sentiments d'affection, loin de s'éteindre dans son cœur depuis qu'il s'était consacré à Dieu, se perfectionnaient au contraire à mesure que l'amour divin épurait son âme.

Toutefois une pensée importune venait de temps en temps troubler son bonheur. Il a laissé là-bas une mère qu'il adore et des frères qu'il aime extrêmement. Il sait que sa détermination les a plongés dans la douleur, qu'il ne peuvent se consoler de son départ et qu'ils le pleurent comme mort. . . . . Et c'est lui qui est la cause de leur chagrin et de leurs larmes ! Ces pensées l'accablent jour et nuit, et le démon profite de la circonstance pour exploiter ce côté faible de son cœur aimant. Poussé à bout, notre pauvre novice n'a d'autre ressource que se jeter avec abandon et confiance dans les cœurs compatissants de Jésus et de Marie, et de se recommander à eux avec les êtres chers dont il occasionne et partage la souffrance.

Cependant le ciel reste sourd à sa voix. Le frère Gabriel voit assez, par les lettres qu'il reçoit

des siens et par les quelques visites qu'ils lui rendent, que sa vocation n'est pas comprise. Néanmoins il reste ferme et inébranlable, à l'exemple du Sauveur qui, lui non plus, n'est pas descendu de la croix pour consoler sa mère.

Sur ces entrefaites, Mme Giraud, accompagnée de Monsieur Paul, son fils aîné, se présente de rechef à la porte de N.-D. des Dombes, afin de tenter une dernière fois de vaincre la résistance de son Camille. Abordant sans autre préambule le frère Bernard Tachon, pour lors second portier, qui nous a lui-même conté le fait : « Bonjour, mon frère, lui dit-elle, je voudrais voir mon fils ; auriez-vous l'obligeance de lui dire que je désirerais lui parler. » « Votre fils, Madame, c'est sans doute le frère Gabriel ? » « Oui, mon frère. » Et tandis que le portier s'éloigne, Mme Giraud achève de dresser son plan d'attaque.

Informé par le R. P. Abbé de ce qui se préparait contre lui, le frère Gabriel comprend que de cet assaut suprême dépend un résultat décisif. D'autre part connaissant sa faiblesse, et sentant déjà les armes lui choir des mains à la pensée d'engager la lutte contre cet adversaire tant aimé qu'il voudrait bien pouvoir vaincre sans combat, il implore avec confiance le secours d'en haut et se présente à sa mère. Le Rév. Père Abbé assiste d'abord en simple spectateur à cette lutte déchirante où la nature impose des devoirs, mais où la grâce en exige d'autres. La pauvre mère, aveuglée par sa tendresse, ne parle de rien moins que d'emmener

son fils, et elle supplie le Révérend Père de le lui rendre. Dom Benoît fait alors comprendre à la bonne Dame que le frère Gabriel, n'ayant contracté aucun engagement dans l'ordre, est parfaitement libre de se retirer. Bien loin de le retenir, il va le lui rendre à l'instant.

A cette ouverture, le courageux novice, muet jusque là, comprend qu'une résistance ouverte ne peut rien sur le cœur maternel ; il s'efforce donc par quelques douces paroles de le gagner à sa cause, en l'exhortant à la résignation : « Allons, petite mère, laisse-moi répondre librement à l'appel de Dieu ; crois bien que je suis très heureux à son saint service, seulement accepte avec plus de générosité le sacrifice qu'il t'impose et considère comme un grand honneur pour toute la famille la faveur insigne qu'il daigne me faire. »

Touchée par la grâce non moins que par l'accent convaincu des paroles qu'elle vient d'entendre, la vertueuse mère se soumet à la volonté de Dieu qui lui paraît si manifeste, et résignée elle reprend seule avec son aîné la route de Lyon.

Heureux de ce succès, le frère Gabriel rend mille actions de grâces au Seigneur et se remet avec une nouvelle ardeur aux exercices du noviciat. A quelque temps de là, le divin Maître, dont les desseins sont insondables, exigea de son serviteur un sacrifice bien douloureux. La mort vint marquer d'un deuil cruel cette dernière année de probation du pieux novice, en lui enlevant son plus jeune frère, Monsieur Jean-Baptiste Giraud,

décédé dans la fleur de l'âge, le 22 mai 1873. Patient et résigné, le bon frère Gabriel se contenta de baiser la main qui se montrait si rude à son égard.

Ce lui fut du reste chose assez facile ; car, plus il avançait dans la voie royale de la croix, plus il sentait combien il est doux et consolant de se détacher des créatures pour suivre de bien près le divin Crucifié. De son côté, Jésus se plaisait à faire éclater les magnificences de sa grâce dans ce cœur docile et généreux. Le frère Gabriel était à peine arrivé au terme de son noviciat, et déjà il pouvait être proposé comme un modèle achevé de toutes les vertus religieuses. Aussi ses frères de N.-D. des Dombes étaient-ils fiers et heureux de posséder un pareil trésor.

Bien plus, ils se réjouissaient à la pensée que bientôt les vœux sacrés de la religion allaient resserrer encore les liens qui l'unissaient à eux. Mais, on le sait, les vues de Dieu ne sont pas toujours celles des hommes ; c'est ce que nous allons constater une fois de plus au chapitre suivant.

---



## CHAPITRE V

### AVANT ET PENDANT L'ORAGE.

LE FRÈRE GABRIEL SOUS LE MANTEAU D'OBLAT. SES HUMBLÉS FONCTIONS AVANT D'ÊTRE CELLÉRIER, PUIS INFIRMIER DU MONASTÈRE. LES EXPULSIONS DE 1880. ROLE DU FRÈRE GABRIEL AUPRÈS DE SES FRÈRES.

Trois catégories de personnes composent ordinairement un monastère cistercien : les profès, Pères de chœur et Frères convers, représentent la première qui, à elle seule, forme ce que nous appelons la communauté ; la seconde est figurée par les novices, et la troisième, par les Oblats ou Donnés. On appelle de ce nom des religieux qui, au sortir du noviciat ou même dès leur entrée au monastère, ne voulant, pour une raison ou pour une autre, contracter aucun engagement, vivent dans la religion en se soumettant à la règle et aux Supérieurs, afin de faire plus aisément leur salut. Ils ont pour cela l'inappréciable consolation de participer aux faveurs spirituelles de l'Ordre, et il leur est toujours loisible d'émettre les saints vœux à l'article de la mort, alors même qu'ils n'auraient pas fait leur noviciat. Pour humble et peu fréquentée que soit cette catégorie, les membres qui la composent trouvent déjà dans cette dernière satisfaction une large et précieuse compensation aux sacrifices qui résultent de leur séjour volontaire

dans le monastère, et leur mérite ne laisse pas que d'être très grand aux yeux de Dieu.

Le frère Gabriel, qui ne désirait rien tant que de passer inaperçu, n'avait pas tardé à remarquer cette portion privilégiée de la famille et à nourrir dans son cœur la secrète ambition d'entrer un jour dans ses rangs. Son grand désir, il est vrai, eut été de se consacrer définitivement à Dieu par les saints vœux de religion : c'était le rêve de son âme ; et cela, tant à cause des précieux avantages procurés par la profession religieuse, que pour mieux prouver au divin Maître sa reconnaissance et sa fidélité. Mais, d'une part, les vœux, et en particulier celui de pauvreté, obligeaient le frère Gabriel à renoncer pour toujours à la gestion de ses affaires et à se retirer complètement de la société commerciale fondée par son père et représentée alors par les fils : ce à quoi sa famille ne voulait pas consentir. D'autre part, des raisons plus intimes empêchaient notre généreux novice de contracter ces sacrés engagements. C'était, on l'a deviné, sa conscience timorée et sa profonde humilité, la crainte des emplois entraînant des responsabilités, mais, par-dessus tout, la perspective évidente du sacerdoce dont il se jugeait si indigne. Tels furent les motifs très admirables et toujours respectés qui le déterminèrent à demander l'habit d'oblat de chœur, qu'il revêtit le 9 janvier 1874.

1. L'habit des oblats de chœur est tout blanc comme celui des novices et le même quant à la forme, excepté que, au lieu de la chape, ils portent un manteau court mais ample,

De cette façon, le bon frère continuait à servir Dieu en toute sécurité, ne blessant en rien les désirs de sa famille, et pouvant en outre donner libre cours aux élans de son inépuisable charité.

Inutile d'ajouter que, sans être lié à la Religion par les saints vœux, le frère Gabriel fut, pendant les longues années qu'il passa dans l'Ordre, un modèle accompli de toutes les vertus monastiques et un scrupuleux observateur des règles dans leurs plus minutieux détails. La suite de ce récit le montrera plus d'une fois.

Ici commence une phase nouvelle dans la vie du bon frère Gabriel. Désormais, il va nous apparaître sous cette auréole céleste qui rayonne ordinairement autour des âmes humbles et se reflète en une douce et bienfaisante clarté sur les personnes privilégiées qui vivent auprès d'elles. Tout adonné à sa sanctification personnelle durant son noviciat, le saint religieux va maintenant se sacrifier corps et âme pour ses frères. Nouveau Moïse, Dieu le destine à être, dans un avenir bien rapproché, le libérateur de son peuple, et il le prépare doucement, dans le silence et l'humilité, à cette noble et sublime mission. Dorénavant le frère Gabriel ne doit plus vivre pour lui, mais uniquement pour les autres. Et ce sacrifice absolu de sa personnalité revêt à chaque instant le caractère de l'héroïsme.

et leur scapulaire n'a pas de capuce. Pour le temps du travail, ils ont un chaperon qui descend en pointe par derrière et en forme arrondie par devant.

.. Nous avons fait ressortir plus haut l'utilité des exemples que les moines donnent à la société, notamment en parlant de l'apostolat qu'ils exercent dans le monde par la prière et la pénitence.

.. Nous pourrions faire de même ici, en attirant sur notre héros l'attention de ceux qui aspirent aux honneurs, aux richesses, aux commodités de la vie, sans réussir peut-être à la satisfaction de leurs désirs. L'humble frère Gabriel, en effet, possédait tout cela, et il y a renoncé généreusement pour leur apprendre à supporter ces privations. Vous êtes né dans l'indigence, un rude labeur vous fournit à peine le pain de chaque jour, peut-être même vos sueurs fertilisent-elles le champ d'autrui, et vous murmurez de cette inégale répartition des biens de la vie ; jetez les yeux sur le frère Gabriel et ranimez votre courage. Il était riche dans le monde, il jouissait de tous les avantages d'une position heureuse et enviée ; il a abandonné tout cela pour vous ressembler. Il est descendu volontairement des hauteurs de la considération publique dans l'abaissement et l'oubli, et il s'est condamné à servir de ses mains des hommes qui, matériellement parlant, étaient bien moins que lui ; tout cela, pour vous apprendre qu'il n'y a pas de condition vile, d'occupation dégradante.

.. Ce religieux qui balaie son monastère, qui passe plusieurs heures aux champs, occupé à un travail pénible et fatigant, que nous verrons bientôt employé par l'obéissance à l'assainissement d'un poulailler, à panser des plaies rebutantes et à rendre

à ses frères malades toutes sortes de services humiliants, c'est un des membres de l'honorable famille Giraud de Lyon, dont toute la France a acclamé le nom en 1886, à l'occasion des événements de Château-Vilain.<sup>1</sup> Etes-vous comme lui

1. Le récit de Château-Vilain, que l'on peut lire au long dans plusieurs feuilles publiques de l'époque, peut se résumer en quelques lignes. Voici ce dont il s'agit. La famille Giraud possède au lieu dit la Combe des Esparres, commune de Château-Vilain (Isère) une importante usine de dévidage de soie et de tissage mécanique. Trois cent cinquante femmes et jeunes filles y travaillent l'année entière. Quatre religieuses de la Congrégation de Ste Philomène de S. Marcellin sont employées à la surveillance des ouvrières. Huit hommes s'occupent des gros travaux de l'établissement. Une chapelle spacieuse et très bien disposée y est annexée depuis quarante trois ans.

Or, le 8 avril 1886, à quatre heures du soir, le sous-préfet de la Tour-du-Pin, le commissaire de police de Bourgoin, six gendarmes et un serrurier se présentaient à la porte de l'usine pour apposer les scellés sur la chapelle illégalement ouverte au culte. Sommé de laisser pénétrer dans la propriété M. Fischer, le directeur, entouré de toutes ses ouvrières, défend aux agresseurs de violer le domicile dont il a la garde et qu'il n'est pas encore autorisé à ouvrir. Il attendait en effet une réponse de Lyon,

Sur l'ordre du sous-préfet, le crocheteur attaque la serrure; vains efforts ! le portail de fer est inébranlable. Soudain, Balland, le sous-préfet, apprend qu'en haut de la propriété, il y a une porte en bois facile à enfoncer; il y court avec ses gendarmes. Les assaillants sont déjà à l'œuvre quand le directeur y arrive suivi de quelques ouvrières. Il tire alors trois coups de revolver en l'air et contre le mur; quand la porte cède, deux coups tirés dans la terre partent encore.

Deux gendarmes se précipitent : l'un saisit à bras le corps M. Fischer, pendant que l'autre tire à bout portant sur le malheureux directeur qui s'affaisse la mâchoire fracassée.

Henriette Bonnevie s'élançe à son secours, un gendarme l'arrête. « Je vais sauver mon maître que vous assassinez, » s'écrie-t-elle, et pendant qu'elle lance au gendarme pour le faire reculer, l'eau sale d'une casserole qu'elle tient à la main, elle reçoit une balle dans le cœur et tombe foudroyée.

l'héritier d'une fortune considérable? Etes-vous plus élevé selon le monde, mieux doué en talents précoces et supérieurs? Possédez-vous comme lui cinq grandes usines occupant un personnel presque innombrable? Et si vous êtes l'égal de son ancienne position, croyez-vous que le changement qu'il s'est imposé ne saurait vous convenir? Ne craignez donc plus des abaissements qui, au lieu de l'humilier, ont exalté au plus haut point le mérite de cet homme incomparable. « Oh! remarque un historien déjà cité, si les Législateurs actuels, loin de poursuivre les religieux, savaient au contraire leur conserver le droit de cité, les défendre contre la malveillance qui voudrait leur refuser la place de tout homme au soleil, encourager leurs efforts, sans faveur comme sans regret, en un mot, soutenir cette grande école de désintéressement et de simplicité, comme ils verraient disparaître ces troubles incessants et ces grèves fréquentes qui nous attristent et nous déshonorent.<sup>1</sup> »

Revenons maintenant au commentaire vivant de nos assertions. Peu après son noviciat, le F. Gabriel eut à cumuler deux emplois assez disparates :

Toutes les ouvrières épouvantées s'enfuient; l'une d'elles, Marie Drevet, âgée de 16 ans, est alors frappée d'une balle dans la cuisse par un gendarme qui la poursuit. Onze coups de revolver ont été tirés, trois victimes gisent dans leur sang. « Assez comme cela, » s'écrie le sous-préfet Balland, qui se dirige vers la chapelle et consomme son sacrilège attentat en la mettant sous scellés.

1. Casim. Gaillardin.

celui de Sonneur et celui de Préposé aux poules. « Or, en ce temps-là, nous raconte un contemporain,<sup>1</sup> le palais habité par ces volatiles consistait en une vieille baraque en planches, véritable repaire d'araignées, nid à poussière abondamment pourvu de certains parasites qui se plaisent à élire domicile dans le plumage des gallinacés. » On devine ce que le bon frère eut à souffrir.

De plus, emporté par son ardeur pour l'assainissement du poulailler, il prolongeait son travail bien au-delà du temps prescrit. On le voyait alors abandonner tout à coup le théâtre de ses exploits et venir, en grande hâte et tout baigné de sueur, sonner le premier coup de Vêpres. Ces transitions subites et répétées du chaud au froid devaient amener fatalement une indisposition. Elle vint. Le pauvre frère Gabriel se mit à tousser, à perdre l'appétit, à dépérir; mais, à l'entendre, ce n'était rien et il n'avait besoin de rien. La charité des Supérieurs trancha la question; l'humble religieux, aussi docile que fervent, fit une courte apparition à l'infirmerie et fut bientôt rétabli.

Il n'en négligea pas pour autant sa nombreuse famille adoptive ni son emploi de sonneur. Que de belles leçons de patience et d'autres vertus encore il donna à ses frères dans ces deux offices! Quand le soir, par exemple, le moment était venu de réunir la gent gallinée dans son logis, il arrivait que c'était également l'heure d'annoncer

1. Le R. P. Timothée, Procureur de l'abbaye depuis plus de trente ans.

quelque exercice de communauté, et le bon frère, voulant être exact, pressait les retardataires de rentrer au poulailler. Mais, lorsque l'une était sur le point de s'exécuter, deux ou trois sortaient qui lui fermaient le passage. Alors le frère Gabriel, étendant les deux pans de son manteau et les agitant de côté et d'autre, cernait ainsi les récalcitrantes, qu'il forçait tant bien que mal à se soumettre au règlement. Les témoins de la scène, comme on le pense bien, souriaient de l'embarras du cher frère. Que si parfois l'un d'eux s'offrait à lui prêter renfort ou à lui procurer quelque régal pour ses poules, le frère Gabriel ne le souffrait jamais au détriment de la sainte règle, de l'obéissance ou de la charité.

Une fois, un bon frère convers, auxiliaire du frère Clément à la porcherie, crut pouvoir prélever quelque chose sur la ration de ses protégés et le porta discrètement au poulailler. Malheureusement il avait compté sans le frère Clément, qui, témoin de l'arrêt insolite de son confrère et se sentant lésé dans ses plus chers intérêts, calculait déjà le tort qui résulterait de cette prodigalité. L'accueil qu'il fit à son compagnon fut sévère. « Comment, lui dit-il, vous allez donner ces bonnes choses-là aux poules, qui les gaspillent, et vous en privez les petits porcs qui en ont tant besoin ! Sachez que si vous recommencez, j'avertirai le Révérend Père Abbé. »

Or, précisément aux premiers mots de l'admonition, apparut la bonne et souriante figure du





Intérieur du monastère.



frère Gabriel, qui sortait triomphalement de son domaine, escomptant déjà le plaisir qu'allaient éprouver ses élèves au retour des champs. Un coup d'œil discret sur les deux interlocuteurs lui montra tout à la fois les gestes et les regards du frère Clément, qu'il vit braqués sur son poulailler, et l'attitude décontenancée de son charitable visiteur de tout à l'heure. Tout cet ensemble lui en dit long. C'était bien de la fameuse affaire qu'il s'agissait. S'approchant alors à pas comptés des deux frères, il prend généreusement en main la défense de l'inculpé, l'excuse de son mieux, s'avoue lui-même coupable et promet bien de ne plus intercepter à l'avenir les vivres dirigés sur le campement voisin.

Il fallait bien pourtant subvenir aux besoins de la troupe affamée et lui fournir au moins le nécessaire ; elle y avait droit et le frère Gabriel s'en faisait un devoir de conscience. C'est ce qui explique ses fréquentes visites au moulin, qui était pour lors en pleine prospérité. Armé d'un gros balai, un sac vide sur le bras, un petit crible à la main, il venait régulièrement deux ou trois fois la semaine recueillir les amas de bales de grains, les menus débris de paille battue, les passait au tamis et en remplissait son sac, qu'il rapportait sur son dos, à la grande édification de ceux qui le rencontraient.

Cependant, malgré tout le zèle du bon frère, les affaires de la basse-cour étaient loin d'aller au gré de ses désirs. Les couvées ne réussissaient pas,

les poussins crevaient l'un après l'autre, et le pauvre frère Gabriel était au désespoir. Dans son humilité, il avouait qu'il n'était bon à rien, qu'il ne savait pas même élever des poules, et qu'il occasionnait chaque jour des pertes considérables à la communauté. Le R. P. Abbé, comprenant que, pour le consoler, il devait lui retirer l'administration du poulailier, le déchargea effectivement de cet emploi tout en le tranquillisant de son mieux sur les soi-disant désastres dont il se croyait l'auteur.

Sur ces entrefaites, la charge de cellérier étant devenue vacante par la mort du religieux qui l'exerçait, le R. P. Dom Benoît jeta les yeux sur le frère Gabriel pour remplir cet emploi si important dans nos monastères. Comme, selon la Règle, le cellérier doit être profès de la maison, le Rév. Père Abbé demanda au chapitre général l'autorisation de confier cet office à un oblat; ce qui fut accordé sur le rapport satisfaisant qui fut fait des grandes vertus et des rares capacités du frère Gabriel.

Nombreuses, en effet, sont les qualités que notre Père saint Benoît<sup>1</sup> réclame de la part du Cellérier, car multiples sont aussi ses attributions, et, par le fait, bien lourde est la responsabilité qui pèse sur sa personne. C'est à lui, sous la dépendance immédiate de l'Abbé, qu'incombe l'administration de tout le temporel du monastère. C'est Joseph dans le palais de Pharaon, ou, mieux encore,

1. Regula cap. XXXI.

si l'on nous permet de traduire librement cette expression de notre saint Législateur : *omni congregationi sit sicut pater*, nous dirons que le cellérier est la mère et la nourrice des religieux, en tant qu'il doit pourvoir à leur subsistance.

Le frère Gabriel avait à un haut degré tous les dons de l'esprit et du cœur pour réussir à merveille dans son nouvel emploi. Sa modestie toutefois s'alarma un instant de la grande confiance que lui témoignaient ses Supérieurs. Poussant trop loin une vertu que l'on ne saurait pourtant jamais trop pratiquer, la défiance de soi-même, redoutant extrêmement les responsabilités, et se prêtant au contraire admirablement à seconder l'action d'un autre, il était seul à considérer comme une méprise le choix très heureux que venait de faire le Rév. Père Dom Benoît. Néanmoins trop amoureux de la sainte obéissance pour ne pas imposer silence à ses goûts et à ses convoitises en présence d'un ordre de ses Supérieurs, le frère Gabriel se mit résolûment à l'œuvre avec un accroissement de zèle que stimula encore sa soif insatiable de dévouement. Prenant à la lettre la recommandation de notre Père saint Benoît : *Infirmorum, hospitum, pauperum cum omni sollicitudine curam gerat* ; « que le cellérier prenne un soin tout particulier des infirmes, des étrangers, des pauvres, » le bon frère avait littéralement les sentiments d'un père à l'égard de tout le monde. Connaissant mieux par sa situation les nécessités générales de la communauté et celles des particuliers, il savait

admirablement élargir son cœur et délier les cordons de sa bourse à la mesure de tous les besoins.

Il ne s'en tenait pas là. En toutes rencontres, il voulait payer de son temps, de ses forces, de sa personne. Son dévouement, à vrai dire, ne connaissait pas d'autres limites que celles prescrites par la sainte Règle. A l'époque des grands travaux, par exemple, il ne calculait plus avec lui-même. Toujours le premier à l'ouvrage, il restait fréquemment jusqu'à sept heures du soir sur le lieu du travail, en compagnie des frères convers. Et lorsque, vers les quatre heures de l'après-midi, on servait aux travailleurs un petit goûter sur l'herbe, jamais il ne consentait à en prendre sa part ; il se retirait alors à l'écart, disait son office ou récitait pieusement son chapelet. Il trouvait ainsi, dans la prière, repos, force et consolation.

Si les ouvriers de nos campagnes et ceux de nos grandes villes savaient ainsi sanctifier leur travail, l'accomplir en union avec Dieu et sous son divin regard, ils remarqueraient bientôt que le travail ennoblit l'homme bien loin de le dégrader, et qu'il transforme en un sceptre d'honneur et de gloire le vil instrument qu'ils tiennent entre les mains.

Ce qui donnait encore un prix inestimable aux actions du bon frère Gabriel, c'est qu'elles étaient toutes marquées au coin d'une profonde humilité. *Ante omnia humilitatem habeat* : avant tout, dit notre Père saint Benoît, qu'il pratique l'humilité. Peu entendu en fait d'agriculture, il ne craignait

point de s'abaisser en consultant les chers frères convers qu'il savait compétents dans cette matière. Et, nous raconte l'un d'eux, jamais il ne nous parlait que la tête découverte, ce qu'il observait même à l'endroit des simples ouvriers et des domestiques.

Toujours affable au milieu de tant de soucis, toujours bon, mais de cette bonté qui procède plus de la vertu que du tempérament, il laissait sous le charme et l'admiration tous ceux avec qui il traitait. Bien souvent il les confondait. Au lieu d'aller prendre, le soir, un repos dont il avait si grand besoin, il attendit plusieurs fois jusqu'à onze heures de la nuit le retour du frère qui allait aux foires. Ce n'est qu'après avoir prodigué à ce dernier les soins les plus charitables, qu'il se jetait sur sa couche, d'où il s'arrachait impitoyablement à deux heures, afin d'être au chœur avec les autres. Un jour il poussa si loin l'abnégation de sa personne, qu'il s'offrit à son Supérieur pour accompagner à la foire le frère qui remplissait cette fonction pénible et peu agréable.

Cependant, au bout de deux ans, le Révérend Père Dom Benoît crut devoir décharger son vertueux cellérier d'un office si absorbant, et il l'établit infirmier.

C'est à ce poste de charité et de dévouement que le bon frère Gabriel se révéla tout entier; c'est là que ses nobles vertus s'épanouirent dans tout leur éclat; c'est là aussi qu'il devait demeurer jusqu'à son dernier jour, et que la plupart des

survivants ont appris à le connaître et à l'aimer. Nous aurons plus tard l'occasion de célébrer les exploits de notre héros sur ce nouveau champ de bataille, où son zèle eut beaujeu ; nous nous bornerons à raconter brièvement l'installation du frère Gabriel dans son infirmerie. C'est au vénérable Père Timothée, le Procureur septuagénaire de l'abbaye, que nous laissons la parole. « A cette époque, dit-il, je le rencontrai une après-dînée, la mine toute déconfite, en compagnie du P. Prieur. Je l'aborde : Hé bien, mon cher frère Gabriel, il me semble que vous êtes triste ; vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux ? — « Il paraît que je monte en grade . . . » Puis, frappant le dessus de ses mains d'une manière à lui, il ajouta avec un accent que je ne puis ni reproduire, ni oublier : « Ah ! priez bien pour moi, mon Père, je n'entendais rien à soigner les bêtes et voilà qu'il me faudra soigner des hommes. Ne me nomme-t-on pas infirmier ; comment vais-je me tirer d'affaire ? » Un grand nombre de malades — *inter quos ego* — poursuit le narrateur, peuvent encore dire comment il s'est tiré d'affaire, et témoigner en faveur de cet infirmier-modèle, qui s'oubliait totalement pour ne songer qu'à ses chers malades et leur prodiguer ses charitables soins le jour, la nuit, à toute heure et à tous indistinctement. »

« Dans sa charge d'infirmier, continue le complaisant Père Timothée, le frère Gabriel fut secondé et parfois, — pourquoi ne le dirions-nous pas, — tarabusté par un bon frère au caractère prime-sautier,



excellent cœur, j'en conviens, mais qui, maintes fois, mit sa patience à l'épreuve. A diverses reprises, témoin accidentel de ces algarades, je voulus une fois lui faire remarquer qu'il était le président de l'emploi, et qu'il ne devait pas tolérer ces saillies parfois blessantes dans les termes et habituellement dans le ton : « Que voulez-vous, répondit-il, je suis maladroit et ne sais rien faire. Il est vif, c'est vrai ; mais il est bon, mon frère Pacôme, et je l'aime bien. »

Cela fait songer involontairement à sainte Thérèse, de laquelle un de ses admirateurs disait : « Si vous voulez devenir son ami, vous n'avez qu'à dire du mal d'elle. »

Une chose que le bon P. Procureur passe sous silence, sans doute par respect pour le secret professionnel, c'est la façon ingénieuse dont le frère Gabriel s'y prit pour monter sa pharmacie bien pauvre jusque là. Chaque fois qu'il écrivait à sa mère, qu'il avait informée de son changement d'emploi, il ne manquait pas de lui parler de ses chers malades, des soins que réclamait leur état, et finalement des remèdes qui lui faisaient défaut pour cela. « Vois-tu, petite mère, je n'ai pas de ceci, je n'ai pas de cela, telle autre chose ne se trouve pas dans notre pharmacie ; tu serais bien bonne de me le procurer.... » Et Mme Giraud, qui ne savait rien refuser à son Camille d'autrefois, lui faisait parvenir tout ce dont il avait besoin pour ses infirmes, qu'elle regardait comme siens.

Et peu à peu les rayons de la pharmacie se garnissaient des choses indispensables.

Mais tandis que le charitable infirmier se dévouait corps et âme pour ses frères souffrants, une maladie implacable venait de terrasser son unique et bien-aimée sœur, Marie-Noémi, épouse de Monsieur Marius Granjon.

Il fut donc envoyé passer quelques jours au milieu des siens pour leur procurer les consolations dont ils avaient besoin dans cette douloureuse circonstance. « Parti la veille du funeste dénouement, lisons-nous dans les notes de M. Granjon, il revint de suite et ne me quitta plus jusqu'à mon départ pour Saint-Paul. Dieu lui rendra en consolations religieuses tout ce qu'il a fait pour nous. » En effet, malgré des soins intelligents et dévoués, sa pieuse sœur, encore dans la maturité de l'âge, fut enlevée, le 28 juillet 1878, à l'affection de son époux et de ses quatre enfants, dont le plus jeune avait quinze ans.

Le frère Gabriel, tout attristé de la perte cruelle qu'il venait de faire, trouva néanmoins un grand soulagement à son chagrin : ce fut de constater le merveilleux changement d'idées qui s'était opéré chez les siens relativement à sa vocation. Sa vertueuse mère, en particulier, remerciait chaque jour le bon Dieu de la grâce insigne qu'il avait accordée à son fils. Aussi se plaisait-elle à lui donner certains avis capables de le rendre heureux et de lui assurer la persévérance dans sa sublime vocation. Un de ses conseils favoris était celui-ci :

« Mon Camille, sois toujours du côté de tes Supérieurs, et ne te mets jamais en opposition avec eux, si tu veux que le bon Dieu te bénisse. »

Ainsi réconforté, le frère Gabriel reprit joyeux le chemin du monastère, disant au monde et à ses faux plaisirs un adieu qu'il croyait bien devoir être éternel.

Mais l'heure était venue où Dieu, pour le salut d'un grand nombre d'âmes, allait produire sur un champ plus vaste les admirables vertus de l'humble religieux.

On était à la fin de 1880. Des nuages épais s'amoncelaient à l'horizon, et des jours sombres comme l'hiver promettaient de clore bien tristement cette année déjà féconde en douleurs et en inquiétudes. Tandis que, dans leur cloître paisible, les moines remplissaient leur secrète et bienfaisante mission par la prière et le dévouement, les chefs du gouvernement s'agitaient pour les perdre et les exterminer. Au lieu de s'employer à réparer les nombreux désastres causés à notre pays par la dernière guerre, ils aimaient mieux mettre l'épée de la France au service d'une expédition ignoble que, seuls, ils ne trouvaient pas au-dessous de leur courage et de leur gloire. La tâche qu'ils s'imposaient, à l'exemple de leurs pères en 1793, consistait tout simplement à bannir la religion des institutions et de la société. On sait comment, désespérant d'y réussir par la légalité, le gouvernement eut recours à l'arbitraire. C'est alors qu'il édicta les fameux décrets du 29 mars 1880, en

vertu desquels il était défendu aux Religieux non- autorisés de vivre en commun. Telle était la loi; restait à l'appliquer.

Le samedi donc, 6 novembre, les glorieux sbires du gouvernement firent leur apparition à N.-D. des Dombes. Rappelons brièvement les principaux faits qui marquèrent cette mémorable journée.

Vers huit heures du matin, dix-huit gendarmes, escortés d'un peloton de deux cents soldats, bien honteux de la besogne à laquelle on les appliquait, se présentent à la porte de la clôture. Avertis quelques jours auparavant par un ami charitable, les religieux s'étaient préparés à cette visite. Toutefois, le six novembre, rien ne fut changé à l'ordre des exercices réguliers, si ce n'est que l'on chanta la messe conventuelle un peu plus tôt que de coutume. Les deux cents soldats ayant donc été postés autour du mur d'enceinte, les gendarmes pénétrèrent seuls dans la clôture, dont ils avaient fait voler la porte en éclats. Voyant que les religieux n'opposaient aucune résistance à la violation de leur domicile, les fonctionnaires s'avancèrent jusqu'à l'entrée principale du cloître. Arrivés devant cette porte, solide et bien fermée, force leur fut de faire jouer la scie et le rossignol. La porte s'ouvrit bientôt, et le brigadier, avec sa troupe, s'empressa de passer outre. Mais, obstacle imprévu, plusieurs hommes respectables étaient là, formant comme une haie infranchissable. L'un d'eux, quittant aussitôt les rangs, lut à l'adresse du gouvernement une noble et énergique protestation contre

l'odieux attentat qui allait se commettre. Heureusement pour les pauvres gendarmes, le Rév. Père Abbé survint peu après, et se présenta au brigadier. Celui-ci notifia alors son mandat et l'ordre qu'il avait reçu de dissoudre la communauté. Sur quoi le Père Abbé renouvela hautement, en son nom et en celui de ses frères, la protestation qui venait d'être faite, puis demanda s'il ne lui serait pas permis de demeurer dans le monastère en qualité d'administrateur de la propriété. Ne pouvant, de son propre chef, résoudre la question, le brigadier envoya consulter Monsieur le Préfet de l'Ain qui, paraît-il, était aux alentours et surveillait toutes choses du fond de sa voiture. Rien toutefois ne l'obligeait de présider à ces violences, remarque judicieusement l'auteur de la Notice nécrologique sur le R. P. Dom Louis de Gonzague, troisième Abbé de N.-D. des Dombes. Il se rendit néanmoins aux désirs du Révérend Père, qui eut même la liberté de garder avec lui quelques uns de ses religieux, à condition qu'ils quitteraient l'habit monastique. Le choix fut aussitôt fait, et leur nombre s'éleva à dix-neuf.

Après cela, les gendarmes se mirent à la recherche des autres membres de la communauté et les conduisirent un à un jusqu'à la porte, en leur enjoignant de se disperser. Les perquisitions furent longues ; il était deux heures de l'après-midi lorsque tout fut terminé. Naturellement, les soldats et M. le Préfet s'étaient retirés, l'heure du dîner ayant été sans doute plus éloquente que la loi du devoir.

Cependant nos chers expulsés reçurent une cordiale hospitalité, qui au grand séminaire de Brou, qui chez les bonnes sœurs de Saint-Joseph, qui au château de la Bachasse, dans la famille du frère Gabriel. D'autres furent recueillis par quelques charitables voisins, et ceux-là eurent du moins la consolation de passer une partie du jour au monastère et d'y vaquer à leurs anciennes occupations. Le bon frère Gabriel fut du nombre. Renonçant à la douce satisfaction de rentrer dans sa famille, il avait accepté la bienveillante hospitalité de Monsieur le curé du Plantay, et partageait son temps entre le soin de quelques infirmes restés au monastère et la visite des expulsés.

Le souvenir de sa tendre sollicitude durant ces jours de calamités et d'angoisses embaume encore la mémoire des anciens.

Un jour, nous raconte le cher frère Bernardin, reçu avec quelques autres au château de Montbrian, le frère Gabriel vint nous faire sa visite accoutumée. En nous quittant, il s'aperçut que nous n'avions pas de parapluies, et de suite il se fit un plaisir de nous en procurer.

Comme toujours, le saint religieux était surtout heureux lorsqu'il réussissait à passer inaperçu; il redoutait moins les agents du gouvernement que les marques d'estime et de vénération. La première fois qu'il se présenta chez les religieuses de Saint-Joseph de Bourg, où la renommée de ses vertus l'avait précédé, la Révérende Mère Supérieure générale, qui n'avait point été informée de sa visite,

ne put le recevoir avec les égards dus à ses mérites. Toute désolée, elle en fit, le soir, la remarque au frère Clément, qui s'était constitué leur jardinier, promettant bien de réparer son manquement à la prochaine occasion. « Gardez-vous en bien, ma Mère, lui dit le frère, c'est le meilleur moyen que vous puissiez prendre pour ne plus le revoir ici. »

Cependant l'orage paraissait s'apaiser; tous les religieux de N.-D. des Dombes s'empressèrent de rentrer au monastère. Les exercices réguliers reprurent leur cours; on s'abstint néanmoins de sonner les cloches. Mais les ennemis veillaient; les pieux cénobites furent de nouveau expulsés.

Gémissant sur le sort malheureux de ses enfants ainsi disséminés par le monde, le R. Père Dom Benoît songea dès lors à leur trouver un refuge à l'étranger, afin de leur rendre, avec le bienfait de la vie commune, la douce consolation de servir Dieu en toute liberté.

Encouragé sur l'opportunité de l'entreprise, le R. Père se mit aussitôt à l'œuvre. Tout d'abord, il fit part de son dessein au bon frère Gabriel, qui entra parfaitement dans ses vues et se chargea volontiers des frais qui en résulteraient.

Le côté financier de l'installation projetée était assuré; restait à trouver un local satisfaisant.

A cet effet, Dom Benoît et le frère Gabriel partirent immédiatement pour l'Italie, où ils furent sur le point de faire l'acquisition d'un beau domaine dans les environs de Pise. Malheureusement les dispositions peu loyales du propriétaire firent

échouer tous les plans. Le Révérend Père allait poursuivre ses recherches, lorsqu'il apprit que la reine d'Espagne, pour lors à Paris, avait l'intention d'appeler dans ses Etats les religieux que la France rejetait de son sein. Sans perdre un instant, il se rend auprès de Sa Majesté, qui l'accueille avec bienveillance et lui remet des lettres pour le roi, son auguste époux, ainsi que pour Monseigneur l'Archevêque de Tolède. Quelques jours après, le Révérend Père Abbé était à Madrid, sollicitant pour son œuvre l'appui et la protection d'Alphonse XII. Sous des auspices aussi favorables, l'affaire fut bientôt en bonne voie d'exécution, et Dom Benoît se disposait à en donner avis aux Dombes, lorsque le ministère espagnol croula, entraînant dans sa chute, comme on le pense bien, la fondation naissante.

Décidément, la divine Providence avait d'autres vues sur les nobles proscrits.

Sur ces entrefaites, un ami dévoué de N.-D. des Dombes, Mgr Trouillet, fit part au Révérend Père de quelques adresses de propriétés à vendre en Autriche, et l'engagea fortement à se rendre sur les lieux.

On était au dimanche de la Quinquagésime, 27 février 1881. Or l'introït de la messe résumait admirablement les sentiments et les vœux des moines de Notre-Dame des Dombes. Depuis longtemps déjà ils demandaient à Dieu de leur donner des marques de sa puissante protection, en leur faisant trouver un refuge assuré pour leur salut :



*Esto mihi in Deum protectorem et in locum refugii, ut salvum me facias.* Et le moment était enfin venu, où Dieu allait exaucer les longues supplications de ses serviteurs.

Après quelques hésitations, le Révérend Père Dom Benoît, accompagné du R. P. Mazoyer, des Jésuites de Lyon, qui devait lui servir d'interprète pour la langue allemande, s'était embarqué pour Vienne, capitale de l'Autriche. Le but des deux Religieux était d'obtenir une audience au ministère des cultes, afin d'en recevoir les instructions nécessaires pour la bonne réussite de leur entreprise. La réponse fut que, les monastères étant déjà très nombreux dans la Haute-Autriche, il serait préférable d'établir la fondation nouvelle dans la partie sud de l'empire. Ce que prenant en considération, les Révérends Pères se rendirent à Graz, capitale de la Styrie, où ils furent assez heureux pour avoir une entrevue avec Son Excellence Monsieur le Gouverneur, le baron de Kübeck. Ils furent plus heureux encore de voir leur requête favorablement agréée par ce haut dignitaire qui, tout en promettant de s'intéresser à leur cause, les autorisa à chercher un asile dans la province.

C'est ainsi que le Révérend Père Dom Benoît fut amené à faire l'acquisition de l'antique château seigneurial de Reichenburg, dont nous ferons connaître l'histoire au chapitre suivant. Monsieur le Baron Christian Philippe d'Esebeck en était alors propriétaire, et il songeait précisément à le vendre ainsi que le domaine, dès qu'il en trouverait un

prix satisfaisant. Ce fut dans la matinée du premier dimanche de carême, 6 mars, que nos Révérends Pères se présentèrent au château. Ils furent agréablement surpris d'y entendre parler le français, et purent, un instant, oublier qu'ils étaient sur la terre étrangère. Après divers pourparlers, le Rév. Père Abbé, à qui le site pittoresque avait plu de prime abord, demanda et obtint de faire une inspection générale de l'habitation et des dépendances. Il put alors se convaincre qu'il lui serait difficile de trouver mieux, vu que, grâce à quelques modifications ou réparations de peu d'importance, il transformerait aisément l'antique manoir en monastère et y abriterait une assez grande partie de sa communauté. Car, disons-le une fois pour toutes, dans la pensée du Révérend Père, ce ne devait être qu'un asile provisoire, un refuge pendant l'orage ; des jours plus calmes, espérait-il, lui permettraient bientôt de rappeler les chers exilés à la maison-mère.

Mais Dieu avait d'autres desseins, comme nous le verrons dans la suite.

Cependant le R. P. Dom Benoît avait hâte de communiquer le résultat de ses démarches au frère Gabriel qui, outre le don de conseil qu'il possédait à un haut degré, s'était réservé de fournir les fonds indispensables pour mener l'affaire à bonne fin.

C'est pourquoi, après une entente définitive sur le prix et les conditions de vente de la propriété, Dom Benoît s'empressa de reprendre le chemin

de la France. Toutefois son séjour à N.-D. des Dombes fut de courte durée. Il se borna à donner quelques ordres pour les préparatifs d'un départ qui pouvait être prochain, et se remit lui-même en route pour l'Autriche, en compagnie du frère Gabriel.

Comme toujours, ce dernier se trouva aussitôt de l'avis de son Supérieur ; il fut enchanté de la découverte faite à Reichenburg, et, sans plus tarder, il conclut heureusement le marché avec Monsieur le Baron d'Esebeck.

Les deux Religieux consacrèrent alors quelques jours à remplir, auprès des autorités ecclésiastiques et civiles, les nombreuses formalités exigées par le gouvernement, touchant leur installation à Reichenburg. Ils furent puissamment secondés dans l'accomplissement de ce devoir par la haute et bienveillante intervention de Monseigneur Maximilien Stepischnegg, Prince-Évêque de Marburg, et de Son Excellence Monsieur le Baron Maximilien de Gagern.

Trop heureux de posséder les Religieux Trappistes dans son diocèse, le Prélat ne négligea rien de ce qui était en son pouvoir pour les aider à s'y fixer.

Comme, d'après la Loi du 13 juin 1858, tout Ordre religieux voulant s'établir en Autriche doit en faire la demande au gouvernement de la Province ou même au ministère des cultes, lorsqu'il s'agit d'un Ordre non encore reconnu dans l'empire, et c'était le cas des moines de Reichenburg,

Sa Grandeur daigna elle-même faire parvenir au dit ministère toutes les pièces requises pour une semblable autorisation. D'autre part le frère Gabriel dut y joindre l'acte par lequel il s'engageait à céder sa propriété de Reichenburg aux Religieux, afin qu'ils en puissent jouir en toute liberté et sans aucune redevance, ce qui constituait une véritable donation.

On le voit, le bon frère Gabriel mérite pleinement le titre de Fondateur de Notre-Dame de Reichenburg. Aussi le souvenir de ses immenses bienfaits, dont Dieu seul connaît l'étendue, vivra éternellement dans le cœur de ses Frères reconnaissants. Grâce en effet à son généreux concours, les expulsés de N.-D. des Dombes avaient cette fois un refuge assuré ; et, par une délicate attention de la Providence, ce refuge était — un château !

Le Révérend Père Abbé put donc sans crainte mander quelques uns de ses Religieux à Reichenburg, afin de disposer toutes choses pour l'arrivée prochaine de la colonie.

Nous n'assisterons point au départ des quelques Pères et Frères qui furent désignés pour former l'avant-garde, ni aux préparatifs douloureux de ceux qui reçurent l'ordre de les rejoindre. Nous aimons mieux laisser les uns et les autres aux secrètes et pénibles émotions du moment ; et c'est en les attendant que, pour charmer nos loisirs, nous allons raconter à nos lecteurs l'histoire du manoir séculaire qui devait sous peu les accueillir dans ses murs.

## CHAPITRE VI

### REICHENBURG.

UN MOT SUR LA STYRIE. DESCRIPTIONS TOPOGRAPHIQUES.  
ANTIQUITÉ DU CHATEAU-FORT DE REICHENBURG. SON GLORIEUX  
PASSÉ ET SES DIVERS POSSESSEURS.

La verdoyante Styrie, « die grüne Steiermark, » comme l'appellent ses habitants, est bornée au nord par les deux Autriches ; à l'est par la Hongrie ; au sud par la Croatie et la Carniole ; à l'ouest enfin, par la Carinthie et le Salzburg. Sa capitale est Graz, siège du gouverneur de la province et résidence du Prince-Évêque de Sekkau.

Les premiers habitants de la Styrie actuelle dont les noms soient parvenus jusqu'à nous sont les Taurisques, tribu celtique qui s'établit dans la Haute-Italie au temps de Tarquin l'Ancien, c'est à dire vers 614 avant Jésus-Christ. Ils furent remplacés successivement par les Boïens, les Cimbres et les Gètes, dont les Romains trouvèrent encore quelques vestiges dans le pays, lorsqu'ils y firent leur première apparition, l'an 15 de notre ère. Sous la domination romaine, la Styrie suivit les destinées de la Pannonie et du Norique ; puis elle passa aux Avars et aux Slaves ou Wendes, fut conquise par Charlemagne et eut beaucoup à souffrir des invasions des Bulgares et des Hongrois. La province fut ensuite gouvernée par des margraves et finalement par les puissants ducs de

Traungau, qui donnèrent au pays sa dénomination actuelle, dérivée du mot Steyer, leur ville principale. En 1192, la Styrie fut réunie à l'Autriche, d'abord sous la dynastie des Babenberg, puis, après l'interrègne, en 1282, sous celle des Habsburg, qui, aujourd'hui encore, régit la monarchie autrichienne.

Au point de vue orographique, la Styrie est un pays montagneux, sillonné en tout sens par les ramifications des Alpes Noriques, dont la plupart forment ses frontières naturelles. Les rivières, les lacs et les fleuves y sont nombreux, et les sources minérales sont un vrai trésor pour la contrée.

Les Slovènes<sup>1</sup> forment un tiers de la population,<sup>2</sup> et ils occupent principalement la partie méridionale de la Styrie qui, depuis le 5 avril 1852, est divisée en trois cercles : Graz, Bruck et Marburg.

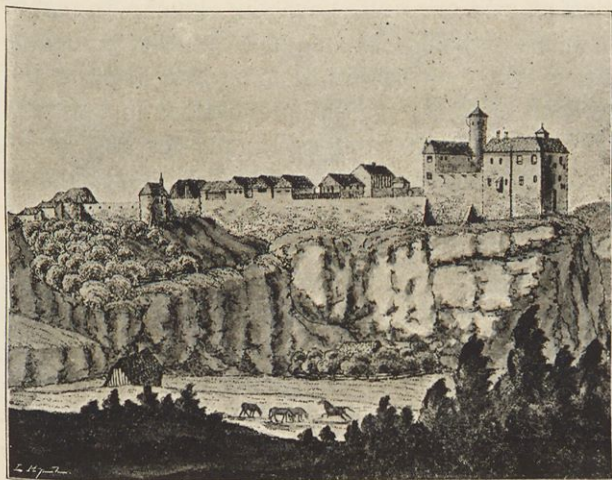
La religion catholique est celle de la grande majorité, et elle tend chaque jour à faire de nouveaux progrès.

Telles sont, en quelques lignes, l'histoire et la physionomie de l'intéressante et pittoresque province, où les moines de Cîteaux allaient bientôt s'établir. Il y avait loin, on le voit, des riantes montagnes de la Styrie aux plaines marécageuses de la Dombes. Du reste, point ne fut besoin aux chers expulsés d'être arrivés au lieu de leur exil pour s'apercevoir de ce merveilleux contraste.

1. Branche de la grande famille des Slaves.

2. La Styrie comptait 1.356.494 habitants au 31 déc. 1900.

Le voyageur qui se rend, par voie ferrée, de Steinbrück à Agram, jouit en réalité du spectacle le plus grandiose et le plus saisissant que puissent offrir les beautés de la nature. A droite, c'est la Save, au cours sinueux et limpide, qui se hâte



Le château-fort de Reichenburg  
*d'après un tableau du dix-huitième siècle.*

dans la même direction et semble vouloir le disputer à la vapeur par la rapidité de sa marche. De chaque côté, une interminable chaîne de montagnes, frontières naturelles de la Styrie et de la Carniole depuis 1809, se dresse comme un puissant rempart, pour protéger la rivière dans sa fuite. Le spectateur est ravi hors de lui-même par l'imposante majesté de ces sommets abrupts, et tout son être se repose et se complaît dans un magnifique tapis

de verdure, d'où s'échappe un air frais qu'il respire avec délices.

Son ravissement dure depuis une heure, lorsqu'un coup de sifflet, répercuté par tous les échos voisins, lui annonce qu'il approche de Reichenburg. Mais c'est en vain que notre voyageur cherche du regard le relais signalé. Cependant, à gauche, au-dessus de sa tête, sur la pointe d'un roc escarpé qui domine la Save, un antique château-fort montre avec orgueil son front noirci par les ans, et lui apparaît comme un phare qui éclaire et comme un souverain qui commande. Assurément Reichenburg n'est pas éloigné.

En effet, à l'endroit où s'élève le manoir séculaire, la chaîne de montagnes s'ouvre comme par enchantement, décrit un angle et poursuit vers le nord-est sa marche capricieuse, enlaçant dans ses bras tortueux un bassin étroit et profond qu'arrose, dans toute sa longueur, un bruyant ruisseau du nom de *Brestanza*. C'est là, dans ce ravin solitaire, que s'étend nonchalamment, sur l'une et l'autre rive du ruisseau, le pittoresque village (Markt) de Reichenburg.

Libre au voyageur de continuer sa route; quant à nos lecteurs, nous les prions de vouloir bien s'arrêter un instant avec nous dans ces riants parages.

Si donc, laissant à droite le village avec sa modeste église du moyen-âge,<sup>1</sup> l'on gravit la pente

1. Monsieur Joseph Cerjak, curé actuel de Reichenburg, s'occupe activement de remplacer cette église devenue trop petite par un temple magnifique dédié à N.-D. de Lourdes.



douce et ombragée qui conduit au château-fort, on ne tarde pas à éprouver un sentiment qui est, à la fois, une terreur secrète et un bien-être au dessus de toute expression. L'âme, ce semble, respire comme l'atmosphère d'un monde nouveau.

Ce chemin qui serpente dans la montagne, entre deux murailles de roches tantôt sèches et nues, tantôt et le plus souvent couvertes d'arbres centenaires dont l'épais feuillage entretient l'ombre et la fraîcheur ; ces rochers à pic qui, à certains endroits, se resserrent comme pour interdire aux humains l'entrée de cette solitude ; ce silence grave et ces ténèbres religieuses ; tout cela parle au cœur un langage qui détache du monde et rapproche de Dieu. Et c'est ainsi que, tout entier à l'admiration en contemplant cette riche nature, on arrive, presque sans le savoir, à la porte du vieil édifice, qui se dresse là, inébranlable comme le rocher au sommet duquel il a choisi sa place.

En outre, l'étonnement du visiteur redouble, lorsqu'il aperçoit devant lui cet immense et fertile plateau, qui s'étend vers le nord, et d'où le regard embrasse à la fois les trois provinces de Styrie, de Carniole et de Croatie. Le château que, tout à l'heure, il croyait isolé sur un roc inaccessible et stérile, se trouve maintenant au sein d'une

La bénédiction de la première pierre a eu lieu le 16 juillet 1908, et bientôt nos pieux Slovènes pourront réciter et chanter sous les voûtes sacrées cette douce invocation qui leur est devenue familière : *Lurška Marija, prosi za nas, Notre Dame de Lourdes, priez pour nous.*

nature riante et cultivée, où règnent la vie et l'activité. Et il a peine à concevoir la somme énorme de travaux qu'il a fallu exécuter pour donner à ces hauteurs l'aspect qu'elles ont aujourd'hui.

Toutefois le manoir n'en reste pas moins le souverain de ce domaine et la merveille de ce petit coin de terre. La masse imposante de ses constructions, la hauteur de ses combles à large surface, toutes ses baies de pierre qui, comme des yeux grands ouverts, paraissent s'étonner de l'instabilité des choses d'ici-bas; en un mot cet ensemble de grandeur et de ruines captive l'attention du visiteur et le porte naturellement à évoquer le souvenir des siècles écoulés.

C'est ce que nous allons faire nous-mêmes avec lui, à l'ombre de ces murs plusieurs fois séculaires. Souvent un regard sur le passé console des maux du présent et aide à prévenir les calamités futures.

Nous pourrions, sans témérité aucune, attribuer aux Taurisques eux-mêmes la création du domaine seigneurial de Reichenburg. Dans ce cas, il est vrai, nous risquons fort d'appeler de ce nom l'unique champ ou le maigre jardin potager du Taurisque notre devancier. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons nous résoudre à croire qu'un site aussi séduisant ait échappé à l'attention des premiers habitants de la contrée.

Mais, sans prétendre à une généalogie aussi reculée, nous voulons du moins revendiquer nos droits à celle non moins glorieuse des fils de Romulus qui, durant plus de quatre siècles, furent

les maîtres de la Styrie.<sup>1</sup> Les Romains, du reste, ont laissé d'éloquents souvenirs de leur séjour aux alentours du château de Reichenburg.<sup>2</sup>

Et si maintenant, sortant de cette demi-obscurité qui lasse certains esprits avides de lumière, nous avançons de quelques pas à travers les âges, nous trouvons le mot *Reichenburg* uni au nom célèbre d'Arnulf, d'abord duc de Carinthie, puis roi de Germanie après la déposition de Charles le Gros. Le prince, d'après un acte dressé à Öttingen, le 29 septembre 895, fait don à son fidèle Waltun de ses deux domaines seigneuriaux de Riechenburch et de Gurckvelt, près la Save : *Marchia iuxta Sawum*.<sup>3</sup>

1. De l'an 15 av. J.-Ch. à l'an 400 de notre ère.

2. Témoin cette pierre tumulaire dont la main du temps a respecté l'inscription suivante :

S P E R A T V S S I  
L V A N I A N L E T  
V E R E C V N D A  
S V R I E T I V S T O  
F I L A N X X X X

que Knabel lit ainsi : Speratus Silvani annorum L et Verecunda Suri et Justo filio anno XXXX. (*Mitteilung des histor. Vereins für Steiermark 1851.*)

— Témoin encore le puits gigantesque que les générations successives n'appellent pas autrement que « le Puits Romain » et dont les eaux délicieuses sont pour les moines un rafraîchissement très estimé durant les rudes labeurs de l'été.

1. Cf. *Histor. statist. Archiv für Süddeutschland*, II. B. S. 213. — *Josef Wartinger, Kurzgef. Geschichte v. Steiermark*, S. 28 etc. D'aucuns voient dans *Riechenburch* un dérivé du vieux mot wende ou ancien slave *Ryha borg* qui signifie : le château du ravin. Le ravin en question ici serait l'emplacement du village qui se forma peu à peu aux pieds

Pourquoi faut-il que l'histoire, dans sa brutale indifférence devant les hommes et les événements, soit obligée de reprocher à Arnulf une faute énorme qu'il commit vers le même temps ?

En 894, en effet, le roi Arnulf, se sentant trop faible pour réprimer une révolte de la Moravie, ne craignit pas d'appeler au ravage de cette province les Hongrois qui se trouvaient alors sur les bords de la Theiss : imprudence inqualifiable, il est vrai, puisqu'il fit disparaître le royaume des Moraves qui pouvait servir de défense à la Germanie, et qu'il apprit à de nouveaux Barbares la route de l'Occident. Aussi, durant plusieurs siècles, les Hongrois seront-ils la terreur et le fléau du pays. Dès lors nous voyons les seigneurs hérissier le sol de forteresses et de châteaux, dans le but d'abriter et de défendre les populations des campagnes contre les invasions désastreuses des Barbares.

De plus, à l'exemple de Charlemagne, les princes confèrent aux évêques le pouvoir temporel de leurs diocèses, afin de créer une féodalité ecclésiastique toute dévouée à la royauté et capable de contrebalancer l'autorité laïque, autre fléau de l'époque. De là les riches donations et les nombreux privilèges dont les évêques sont l'objet.

C'est ainsi que l'histoire de la Styrie nous montre Louis le Germanique faisant don à l'archevêché

de la forteresse. Dans la suite le mot Riechenburch devint par corruption *Richenburg* puis finalement *Reichenburg*. — Toujours est-il que l'étymologie même du mot primitif dénote l'existence du château au temps d'Arnulf.

de Salzburg de la ville de Rann et du domaine de Lichtenwald en 859, et le roi Arnulf y ajoutant la ville de Pettau en 890. On comprend par là que les métropolitains de Salzburg, premiers princes ecclésiastiques de l'empire et souverains d'un état qui pouvait mettre jusqu'à 25.000 hommes sur pied de guerre, aient obtenu sans peine la propriété de Reichenburg, trait-d'union tout naturel entre celles de Lichtenwald et de Rann. Mais nous ignorons complètement en quelle année et par quelle voie ils en devinrent les possesseurs. Ce n'est qu'au commencement du XII<sup>e</sup> siècle que nous voyons nos illustres prédécesseurs faire acte public de propriété à Reichenburg.

Voici dans quelle circonstance. En 1117, sous leur roi Etienne II, surnommé l'Éclair, les Magyars firent une nouvelle irruption dans le pays. Saint Léopold, margrave d'Autriche, unissant ses troupes à celles du duc de Bohême, fit subir aux envahisseurs des pertes considérables et les poursuivit à main armée jusque sur leur propre territoire. Une fois de plus on reconnut la nécessité de se mettre en sûreté et de prendre des mesures énergiques contre ces hordes dévastatrices.<sup>1</sup>

C'est dans cette double fin que le siège métropolitain de la Styrie songea à utiliser les précieux

1. Als Stephan in Russland war, und ein neuer Einfall der Magyaren stattgehabt, verbreitete sich der Ruf, der Erzbischof von Salzburg, Conrad, die Bischöfe Kuno von Regensburg, Hildebold von Görz und Eckbert von Münster seien mit unzählbaren Haufen entschlossen, Ungarn zu verwüsten bis gen Gran . . . . (Johann Graf Mailáth : *Gesch. der Magyaren*, I. Bd. S. 101, Anno 1119.)

moyens de défense que lui offrait sa propriété de Reichenburg. « En 1127, dit la Chronique, Conrad, archevêque de Salzburg, fit construire une forteresse sur la montagne, contre les invasions des Hongrois.<sup>1</sup> »

Nous aimerions à faire connaître ici la vie édifiante du vaillant et pieux prélat que nous venons de nommer et que les auteurs ecclésiastiques appellent « le saint archevêque de Salzburg, » « le nouvel Athanase. » En réalité, c'est une des grandes et belles figures de l'époque.<sup>2</sup> Le cadre restreint de cette notice ne nous permettant pas cette intéressante digression, avec regret nous nous résignons à passer outre.

Cependant une ère de grandeur et de prospérité semblait se lever sur la Styrie, à qui Ottocar VI conférait le titre de duché en 1180. Mais, en conséquence de cet état de choses, le château-fort de

1. *Chronik von Reichenburg. Anno 1127.* — Une pièce, malheureusement sans date ni signature et que sa seule vétusté rend quelque peu recommandable, porte que l'archevêque Conrad fit *reconstruire* la forteresse : « 1127 liess Erzbischof Conrad die Veste *neu erbauen*, » ce qui insinuerait que le château était déjà fortifié avant cette date. Cf. *Beschreibung von Reichenburg*, 9. Carl Schmutz, qui consacre à Reichenburg plusieurs pages de son beau *Lexique historique et topographique de la Styrie* (Graz 1822) cite cette pièce, 3 vol. p. 297. Un ouvrage édité à Munich en 1868, sous ce titre : *Inaugural-Dissertation des Dr. Christian Meyer über Erzbischof Konrad I. v. Salzburg*, insinue que la construction des forteresses de Leibnitz, Pettau et Reichenburg se rapporte à la période de 1130 à 1147, et comme source il cite la *Vita Chuonradi*. (*Mon. Germaniæ histor. SS. XI § 20*)

2. Acta Sanct. Boll. Iunii tom. VI, appendix ad diem 16, in Vita S. Gebhardi. — Canisius : Lect. antiq. tom. II & VI.

Reichenburg, appelé à suivre les destinées du pays, paraissait un hors-d'œuvre au lendemain de sa reconstruction. C'est ce qui nous explique en partie pourquoi il fut d'abord donné en fief, puis vendu avec toute la propriété à divers seigneurs, parmi lesquels les plus puissants et les plus célèbres furent sans contredit les chevaliers de Reichenburg. (1290 — 1570) Leur dynastie trois fois séculaire, qui s'appropriâ, on le voit, le nom même du château, réunit dans ses divers rameaux tous les genres d'illustrations, et joua un assez grand rôle dans les évènements politiques et militaires du pays.

Quatre causes principales contribuèrent à rendre ce nom glorieux dans toute la contrée.

Ce sont premièrement les nombreuses et riches propriétés des chevaliers. Outre les deux seigneuries du même nom à Reichenburg, l'une sur la montagne et l'autre aux bords de la Save, ils possédaient encore en Styrie celles de Drachenburg, de Reichenstein, de Rann, de Gleichenberg et de Riegersburg, non loin de Graz. Ensuite ce sont les charges importantes dont ils furent honorés, entre autres celles de Landesverweser ou administrateurs du pays pour les affaires de justice et de généraux des troupes en Styrie, Obristmarschalle.<sup>1</sup> Puis la part active que certains chevaliers prirent aux fréquentes guerres de l'époque.

1. Bien que Schmutz ait avancé dans son Lexique (3 vol. p. 299) qu'un Frédéric de Reichenburg fut archevêque de Salzburg en 1322, plusieurs auteurs sérieux démentent cette

Citons, entre autres, Jean de Reichenburg, qui se signala dans la célèbre victoire remportée sur les Hongrois par le général Witowitz, en 1446 ; Reinprecht qui, en qualité de général des troupes, soutint heureusement plusieurs combats contre ces mêmes Barbares jusqu'à l'armistice de 1487 ; c'est lui qui, après avoir conquis onze places fortes en Hongrie, s'engagea par écrit à solder la rançon de l'empereur Maximilien : ce dont l'empereur Ferdinand indemnisa la famille en 1525 ;<sup>1</sup> Gaspard qui succomba à Wisell, près de Rann, dans une bataille contre les Turcs, en 1469. Ce sont, en dernier lieu, les alliances illustres qu'ils contractèrent avec des familles distinguées par leur opulence et leur crédit. Qu'il nous suffise de nommer les seigneurs de Schärffenberg et les chevaliers de Graben.

Une si haute noblesse néanmoins n'a pu effacer certaines taches qui terniront à jamais l'éclat de ce nom porté avec tant d'orgueil et de fierté.

C'est en 1434 qu'eut lieu la fin tragique des deux chevaliers en qui se personifiait alors la

assertion et prouvent que Frédéric III de Leibnitz occupa le siège métropolitain du 24 octobre 1315 au 30 mai 1338. Ce qui a pu contribuer à la confusion des noms, c'est que Frédéric de Reichenburg est nommé parmi les chevaliers qui formaient la suite de l'archevêque Frédéric III à la bataille d'Ampfing en 1322, et qui combattaient à ses côtés. (*Zanner's Chronik von Salzburg, I. Bd. S. 450.*) Nous devons ces précieux détails à la bienveillance de M. Augustin Hilber, archiviste de l'archevêché de Salzburg et conseiller consistorial du prince-archevêque. Nous le prions ici d'agréer l'humble hommage de notre profonde gratitude.

1. Schmutz, *loco cit.* S. 299.



gloire de leurs ancêtres : fait dont l'histoire, la légende et la chanson se sont pareillement emparées.

L'aîné, Nicolas, occupait la forteresse de la montagne ; l'autre, dont la chronique tait le nom, habitait le château qu'il s'était fait construire au village.<sup>1</sup> Or une noire jalousie et une continuelle inimitié n'avaient cessé de régner entre les deux seigneurs relativement à la délicate question des droits féodaux. Nicolas voyait de mauvais œil les revenus de son frère augmenter de jour en jour et même surpasser les siens. De plus, il se sentait haï de tout le monde, tandis que le seigneur du village jouissait de l'estime universelle. Bref, c'en fut assez pour que Nicolas résolut la perte de son frère.

De même, dès l'origine du monde, Caïn devint envieux de son frère, parce que son frère était juste et que ses œuvres étaient bonnes, tandis que les siennes étaient mauvaises ainsi que son cœur. *L'œil de l'envieux est méchant*,<sup>2</sup> dit le Sage ; il ne peut voir qu'avec peine la prospérité du prochain, semblable à l'œil atteint d'ophtalmie, qui est offensé par la vue de la lumière et des choses qui donnent de l'éclat.

Un jour donc que Nicolas jetait au hasard un coup d'œil dans la campagne, il aperçut le sujet involontaire de son éternel ressentiment, son frère

1. Ce château, qui subsiste encore, se trouve au pied de la montagne que couronne la forteresse.

2. Nequam est oculus invidi. *Eccl. 14. 8.*

qui, à cet instant, se récréait lui-même à l'une des fenêtres de son château. Poussé par la haine et encouragé par les heureuses garanties du moment, le vindicatif seigneur saisit une arme à feu, couche en joue et tue son malheureux frère, qui tombe raide mort aux pieds des siens éplorés.

Toutefois le fratricide ne jouit pas longtemps des fruits de son horrible attentat. Les vassaux de la victime se saisirent de Nicolas et lui firent expier par la mort le crime dont il venait de se rendre coupable.<sup>1</sup>

Des restes éloquents attestent encore aujourd'hui le triste drame de 1434. Les hôtes de N.-D. de la Délivrance, après avoir satisfait leur dévotion dans la visite des lieux réguliers, où tout respire prière et pénitence, aiment à se faire conduire à l'antique chapelle seigneuriale, dédiée à Saint-Nicolas. Là, à droite de l'autel, à plus de quatre mètres au-dessus du sol, dans une niche étroite et fermée d'une grille, deux crânes d'un aspect hideux semblent s'unir dans un même et douloureux langage, en vue d'apprendre au spectateur les funestes conséquences de l'envie.<sup>2</sup>

1. Cf. Ballade du chevalier de Kalchberg. — Schmutz prétend que les deux seigneurs se seraient tués réciproquement. *Loco cit. p. 299.*

2. Au point de vue physiologique, ces deux crânes, identiques quant au nombre de leurs parties, sont d'une disproportion frappante dans leur structure et dans leurs dimensions. Le maxillaire inférieur manque à l'un et à l'autre, et, par suite de son abstraction, l'arcade zygomatique a été légèrement brisée chez le seigneur du village. Le crâne de ce dernier est énorme et la proéminence frontale très prononcée ; il re-

Un siècle plus tard,<sup>1</sup> en 1527, Christophe de Reichenburg couvrait d'un nouvel opprobre le nom illustre de ses aïeux. C'était à l'époque où Ferdinand I<sup>er</sup> édictait de sévères ordonnances contre le protestantisme, et où l'apôtre de la Styrie, Martin Brenner, évêque de Seckau, déployait un zèle infatigable pour combattre la nouvelle secte. Malgré cela, les seigneurs étaient les premiers à embrasser la Réforme et les plus ardents à la propager. Non contents de retirer leur patronage aux églises, de les priver de la dîme et d'autres biens-fonds, ils allaient jusqu'à interdire à leurs sujets la fréquentation des ecclésiastiques ainsi que l'assistance aux offices. Quelques uns, comme *Christophe de Reichenburg*, à Gleisdorf, attiraient les Prédicants dans leurs châteaux, et obligeaient leurs gens à venir écouter leurs pernicieuses instructions. Cependant tout porte à croire que notre enthousiaste disciple de Luther revint à de meilleurs sentiments avant sa mort arrivée en 1528, comme en témoigne son monument que l'on admire dans la cathédrale de Marburg.<sup>2</sup>

pose directement sur l'occipital très fort lui aussi. Le tout est d'une teinte jaunâtre qui répugne, et ce qui ajoute encore à cette horreur instinctive, c'est le trou laissé par la balle au côté droit de l'os frontal. Le crâne de Nicolas est d'un volume bien inférieur à celui de son frère; il n'a pas une proéminence frontale aussi accusée, et la base porte immédiatement sur les condyles occipitaux.

1. Dr. Leop. Schuster : *Fb. Martin Brenner*, S. 135.

2. « Hie ligt begraben der Edl und vest Christoff von Reychenburg der gestorben ist am Sambstag vor sand Maria Magdalenatag nach Christi gepurt MCCCCXXVIII. Jar dem

Mais retournons sur nos pas et revenons à Reichenburg ; nous y serons sur le théâtre même de certains faits qu'il n'est pas sans intérêt d'étudier.

Nous assistons tout d'abord à la fameuse défaite des Styriens par les Turcs, près de Rann, en 1475. Puis, cinq ans plus tard, nous voyons les Hongrois envahir de nouveau la Styrie et s'emparer de plusieurs places fortes, telles que Landsberg, Rann, Reichenburg, Lichtenwald, Pettau et d'autres encore. C'est en 1495 seulement que l'empereur Maximilien parvint à conclure la paix avec Wladislas, le jeune roi des Magyares, et qu'il put recouvrer les places conquises, dont quelques unes furent restituées à leurs anciens possesseurs.

Désormais ce n'est plus qu'à de rares intervalles que nous retrouvons le nom des chevaliers de Reichenburg. Le domaine seigneurial passa presque aussitôt à leurs parents, les chevaliers de Gradnek, puis aux barons Gall de Gallnstein.<sup>1</sup> C'est par les soins de ces derniers seigneurs que fut reconstruit en tout ou en partie le château-fort qui existe actuellement.<sup>2</sup>

got genad. » = Ci-gît le noble et vaillant Christophe de Reichenburg, décédé le samedi avant Ste Marie Madeleine, de l'an de N.-S. 1528 ; que Dieu lui soit miséricordieux.  
Cf. Dr. Pajek, *Marburg und seine Umgebung*.

1. Les monuments des uns et des autres se voient, avec leurs armoiries, dans l'église paroissiale.

2. Il est consolant de voir que, malgré cette reconstruction, les armes des chevaliers de Reichenburg ornent encore aujourd'hui la porte d'entrée du château-monastère. La licorne seule occupe le champ uni de l'écu que domine un casque couronné, d'où s'échappe bondissant une licorne plus petite.

Ainsi que nous l'avons dit et comme l'on peut en juger, dans le nouveau style du château, style à la fois simple et solide, l'architecte apparaît seul avec ses maçons; la sculpture y est inconnue. Néanmoins l'ensemble de l'édifice est imposant, et les moindres détails révèlent des maîtres dans l'art de construire. Noblement assis dans son nid de verdure, et sans fléchir devant sa grandeur, il occupe fièrement la place qu'il a choisie dans ce tableau majestueux. A plusieurs endroits le roc lui-même tient lieu de fondement aux murs qui ont de 1 m 80 à 4 mètres d'épaisseur, et dont la hauteur atteint 20 mètres au-dessus du sol. On comprend dès lors que les désastreux soulèvements des paysans, particulièrement ceux de 1515, de 1573 et de 1585, de même que les fréquents assauts des Turcs au XVI<sup>e</sup> siècle, ou les violents tremblements de terre de 1691, 1695, 1878, 1880, 1895, 1905 et 1906, se soient en vain heurtés à cette masse gigantesque. Seules les fortifications qui s'étendaient vers le nord-ouest, longeant le sommet de la montagne et en défendant l'accès, ont totalement disparu.

En 1630, le comte Jean Jacques Attems succéda aux Gall de Gallenstein dans la possession du

« En 1570, à la mort de Jean de Reichenburg, le dernier de cette illustre race, l'archiduc Charles concéda les armoiries du défunt aux seigneurs de Welz; ddo Graz 21 juin 1571. Plus tard l'empereur Rodolphe II fit de même en faveur des frères d'Egk, lorsqu'il leur accorda le titre de barons de l'empire, sous le nom de barons d'Egk et Hungerspach; ddo Prague 15 janvier 1590.

domaine de Reichenburg. Nous nous bornerons à citer ici ce nom illustre, auquel nous aurons, un peu plus loin, l'occasion de consacrer quelques lignes.<sup>1</sup>

Un demi-siècle plus tard, en 1680, Reichenburg passa aux mains d'un nouveau maître : le comte Annibal de Heister. Bien que la chronique ne mentionne rien de plus à son sujet, il nous est néanmoins permis de conjecturer qu'il appartenait à la famille du célèbre général Sigismond de Heister, le vainqueur des Kruzzes<sup>2</sup> à la bataille de Tyrnau en 1704.

Mais, dès 1721, nous retrouvons les comtes d'Attems à Reichenburg. Sous le comte Ferdinand, qui lui-même se fit un nom dans l'histoire, le château-fort actuel de Reichenburg atteignit véritablement l'apogée de sa gloire et de son importance.<sup>3</sup>

1. Deux documents précieux nous montrent ce qu'était déjà la seigneurie de Reichenburg en ces temps reculés. Le premier est intitulé : « Vrbarij der Pfarr St Petrij zu Vndter Raijchenburg des 1630 Jars. » Le second n'est rien moins que le : « Protokholl dess Fürstl. Marktes Vndterreichenburg in Steyer, so sich angefangen den 24. 7<sup>ber</sup> 1668.

2. Insurgés hongrois.

3. Une inscription, dont les termes nombrent l'année de sa composition, immortalise le souvenir du comte Ferdinand :

LONGO ÆVO  
VIVAT FERDINANDVS  
VIVAT ET ANNA

Possessores in Reichenbvr̄g, Thvr̄n,  
Rann, Hartenstein, Land̄sberg,  
Veistritz, Wvr̄nberg,  
et Pettav.

Il nous serait aisé non moins qu'agréable d'écartier une fois encore le linceul de poussière sous lequel les ans ont enseveli ces liasses de pièces authentiques, et de reconstituer, avec leur concours, le domaine de Reichenburg au XVIII<sup>e</sup> siècle. Leur commune voix nous apprendrait de fort intéressants détails. Mais, d'autre part, un tel travail nous entraînerait forcément au delà des limites que nous nous sommes prescrites.<sup>1</sup>

Néanmoins nous ne pouvons prendre congé des illustres comtes d'Attems et de leurs successeurs sans mentionner les droits et privilèges dont jouissait la seigneurie de Reichenburg, ni sans faire connaître succinctement les fiefs dont ils furent eux-mêmes les tenanciers.

Auparavant, pour faciliter l'intelligence de ce qui va suivre, que l'on nous permette une remar-

Voici, entre plusieurs autres, une pièce qui nous renseigne mieux encore sur ses titres et possessions : « Ich Ferdinand Maria des Heil. Röm. Reichs Graf von Attems, Freyherr auf heiligen Creuz, Lucenis, Podgora, Falkenstein, und Tanzenberg, Herr deren Herrschaften Rann, Burgveistritz, Wurmberg, Freyhof zu Pettau, Reichenburg, Landsberg und Hartenstein, der Röm. Kaiserl. Königl. Apostol. Majestät wirklicher Kammerer, und I. Oe. Regierungsath, Bekenne hiemit für mich, meine Erben und Nachkommen, dass . . . . etc.

Actum Herrschaft Reichenburg den 22. Jänner des 1776 Jahrs.

Ferdinand Graf von Attems

m. p.

L. S.

1. Nous avons réservé pour l'édition allemande l'exposé complet des titres, droits et propriétés des seigneurs de Reichenburg, ainsi que le texte des actes ou pièces émanant d'eux ou des souverains d'alors. Là, du moins, on retrouvera avec plus d'intérêt et de profit, ces documents trop longtemps muets.

que sur l'organisation administrative de la province à cette époque.

Comme aujourd'hui, Graz était le siège du gouverneur de la Styrie ; les noms seuls ont changé, et la Statthalterei actuelle répond parfaitement au Gubernium de jadis. Les quatre cercles judiciaires (Kreisgerichte) de Graz, Leoben, Cilli et Marburg, comprenant vingt-deux Préfectures (Bezirkshauptmannschaften) et soixante-et-un tribunaux (Bezirksgerichte) ont remplacé les cinq cercles de canton (Kreisämter) et les nombreux chefs-lieux d'arrondissement (Bezirks-Obrigkeiten) qui régissaient le pays en sous-ordre.

Chacun de ces derniers centres d'administration, qui n'étaient autre chose que les importantes seigneuries d'alors, relevait directement de l'un des cinq cercles de canton et gérait, sous sa direction immédiate, toutes les affaires politiques, juridiques, militaires et financières de son territoire respectif. Le territoire de Reichenburg, de même que ceux environnants de Rann, de Lichtenwald, de Landsberg, etc., dépendait de Cilli, la Claudia Celeia des Romains. Il renfermait 22 communes dans sa circonscription et percevait la dîme totale ou partielle dans chacune d'elles.<sup>1</sup>

1. Ces 22 communes étaient, outre le village (Markt) de Reichenburg : Ansche, Armeško, Dobrova, Douško, Goritza, Haselbach, Kalischovetz, Kladje, Loque, Malikamen, Mörtschnasella, Pressladou, Reichenstein, Roschno, Schedun, Sremič, Senovo, Stollonig, Velkikamen, Velkigradez, Videm et Wresje. Situées entre le 45<sup>o</sup> 58' et le 46<sup>o</sup> 3' latitude nord et entre le 33<sup>o</sup> 5' et le 33<sup>o</sup> 11' longitude est du méridien de l'île de



Son tribunal connaissait de toutes les causes civiles et politiques non exceptées de sa juridiction par des lois expresses. Douze magistrats, ayant à leur tête un juge choisi par le seigneur haut-justicier, formaient le corps judiciaire.<sup>1</sup> Au criminel, trois sanctions principales confirmaient la sentence rendue, savoir : le bâton, la potence et la peine capitale. Les oubliettes et les sombres cachots du château, ainsi que les divers instruments de supplice qui ont été retrouvés, achèvent d'ailleurs de nous instruire sur les pouvoirs vraiment extraordinaires d'un tribunal seigneurial d'alors.<sup>2</sup>

Au bureau des contributions présidait un percepteur, dont l'office, aussi peu aimable que de nos jours, consistait à lever les impôts dans tout le district, avec charge de présenter régulièrement son rapport mensuel au cercle cantonal.

Venaient enfin le commissariat de la police avec ses redoutables fonctionnaires ou gendarmes, et le commissariat militaire, composé d'officiers char-

Fer, elles formaient un district de 12.097 Joch 5204 Klft. c. soit 6962 ha 3757 a. Le domaine seigneurial, à lui seul, mesurait 459 Joch 7801 Klft. carrés.

1. Nous possédons encore la formule du serment que le juge était tenu de prêter avant d'entrer en charge. 24 sept. 1668.

2. Nous tenons tout cela d'une lettre d'investiture, datée du 13 mars 1731, par laquelle l'empereur Charles VI ratifie, en faveur du comte Ignace Marie d'Attems, tous les droits et privilèges du tribunal de Reichenburg, tels qu'ils étaient exprimés dans une investiture antérieure du 14 avril 1655. Marie-Thérèse confirma la même investiture par ses Lettres du 22 juin 1779, à la demande du comte Ferdinand d'Attems, pour lui et pour ses successeurs.

gés du recrutement et de l'incorporation des troupes. Nous conservons plusieurs actes officiels que les commissaires étaient également tenus de rédiger et de communiquer à Cilli.<sup>1</sup>

On le voit, le seigneur du château ne prenait une part active à aucun de ces emplois. Par contre, son substitut, le Commissaire général du District, avait la haute intendance sur les différentes sections administratives et signait toutes les pièces adressées au cercle cantonal.

Quant aux fiefs proprement dits annexés à la seigneurie de Reichenburg, les principaux furent la chasse dans tout le district, la pêche dans la Save, sur un parcours déterminé (10 km),<sup>2</sup> et dans tous les autres cours d'eau de l'arrondissement; enfin le privilège de tenir, au village et quatre fois l'année,<sup>3</sup> la foire au bétail, moyennant redevances

1. Pour se faire une idée approximative de ce cumul de fonctions et du personnel nombreux qu'il exigeait, il faut avoir vécu dans un intime tête-à-tête avec les poudreux et respectables dossiers de rapports, de procès, d'inventaires, de circulaires, de comptes, de quittances, de tableaux synoptiques, de lettres d'investitures, de titres, en un mot de pièces de tout format et de tout genre, qui ont échappé à la griffe du temps et aux sacrilèges profanations des générations postérieures.

2. D'abord fief impérial, le droit de pêche devint la propriété absolue des comtes d'Attems, à qui Marie-Thérèse le concéda par ses Lettres d'investiture du 22 juin 1779.

3. Ces quatre foires avaient lieu aux jours suivants : le Jeudi-Saint, le lundi après le dimanche Exaudi, le lendemain de la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, et le neuvième jour après le 2. dimanche des Quatre-Temps d'automne.

(*Lettr. d'inv. de Marie-Thérèse au comte Ferd. d'Attems, 22 février 1777*).

de la part des marchands pour droit de tonlieu ou d'étalage.

Les seigneurs de céans exercèrent en outre, de tout temps, le Patronage<sup>1</sup> (Patronat und Vogtei) sur les deux paroisses de Reichenburg et de Kopreinitz.

Cependant le XVIII<sup>e</sup> siècle disparaissait de la scène du monde, tandis que, sur ses ruines encore fumantes, le XIX<sup>e</sup> se levait sombre et gros d'orages à l'horizon. La verdoyante Styrie, dont le pied de l'ennemi n'avait point foulé le sol depuis 89 ans, se vit tout à coup envahie et dévastée par les terribles soldats de Napoléon. C'est le 1<sup>er</sup> février 1801 qu'ils firent leur première apparition à Reichenburg.<sup>2</sup>

1. Non seulement les comtes d'Attems acceptèrent les devoirs onéreux qu'imposait le droit honorifique du Patronat, ils se firent encore une gloire d'entrer dans les rangs du clergé; témoins Joseph-Oswald comte d'Attems, prince-évêque de Lavant de 1724 à 1744, et Ottokar-Marie cte d'Attems, prince-évêque de Seckau de 1853 à 1867. — Une pieuse tradition, que nous nous garderons bien de contester, raconte que le Pape Pie VI, lors de son voyage à Vienne en 1782, fut quelques instants l'hôte des comtes d'Attems à Reichenburg. Un grand et beau portrait de ce Pontife qui, de temps immémorial, orne l'une des salles du château, peut bien, croyons-nous, avoir contribué à accréditer cette opinion nullement fondée. Pie VI est représenté élevant la main droite comme pour bénir, tandis que de l'autre il tient un parchemin sur lequel l'artiste a inscrit ces mots : *A sua Santità il N. S. Pio VI P. M.*

2. Le protocole a gardé une fâcheuse impression du séjour des Français à Reichenburg. Nous lui conservons, dans les fragments ci-après, son langage expressif et sa pitoyable orthographe : « Im Jahre 1801 den 1. u. den 2. February Sindt in Markt Reichenburg ein Kommen den Brinz Condé Soldothen Von Frey Korbs genandt Recht Schlimme Leith

L'année suivante, les comtes d'Attems vendirent le château-fort et le domaine au noble seigneur Aloïs de Mandelstein qui, lui aussi, dut héberger les troupes françaises en 1809.<sup>2</sup> Toutefois il reçut, en 1814, l'honorable et plus agréable visite de Son Altesse Impériale l'archiduc Jean, et, à cette occasion, il y eut, au village, force réjouissances et grande distribution de primes pour le bétail.

En 1820, la comtesse Anna de Petazzi acheta la propriété de Reichenburg pour son gendre, Joseph Etienne Delena. Le fils de ce dernier, Ignace, et son épouse Wilhelmine, de la famille des chevaliers de Zachonij, grâce à leurs bonnes œuvres, se concilièrent bien vite l'estime et l'affection générale.

Aussi, en 1848, alors que les manants de plusieurs seigneuries, interprétant dans la mesure étroite de leurs grossières intelligences la Constitution de l'empereur Ferdinand, se permettaient des procédés indignes, voire même de honteuses représailles à l'endroit de leurs maîtres d'hier, ceux du district de Reichenburg usèrent raisonnablement de leur

u. unruhige bei der Nacht u. bey den Tag die Officieren waren Besser u. gutte Herrn gewesen, u. sind auss dem Markt Reichenburg die Soldothen gezogen. Von 4. bis den 7. May 1801 Sindt alles aussgegangen. »

2. Im 1809 den 5. dezbr. Sind die Erste franzesische Erschreckliche Soldothen Reithern mit Pferthen Koppen in Markt Reichenburg auf den Quarttier gekommen. Im 1809 den 7 dezbr. Sindt die Zweyte franzesische erschreckliche Soldothen Reithern mit Pferthen Koppen in Markt Reichenburg auf den Quarttier ein Kommen u. 4 wochen drin waren u. den 5. wochen auss Marschieren über Sau Iber Stadt Gurgfeldt.

liberté récente et s'abstinrent de tout acte de nature à contrister leur bon châtelain. De même en 1855, lorsque Monsieur Ignace Delena quitta Reichenburg, il reçut d'éloquents témoignages d'affection de la part des habitants, qui regrettaient vivement le départ de cet homme de bien. Les malheureux surtout étaient inconsolables, et, sur les chemins, on les entendait s'exclamer avec détresse : « Nous perdons notre père.<sup>1</sup> » Ces dernières paroles valent une apothéose.

Ici commence une période nouvelle pour le château-fort de Reichenburg.

En octroyant à ses états une Constitution appropriée aux idées et aux besoins de l'époque, Ferdinand I<sup>er</sup> abolit du même coup les droits féodaux, et retira aux innombrables seigneuries de l'empire toutes les charges et fonctions civiles qu'elles avaient cumulées jusque là. Ainsi dépouillés de leurs plus beaux titres de gloire, ces illustres vétérans des luttes d'un autre âge descendirent tout vivants dans le ténébreux tombeau du passé.

Voilà pourquoi le château-fort de Reichenburg, incertain du sort qui lui était réservé, se prend à dépérir dans le calme et l'inertie de la vie privée. L'étranger ne passe plus qu'avec indifférence auprès des ruines grandioses du vieil édifice, ou si, par hasard, il sent lui monter au cœur l'envie d'y fixer sa tente pour faire revivre au contact du sien ce nom glorieux voué à l'oubli, il ne tarde pas

1. Chron. v. Reichenburg, an. 1855, S. 81.

à succomber sous le poids de cette masse imposante et à s'éloigner de cette solitude trop vaste pour lui.

D'ailleurs, à n'en pas douter, la divine Providence agissait de la sorte, afin de rendre plus facile au peuple qu'elle s'était choisi son entrée prochaine dans cette nouvelle Terre promise.

Voyons plutôt. A Ignace Delena succéda une noble veuve, Sidonie de Brzozowska, dont le fils était pour lors capitaine de cavalerie. Moins de deux ans plus tard, le 1<sup>er</sup> février 1857, tout le domaine de Reichenburg devenait la propriété du prince Eberhard François-Marie de Waldburg-Zeil-Wurzach,<sup>1</sup> d'une illustre famille qui remontait au IV<sup>e</sup> siècle. Successivement Dapifers (Truchsesse) à la cour des empereurs de Souabe, Archidapifers du saint empire romain, en 1528, les Waldburg léguèrent cette haute dignité à leur descendance qui en jouit jusqu'à la dissolution de l'empire d'Allemagne. Dès 1808, ils remplirent, à la cour de Wurtemberg, les importantes fonctions d'intendants du royaume, charge héréditaire qui revint de droit au prince senior de la famille.

Le nom des Truchsesse von Waldburg jeta sur notre antique château seigneurial un lustre réel, mais bien passager.

Au mois de mai 1874, en effet, le prince Eberhard vendit toutes ses possessions à Monsieur le

1. Il est mort le 5 Août 1903, à Stuttgart, dans la 76<sup>e</sup> année de son âge ; il était membre de la chambre des seigneurs et le senior de la maison de Waldburg. *N.-W.-Bl.* 5 Aug. 1903.

Baron Christian Philippe d'Esebeck, qui fut le dernier propriétaire laïque de Reichenburg.

Nous avons déjà fait connaissance avec cette famille, dont les membres survivants entretiennent encore d'excellentes relations avec les Religieux leurs successeurs.

Notre tâche d'historiographe est terminée. Nous avons dit l'origine, la gloire et les derniers jours du château-fort de Reichenburg. Il nous faut maintenant, sur ses restes vénérables, élever l'édifice nouveau qui, sous les dehors majestueux de l'ancien manoir féodal, doit abriter sa physionomie intime de « monastère cistercien. »

---

## CHAPITRE VII

### LE CHATEAU-MONASTÈRE.

INSTALLATION DES CISTERCIENS RÉFORMÉS A REICHENBURG. DÉBUTS DE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANCE. LE FRÈRE GABRIEL REJOINT LES EXILÉS. RANG ET EMPLOI QU'IL REVENDIQUE COMME FONDATEUR.

Nous sommes au 21 avril 1881. Le train de 2 h 30 de l'après-midi vient d'entrer en gare de Reichenburg. Il s'arrête, étouffant dans son rôle profond un suprême mugissement ; les voyageurs, qui en descendent, se hâtent de disparaître, afin d'échapper aux surprises d'une température humide qui les transperce et les glace. Seuls quelques étrangers, à l'extérieur calme et recueilli, s'attardent un instant sur le quai pour reconnaître leurs maigres bagages et s'en charger. Les uns portent le vêtement ecclésiastique des prêtres français, les autres sont en civil. Tous paraissent chercher du regard un visage ami qui leur sourie et les accueille. Mais déjà un religieux, à la barbe grisonnante et aux traits ascétiques, accourt au-devant d'eux et leur tend les bras. Nous avons nommé *le bon frère Gabriel*. Et ce groupe, vous l'avez deviné vous-mêmes : c'est l'avant-garde de la colonie des Dombes. Ce sont les ouvriers de la première heure, qui viennent planter et féconder de leurs sueurs cette vigne spirituelle dont nous savourons aujourd'hui



les doux fruits ; ce sont nos pères dans la religion, et à ce titre saluons-les et embrassons-les.<sup>1</sup>

À deux pas de la station, ils trouvent une modeste charrette traînée par les deux petits ânes du château ; nos exilés y déposent leurs sacs de voyage et, ainsi allégés, poursuivent leur marche, disons mieux, leur ascension vers cette montagne qui doit être pour eux le Calvaire et le Thabor.

Déjà ils ont tressailli à la vue de leur nouvelle résidence, dont la silhouette austère des sommets environnants et une ceinture d'arbres rabougris essayent en vain d'assombrir l'originale physionomie. Et, dans l'intime de leurs cœurs angoissés, les nobles proscrits sentent se raviver la flamme de leur confiance en Dieu, et réconfortés ils s'écrient avec le Psalmiste : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi ; in domum Domini ibimus.*

« Je me suis réjoui aux paroles qui m'ont été dites : nous irons dans la maison du Seigneur. »

Puis tout s'efface à leurs yeux. Des rochers à pic, dans les anfractuosités desquels des arbres centenaires ont jeté de puissantes racines, ne leur laissent plus que de rares échappées de vue sur quelque coin du ciel gris.

Chemin faisant, les uns causent des péripéties douloureuses des mois derniers et devisent sur les nécessités urgentes du présent ; d'autres jouissent en silence du charme grandiose de la sauvage

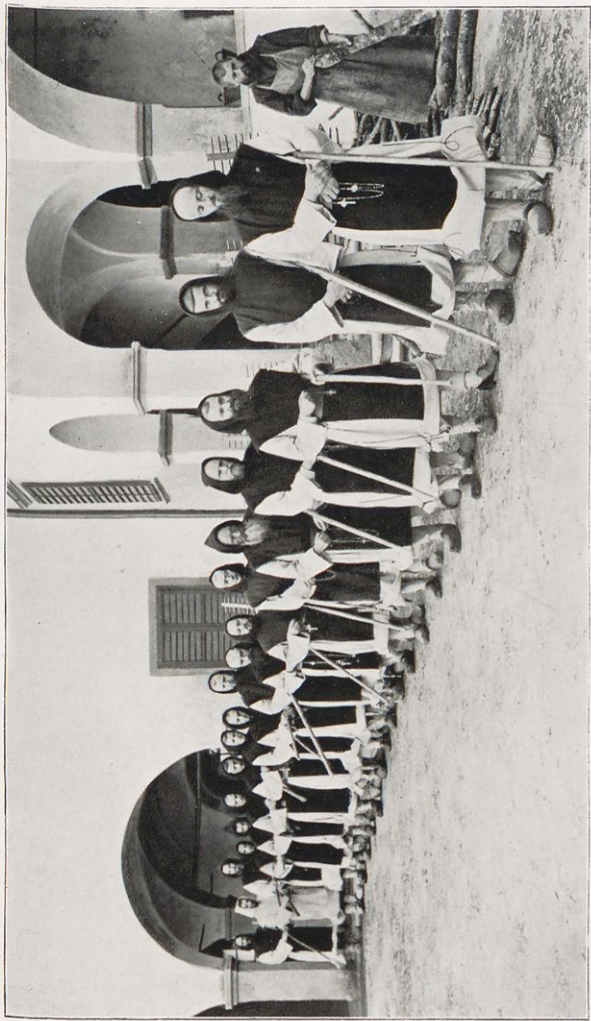
1. L'avant-garde était composée du R. Père Jean-Baptiste Épalle, Président, du P. Gérard Berger, architecte, du Frère Henri Simon, oblat de chœur, secrétaire, et des Frères Joachim, Maximin, Jean et Théodule, menuisiers et maçons.

et mystérieuse nature qui se déroule devant eux; deux ou trois frères, pris de compassion pour les petits ânes, qu'absorbe seule la pente raide qu'ils gravissent, se détachent du groupe et entraînent gaîment les dociles animaux et leur trop lourd véhicule.

Et par ainsi, sans presque s'en douter, la pieuse caravane arrive au terme de son exode. Les chers expulsés ont touché du pied l'asile que la divine Providence leur a ménagé, et où peut-être va se consumer leur passagère existence. Dans l'âme de chacun au *fiat* de la résignation succède le *Deo gratias* de la reconnaissance.

La porte massive s'ouvre avec effort et laisse apparaître le Révérend Père Dom Benoît qui bénit aussitôt ses enfants et les presse sur son cœur. Ils traversent ensuite la cour et admirent sa magnifique couronne de portiques, auxquels s'accrochent les pampres dénudés d'une vigne sauvage qui leur souhaite la bienvenue. Les bons frères surtout y répondent gracieusement, tout en suivant le Révérend Père et le frère Gabriel qui vont les présenter aux châtelains, et ils s'étudient à se donner un maintien correct.

Après l'entrevue, quelques chambres, dégarnies la veille, sont mises à la disposition des Religieux qui s'occupent immédiatement de leur destination provisoire. Ils prennent ensuite une frugale réfection, suivie des obligations habituelles de la prière monastique, puis tous vont demander à leur méchante paillasse un sommeil réparateur dont ils



Les religieux se rendant au travail.



avaient grand besoin. Pour quelques uns la nuit fut agitée. Le bon Père Gérard, entre autres, crut entendre des coups formidables et redoublés au pied de son lit. C'était sans doute le prélude des coups de marteau que son office d'architecte allait lui dicter le lendemain.

Le frère Théodule, lui, eut des visions. Un gros chien noir et blanc se tenait couché au travers de la porte, et menaçait de dévorer quiconque tenterait de s'en approcher. Mais, bien sûr, son œil le trompait cette fois. N'y avait-il pas plutôt dans la nocturne apparition quelque chose des traits et formes de son fidèle ami de N.-D. des Dombes, le bon gros chien du moulin, qui venait, à cette heure insolite, reprocher à son maître les regrets inavoués que lui avait causés la séparation ? Quoi qu'il en soit, les premières lueurs de l'aurore dissipèrent bientôt les importunes chimères et rendirent nos exilés à la pure et simple réalité des choses d'ici-bas.

Dans la nuit obscure, la neige était tombée en flocons épais, sans un moment de répit. Tout disparaissait maintenant sous l'immense et uniforme suaire : les cimes vastes et arrondies du voisinage, les gorges profondes et les vallées étroites qui s'enfuyaient au nord, à l'est et au midi. Et la blanche neige du bon Dieu amena une ombre de tristesse sur le front des pauvres expulsés.

Au point du jour, les Prêtres célébrèrent le saint sacrifice dans la chapelle du château, et les frères y firent la sainte communion. Tous

demandèrent à l'Hôte divin, qui venait d'élire domicile sous leur toit, une bénédiction, personnelle pour eux-mêmes, générale pour leur entreprise, puis ils se mirent résolûment à l'œuvre.

L'on sait que, d'après leurs Constitutions, les moines de Cîteaux ne doivent prendre possession d'un nouveau monastère que complètement fondé et livré habitable, afin de pouvoir y suivre immédiatement leur Règle.<sup>1</sup>

Dans l'installation projetée à Reichenburg, il faut l'avouer, le gros de la besogne était accompli. Aussi, malgré un outillage restreint et la difficulté des communications avec la maison-mère, l'aménagement monastique se fit sans trop d'obstacles et avec assez de rapidité.

C'était merveille de voir meubles précieux, fauteuils, chaises rembourrées évacuer les salles du château, et celles-ci subir, comme par enchantement, une véritable métamorphose. Le théâtre, par exemple, fut transformé en chapelle provisoire; une autre salle, au magnifique plafond à moulures, devint le chapitre des Religieux; celle où les cris et les chants battaient jadis leur plein et où les joyeux convives de tantôt venaient jouer au biribi, fut désormais la paisible salle de lecture et le chapitre des Frères convers; toute une aile de bâtiments fut convertie en un beau dortoir de 30 mètres de longueur, et ainsi du reste.

A brief dire, les travaux furent menés avec une

1. Const. Ord. Cist. Ref. cap. IX. § LXXI ... ut vivere et Regulam ibidem valeant observare.

telle activité que, vers le milieu de mai, le Rév. Père Dom Benoît et le frère Gabriel rentrèrent à N.-D. des Dombes, afin d'aviser au départ de la colonie. Suivons les des yeux et du cœur; nous comprendrons dès lors combien est solennelle, dans la vie du Cistercien réformé, l'heure qui lui impose la douloureuse obligation de quitter son monastère.

Enfants de S. Benoît par la règle qu'ils ont vouée, les Cisterciens joignent le vœu de stabilité à celui d'obéissance. Le monastère où ils sont admis à faire profession devient pour eux comme la maison paternelle et le foyer domestique. Là ils doivent vivre et mourir, sous la conduite d'un Père qui ne cessera d'être père que par la mort; avec des frères, que le trépas seul pourra séparer; mettant en commun, jusqu'à la dernière heure, leurs travaux et leurs résolutions, leurs douleurs et leurs joies.

Voilà pourquoi, malgré la perspective d'un retour peut-être prochain ou tout au moins possible, il en coûtait aux moines de N.-D. des Dombes de s'éloigner de leur chère abbaye.

Mais, on le sait, rien ne trempe une âme comme la pratique du sacrifice. Le Père Abbé n'eut qu'à désigner les Pères et les Frères qui devaient faire partie de la colonne émigrante, sa voix fut entendue et, spectacle attendrissant, l'on vit des vieillards se disposer gaîment à prendre le chemin de l'exil, pourtant si dur aux cheveux blancs.

Ce fut le mardi, 31 mai, qu'eut lieu le départ

du premier groupe composé de dix Religieux tant Pères que Frères.<sup>1</sup> La séparation fut douloureuse comme toutes les séparations de famille, et les adieux, vivement sentis de part et d'autre. Une fraternelle et silencieuse étreinte, suprême consolation accordée à ces cœurs virils et forts, resserra encore davantage les liens de leur commune affection ; puis la porte s'ouvrit pour les uns et se referma sur les autres.

Saluant alors d'un dernier regard cette maison tendrement aimée, dans laquelle ils avaient espéré finir leurs jours, les pieux voyageurs se dirigèrent vers Marlieux et y prirent le train qui s'enfuit bientôt à toute vapeur vers la frontière où finit la terre de France.

Le 3 juin au matin, les exilés avaient franchi plus de trois cents lieues et débarquaient enfin à Reichenburg.

La réception fut cordiale, comme on le pense bien. C'était une vraie joie pour tous de se retrouver en famille, après avoir respiré quelque chose de l'atmosphère malsaine et déprimante du monde.

D'ailleurs tout se mettait en frais pour accueillir dignement les arrivants. Cette fois, le soleil du bon Dieu étincelait clair et gai dans le ciel bleu ; l'air était embaumé de mille parfums divers ; les

1. Voici leurs noms :

P. Irénée Durieux, prêtre ; P. Albert Bérut, prêtre ; P. Honorat Lequeux. — Fr. Jérôme Liotard, Fr. Lucien Boulon, Fr. Ambroise André, Fr. Hilaire Copier, Fr. Benjamin Saint-Sulpice, Fr. François-Xavier Dulac, Fr. Alexandre Duray.



murs eux-mêmes du manoir séculaire, qui avait abrité tant de gloire humaine, exultaient à la pensée de protéger d'ores et déjà les mystérieux sacrifices de la vertu, les privations et les saints retranchements de la pénitence, et surtout de devenir le temple du Dieu vivant, le parvis sacré où, jour et nuit, allait retentir le *Laus perennis* des fils de S. Bernard. Dilatez donc votre enceinte, murailles privilégiées, ouvrez vos portes, car voici venir la nation juste qui garde la vérité, comme dit le Prophète.<sup>1</sup>

Le second groupe<sup>2</sup> arriva à Reichenburg le 16 juin, fête du Très-Saint Sacrement. Le surlendemain, 18 juin, les expulsés eurent le bonheur de revoir et d'embrasser le R. P. Dom Benoît, qui venait présider à l'organisation régulière de la jeune communauté.<sup>3</sup> C'était un samedi. Le jour était tout désigné pour mettre le nouveau monastère sous le patronage et la protection de la Vierge Marie, comme le veulent nos Constitutions.<sup>4</sup>

Le château-fort de Reichenburg était vraiment pour nos chers exilés le port après la tempête, le refuge pendant l'orage; dans les impénétrables

1. Aperite portas et ingrediatur gens iusta custodiens veritatem. *Isaias 26*.

2. Ceux qui le composaient étaient : P. Marius Foray, P. Bruno Chappel, prêtre; P. Anthelme Grandclément, prêtre; P. Raymond Berlioz, prêtre; Fr. M. Benoît Chayriguès, Fr. Bernardin Lacoste, Fr. André Chevallier, Fr. Nicolas Kientzler, Fr. Augustin Dubost et J.-Jos. Assié, postulant, le futur Fr. Cyrille, le cellérier actuel.

3. Le Rév. Père amenait avec lui le P. Albéric Chatron pour l'établir cellérier et le P. Fulgence Dégabriel, chantre.

4. Const. Ord. Cist. Ref. cap. IX § LXXII.

desseins de Dieu, il devait être en outre une école de perfection et une arche de salut pour un grand nombre d'âmes. Nos Pères furent donc admirablement inspirés en plaçant leur pieux asile sous le vocable de Notre-Dame de la Délivrance. Car, par ce titre aussi glorieux que profond, ils proclamaient Marie non seulement leur Libératrice, mais encore celle de toutes les âmes religieuses qu'elle enfanterait au Seigneur dans cette sainte maison.

Cependant les heures coulaient brèves et douces au château-monastère, parce qu'elles y étaient bien remplies. Et de cette solitude bénie, sise entre le ciel et la terre, au milieu des privations de tout genre endurées par les fervents cénobites, s'exhalait déjà un parfum suave : la bonne odeur de Jésus-Christ...

Les populations voisines ne tardèrent pas à vénérer le froc monastique et à aimer les cœurs qui battaient sous cette bure. Le voile du mystère était enfin tombé. Tous connaissaient et admiraient maintenant les prodiges de miséricordieuse bonté que le Seigneur venait d'opérer dans le pays.

Seuls quelques esprits arriérés crurent, un instant, pouvoir reprocher à ces moines de n'exercer aucun ministère extérieur, de s'ensevelir au lieu d'agir et de ne songer qu'à eux sans souci du bien commun.

A ces accusations, fréquemment adressées aux ordres contemplatifs, nous avons déjà répondu plus haut. Que l'on nous permette de leur opposer ici une simple remarque personnelle. Nombreux sont,

tout particulièrement de nos jours,<sup>1</sup> les religieux qui suivent le Sauveur Jésus dans ses courses apostoliques, rares ceux qui l'imitent dans sa vie



N.-D. de la Délivrance,  
*statue des Cloîtres de l'Abbaye.*

cachée, qui gagnent le désert à son exemple et s'immolent avec Lui sur le Calvaire, afin, comme dit S. Paul, d'accomplir dans leur chair ce qui reste à souffrir au Christ.

1. Confiant dans les profondes recherches du docte Père

Une autre chose qui parut tout d'abord une énigme pour plusieurs, ce fut de constater que ce grand Monsieur en redingote et en haut de forme, qu'ils respectaient à bon droit comme le nouveau propriétaire du domaine seigneurial de Reichenburg, faisait lui-même partie de la communauté et qu'il en occupait . . . le dernier rang.<sup>1</sup>

Le vénéré Fondateur, que nos lecteurs ont sans doute perdu de vue, tant il se plaît à s'effacer et à disparaître, avait en effet terminé ses laborieuses négociations relatives à l'établissement de ses frères en Styrie. Il avait consacré à cette sainte entreprise une grande partie de sa fortune, ses soins, son temps et ses forces ; il y avait mis toute son âme. Ce n'était point encore assez pour son noble cœur : malgré les représentations de sa famille et sans que nul engagement pût lui dicter cette détermination, il n'hésita pas à s'expatrier, afin de se donner lui-même à cette œuvre qui était sienne

Janaushek (*Orig. Cist. tom. I*), nous avons compté près de 60 monastères cisterciens disséminés autrefois dans l'Autriche-Hongrie actuelle. Les noms des plus rapprochés de nous se pressent sous notre plume : Rein 1130, Sittich 1136, Wiktring 1142, Landstrass 1248, S. M. de Zgrabia (près Agram) 1274, Neuberg 1327, etc. Aujourd'hui 15 au plus sont occupés. — A l'arrivée des Cisterciens Réformés à Reichenburg, leur ordre ne comptait qu'un monastère dans tout l'empire : la pieuse et florissante abbaye de Mariastern, près Banjaluka (Bosnie) fondée en 1869, et qui, en 1895, a donné naissance au Prieuré de N.-D. de l'Immaculée-Conception à Zemonico (Dalmatie). Combien d'anciennes maisons, riches en précieux souvenirs, mériteraient d'être relevées de leurs ruines !

1. Les moines de France devaient alors se travestir en séculier pour sortir de leurs cloîtres ; l'apparition d'un froc de laine était considérée comme un délit contre la sûreté générale.

et d'être mieux en état de lui continuer son inépuisable dévouement.

Un petit fait qui ratifie ce que nous avançons. C'était dans les premières semaines qui suivirent l'installation à Reichenburg. Le Révérend Père Dom Benoît et le Père Albéric, cellérier, parcouraient la maison tout en se communiquant leurs impressions. Ils arrivèrent ainsi auprès de la cuisine de l'infirmerie. « Assurément, fait le P. Abbé en s'arrêtant, c'est un beau local, dans lequel on pourrait aisément loger une assez nombreuse communauté. Mais les ressources pour la faire vivre, où les prendre ? »

« Oh ! pour cela, répond de l'intérieur une voix connue, je donne toute ma fortune, s'il le faut. »  
!?? Interdits, nos deux interlocuteurs se regardent un instant.

« Ah ! le bon frère Gabriel, reprend le R. Père en entrant, n'est-il pas effectivement notre seconde providence ! Mais nous avons mieux que toute sa fortune, puisqu'il se donne lui-même à nous. »

Et que demandait le vénéré fondateur en retour d'une générosité si complète et d'une abnégation si absolue ? Deux choses : le dernier rang dans la communauté et l'emploi le plus vil de la maison.

Sa qualité d'oblat lui octroyait des droits incontestables à la place qu'il ambitionnait et il s'en réjouissait doublement. D'abord parce que, de cette façon, il lui serait plus aisé de passer inaperçu ; ensuite parce qu'il se trouvait ainsi soumis à tous ses frères et leur inférieur en tout, quelles qu'aient

été les différences d'éducation et de position sociale. Le frère Gabriel voulut donc rester oblat.

Il ne se croyait pas aussi rassuré relativement au second de ses désirs. Son titre de fondateur n'allait-il pas l'imposer à l'attention de ses Supérieurs, à la vénération de ses frères et le désigner pour quelque office important? A ces considérations, sa modestie s'alarmait. Dès le début, il est vrai, le Révérend Père Prieur<sup>1</sup> l'avait confirmé dans sa charge d'infirmier; mais si sa charité et son dévouement étaient satisfaits, son humilité ne l'était point encore.

Ici le souci de la vérité nous fait une obligation de dire que le frère Gabriel usa d'adresse pour obtenir un emploi selon ses goûts. Mû par cette conviction profonde de son insuffisance personnelle, l'humble religieux supplia son Supérieur de lui confier le soin de balayer et de laver les cabinets de la communauté. Nul autre que lui, pensait-il, n'était plus apte à ce genre de travaux.

La stratégie du bon frère ne surprit personne et édifia grandement tout le monde. Et si Dieu permit que l'autorité obtempéra à la demande du frère Gabriel, ce fut, sans doute, afin d'imprimer le sceau glorieux de l'obéissance à cette généreuse détermination dont il avait tout le mérite.

Puis, remarquons-le, outre que cette occupation est basse, aux yeux de ceux qui ignorent jusqu'à quel point l'humilité exalte l'âme initiée aux secrets

1. Le Révérend Père Dom Bernard Sirvain, établi Supérieur à la fin de 1881.

de la véritable grandeur, elle était particulièrement pénible et laborieuse dans la circonstance présente.

Dans ce temps-là, en effet, des conduits habilement distribués n'amenaient point sous la main et en abondance, comme aujourd'hui, l'eau nécessaire aux exigences de cet emploi. Il fallait la monter, à force de bras, jusqu'à l'étage supérieur et en renouveler fréquemment la provision; ce qui était, on le conçoit, un réel surcroît de peine et de fatigue. Seul le vertueux frère paraissait ne point s'en apercevoir. « Vous ne sauriez croire, disait-il un jour avec une fine pointe d'esprit, combien je dîne de meilleur appétit les jours où j'ai plus à faire dans mon emploi. »

Et tandis que ses frères l'admirent et mettent en contraste les splendeurs du passé et le volontaire anéantissement du présent, l'humble frère Gabriel savoure en silence les délices spirituelles qui inondent son âme et rayonnent, à son insu, sur tout son être.

Parfois les visiteurs le rencontrent et sont frappés de cet air de distinction qui transpire sur sa personne et jure avec ses modestes occupations. La plupart néanmoins savent lire sur ce front radieux un calme singulier, un calme profond... celui des sublimes renoncements et de l'oubli de soi-même; ils ont tout compris, et, édifiés, ils passent. D'autres ne possèdent pas ce don d'intelligence ou refusent d'en user pour des faits qui les condamnent; ils préfèrent les blâmer. De là les réclamations de l'esprit d'indépendance et d'orgueil, qui a peine

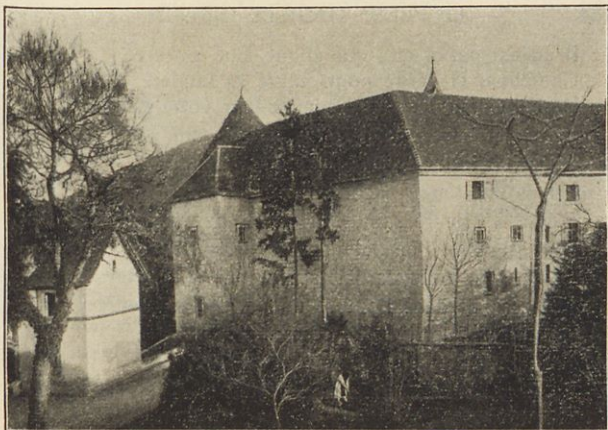
à croire qu'un homme raisonnable abdique et sacrifie ainsi sa dignité personnelle. Entendez un écho de ces voix : « Eh bien ! que fait-il aujourd'hui votre frère Gabriel ? demandait quelqu'un avec une certaine ironie dans le ton. Faut-il être insensé ! Avoir une fortune qui lui permettrait d'être si heureux dans le monde, et se condamner à une vie semblable ! »

A quelque temps de là, la personne qui tenait ce propos mourait presque subitement et sans avoir reçu les secours de la Religion. Dieu s'était réservé de résoudre la question.

Il savait lui, le saint religieux, ce qu'il faisait. Il n'ignorait pas que tout est grand au service de Dieu et que plus l'homme s'abaisse devant lui, plus il monte, plus il grandit, plus il règne. Car, obéir à Dieu, ce n'est point être esclave, c'est être libre, disait Sénèque : *Parere Deo libertas est*. Un auteur chrétien a dit mieux encore : Servir Dieu, c'est être roi : *Servire Deo regnare est*. Et Notre-Seigneur conclut : Quiconque s'humilie sera exalté : *qui se humiliat exaltabitur*, oracle de la Vérité même, qui s'est pleinement réalisé en faveur du vénéré frère Gabriel, comme l'ont attesté ses admirateurs les plus divers.

---





Le  
Château - Monastère.

---

« Voici qu'autour de moi tout repose en silence,  
Que nul être indiscret n'est plus en ma présence;  
Je puis donc méditer sur l'auteur de tout bien  
Qui fit ce que j'admire et le fit avec rien.  
Je sais que, lâchement lui prodiguant l'outrage,  
D'autres à l'insulter mettent tout leur courage,  
Exaltent la matière, y cherchent quelque appui,  
Mais ne trouvent au fond que le doute et l'ennui.  
Ah! d'un acte de foi dire le prix immense,  
C'est songer que Dieu même en est la récompense!  
Touchez ces égarés, Seigneur, qui, tant de fois,  
Ont osé dans leurs cœurs étouffer votre voix.

Il en est parmi eux qui, d'une âme sincère,  
Cherchent la vérité pour suivre sa lumière  
Désaillez-leur les yeux, tendez-leur votre main;  
Et ne la retirez qu'au terme du chemin. »  
Ainsi s'entretenait avec son divin Maître  
Un moine, jeune encor, pensif à sa fenêtre.  
C'était à l'heure sainte où les froids Angelus  
Font trembler l'oiselet dans les bois chevelus.  
L'astre des nuits dardait ses rayons sur la terre  
Et dessinait dans l'ombre un pan du monastère.  
Le moine, à cette vue, cessant de méditer,  
Saisit la harpe d'or et se mit à chanter :  
« Sur ton roc escarpé qui domine la Save,  
Qui t'a ainsi gardé majestueux et grave ?  
Béni soit à jamais le prélat de Salzburg  
Qui, d'un présent pareil, vint doter Reichenburg !  
Bien des ans sont passés sur l'inculte campagne  
Depuis que ta tourelle orne cette montagne ;  
Des sceptres sont brisés, des trônes ont croulé,  
Et tu as survécu sur ton roc ébranlé.  
Qui donc t'a conservé aux bords qui t'ont vu naître,  
Sinon le Roi des rois, qui seul gouverne en maître ?  
Si ce n'est le Seigneur qui bâtit la maison,  
En vain travaillera architecte ou maçon.  
Si le Seigneur encor ne veille sur la ville,  
Les plus braves soldats y font garde inutile.  
Dieu, sur toi, beau manoir, montrait bien ses desseins  
Quand pour hôtes nouveaux il t'envoyait ses Saints !  
La plume et le pinceau, retraçant ton histoire,  
Nous ont souvent appris à bénir ta mémoire.  
Dis-nous, te souvient-il de l'hospitalité  
Que reçut dans tes murs Pie six persécuté ?  
Cet acte généreux obtint pour récompense  
Que Jésus, sous ton toit, fixât sa résidence ;  
Car, vers tes bois épais, les fils de Saint Bernard,  
Portant leurs pas errants moins d'un siècle plus tard,  
Sont venus immoler l'adorable Victime  
Où peut-être autrefois tu déploras le crime.

Tu les vis accourir et le jour et la nuit,  
Au pied des saints autels se prosterner sans bruit,  
Puis faire tressaillir de douces mélodies  
Ces lieux témoins jadis d'infâmes comédies.  
Sous les rudes travaux des moines laboureurs,  
Tes arides sommets, veufs de fruits et de fleurs,  
S'ornaient de droits sillons dont la riche semence  
S'en allait en partie aux mains de l'indigence.  
Les bienfaits de la crosse ont grandi tous les jours  
Et fait de ton clocher le port des alentours.  
Au son doux et plaintif de la cloche argentée  
Le pauvre est accouru du fond de la contrée,  
Assuré de trouver le réconfort divin  
D'une assiette de soupe et d'un verre de vin.  
Non, tu n'as rien perdu de ta splendeur antique  
En abritant le moine à la blanche tunique ;  
Ton nom sacré vivra jusqu'à la fin des temps  
Béni par le vieillard aux suprêmes instants,  
Et l'enfant redira aux côtés de sa mère  
La gloire et les vertus du Château-monastère. »



## CHAPITRE VIII

### LE SERVITEUR DE TOUS.

LE CAMP DE DIEU. POSTE D'HONNEUR DU FRÈRE GABRIEL DURANT DIX-HUIT ANS. UNE ACCUSATION QUI TOMBE D'ELLE-MÊME. LE PREMIER DÉCÈS A N.-D. DE LA DÉLIVRANCE ; LES PREMIÈRES PROFESSIONS ; LA PREMIÈRE VISITE RÉGULIÈRE. LE FRÈRE GABRIEL AU SERVICE DES HOTES. L'HOSPITALITÉ LÉGENDAIRE DES CISTERCIENS.

Le château-fort est donc devenu un monastère cistercien.

Au cliquetis des armes et aux bruyantes réjouissances d'autrefois succède maintenant, à des heures réglées, la douce et vivifiante harmonie de la prière et du travail : deux éléments principaux qui constituent la force intime et le principe vital de la jeune communauté de Reichenburg.

Déjà la cité monastique respire une atmosphère de paix et de bonheur, qui dissipe peu à peu jusqu'au souvenir des premiers sacrifices vaillamment supportés. C'est une autre terre, une autre nature, où s'épanouissent les grands exemples d'humilité, d'obéissance et d'abnégation. Là, pouvons-nous dire avec notre Père Saint Bernard, on voit l'un pleurer ses péchés, l'autre tressaillir dans le chant des louanges de Dieu, celui-ci servir les hommes, cet autre les instruire, l'un prier, l'autre lire, celui-ci éprouver de la compassion, celui-là se punir de ses manquements, l'un brûler de charité, l'autre

exceller dans l'humilité, celui-ci humble dans la prospérité, cet autre ferme dans l'adversité, l'un se porter avec ardeur aux travaux extérieurs, l'autre s'abîmer dans la contemplation, et l'on s'écrie avec le saint abbé de Clairvaux<sup>1</sup> : « *Castra Dei sunt hæc* : C'est vraiment là le camp de Dieu. »

Quel spectacle pour notre XX<sup>e</sup> siècle, où la soif du pouvoir, des honneurs et de la sensualité dévore les hommes ! Quelle leçon pour la politique moderne, qui rêve, sans réussir à les réaliser, de si belles théories de liberté, d'égalité, de fraternité !

Là, dans le royaume de la religion, les citoyens subissent librement la loi sous laquelle ils doivent vivre, et librement choisissent le souverain qui leur commandera ; là encore, l'humilité de chacun efface tout reste de grandeur ou de bassesse pour tout égaliser ; là enfin, tous les membres apportent au bien commun le généreux concours de leurs efforts. Conclusion : chacun est heureux à la place qu'il occupe et content de la part qui lui est échue, vu que chacun jouit, en proportion de ses besoins, des avantages et des secours que lui procure la société de ses frères.

Encore une fois, quels enseignements pour notre époque, qui, plus que nulle autre peut-être, a un

1. Videas illum peccata flentem, alium in Dei laudibus exultantem, hunc hominibus ministrantem, alium alios erudientem, illum legentem, hunc miserantem illum, alium peccata punientem, hunc charitate flagrantem, alium humilitate pollentem, hunc in prosperis humilem, illum in adversis sublimem, hunc in activa laborantem, illum in contemplativa quiescentem. Et poteris dicere : *Castra Dei sunt hæc!* *S. Bernardi Homil. super : Simile est.*

si grand besoin d'exemples propres à la porter au bien !

Revenons donc nous instruire auprès du vertueux frère Gabriel Giraud : *Inspice, et fac secundum exemplar!*

Nous avons admiré plus haut la profonde humilité dont le saint religieux fit preuve dans les modestes fonctions qu'il obtint en arrivant à Reichenburg ; non moins admirable et non moins parfaite fut la charité qu'il déploya dans le délicat et astreignant office d'infirmier.

L'une des filles de l'humilité, nul ne l'ignore, est la divine charité, qui nous fait aimer Dieu par dessus tout et notre prochain autant et plus que nous-mêmes, par amour pour Dieu. Comme l'humilité, la charité a ses transports, ses ivresses, ses saintes extravagances, que le monde traite de fanatisme, mais qui préservent et guérissent merveilleusement les âmes du fanatisme de la sagesse mondaine.

Or, chez le frère Gabriel, ces deux sublimes vertus se confondaient si étroitement qu'il était impossible d'arriver jusqu'aux secrets anéantissemens de l'une sans découvrir les tendres manifestations de l'autre. Né dans l'opulence et habitué à être servi, il avait une soif insatiable de se dévouer et de servir ses frères. Le dévouement était son élément et comme un besoin inné de sa nature, qui évoluait dans ce milieu avec une aisance parfaite. Que l'action allât à son tempérament, nous n'y contredirons pas ; mais, quand les services à

rendre revêtent toutes les formes, s'étendent à toutes les personnes indistinctement, absorbent tous les instants d'une existence, il faut nécessairement que la vertu fournisse son appoint.

D'ailleurs le soin des malades est, dans la sainte Règle, l'objet de touchantes prescriptions, qui ne durent pas peu contribuer à stimuler le zèle de notre charitable infirmier.

« *Infirmorum cura ante omnia et super omnia adhibenda est* : on devra prendre soin des infirmes avant tout et par dessus tout ; on les servira comme le Christ qui a dit : *Infirmus fui et visitastis me* : j'ai été infirme et vous m'avez visité. L'abbé veillera attentivement à ce que les malades n'aient à souffrir d'aucune négligence ; il les confiera à un serviteur craignant Dieu, diligent et soigneux, leur donnera un logement à part et leur permettra l'usage de la viande, afin de réparer leurs forces. »

On le voit, tout cède au soin des malades ; pour accomplir à la lettre l'ordre de Saint Benoît, l'infirmier quitte même l'office divin pour se porter auprès de ceux qui souffrent.

« Et, ajoute notre saint Législateur, que les infirmes ne contristent point ceux qui les servent. Toutefois que ces derniers supportent leurs faiblesses avec beaucoup de patience, car il n'y a rien par où l'on puisse mériter davantage.<sup>1</sup> »

Quiconque a vu le frère Gabriel à l'œuvre, accordera sans peine que sa conduite fut toujours

1. S. Reg. cap. XXXVI. passim.

en relation parfaite avec les sages recommandations de la sainte Règle. Mais pénétrons plutôt, à la suite du bon frère, dans la paisible infirmerie de Notre-Dame de la Délivrance, qui va devenir le théâtre de sa charité et son poste d'honneur durant dix-huit ans.

Tout le premier étage de la partie-est du vieux château a été affecté au soin des malades. Là, par conséquent, se trouvent la cuisine et le réfectoire de l'infirmerie,<sup>2</sup> la pharmacie au centre et finalement les cellules, qui aboutissent à la tribune de l'ancienne chapelle seigneuriale, où un Père célèbre chaque jour la sainte messe.

Il nous semble voir encore le vénéré frère Gabriel, ceint de son tablier souvent taché ou noirci au contact du fourneau, circuler d'un point à l'autre de ce que nous appellerions volontiers son domaine, se dépensant, se multipliant pour ses chers malades. Le dévouement et l'affection lui donnaient des forces pour suffire à sa tâche, et un remarquable savoir-faire pour la remplir à la satisfaction générale. Que de sacrifices, que d'actes d'abnégation dont le ciel fut seul le témoin avant d'en être la récompense !

Le vigilant infirmier remarquait-il, par exemple, qu'une stalle du chœur était restée inoccupée à l'office de la nuit, aussitôt il volait à la cellule du religieux absent pour s'informer de son état, et,

1. Les Cisterciens Réformés ne servent jamais d'aliments gras au réfectoire de la communauté ; leurs Constitutions le défendent expressément. Const. Cist. Ref. cap. XV § 133.



le cas échéant, lui prodiguer ses soins. Que de fois l'on rencontrait ce noble vieillard, déjà courbé sous le poids des ans et des austérités, tenant, d'une main, sa petite lampe et, de l'autre, portant une tisane ou un bouillon à un frère souffrant. Parfois même, bravant la pluie ou la neige, il s'en allait, égrenant son chapelet, procurer les mêmes soulagements à un frère ou à un domestique indisposé et retenu aux travaux des écuries.

Fréquemment dérangé dans son emploi, le bon frère Gabriel se rendait toujours avec affabilité et empressement là où l'obéissance et la charité réclamaient sa présence. Un jour il avait résolu de faire une petite lessive de linges, de bandes et d'autres choses semblables. Plusieurs fois il s'était mis à l'ouvrage, mais toujours il avait dû l'interrompre. Enfin, dans l'après-midi, se croyant plus maître de son temps, le frère Gabriel était revenu à sa lessive, qu'il frottait avec ardeur, lorsqu'un coup de sonnette lui annonce derechef l'arrivée d'un solliciteur.... Involontairement le pauvre infirmier sent ses bras lui tomber de désespoir; un léger mouvement d'impatience effleure son âme et s'exhale en une phrase à-demi articulée : « Mais je n'aurai donc pas un moment de liberté!... » Ce fut tout; déjà le vertueux frère Gabriel, honteux de sa faiblesse, s'était élancé vers la porte et accueillait, avec son sourire habituel, un bon frère convers qui venait de se blesser assez grièvement.

Inutile d'ajouter que, n'eussent été les quelques mots de plainte parvenus aux oreilles du frère

convers, jamais celui-ci ne se fût douté du combat livré ni de la victoire remportée par le saint religieux.

Le propre témoignage du frère Gabriel nous avertit du reste de ne pas le chercher parmi ces êtres d'élite que l'on dirait à l'abri des peines et des tribulations, qui surmontent tous les obstacles sans effort manifeste, triomphent pour ainsi dire sans lutter, et nous apparaissent comme des natures privilégiées et confirmées en grâce avant le temps. Lui-même avouait avec franchise à son Supérieur qu'il avait parfois à se faire une réelle violence avant d'entrer chez certains malades, dont le caractère, aigri par la souffrance, lui donnait quelque peu à supporter.

C'est donc bien sur le champ de bataille, avec le commun des mortels, que nous trouvons notre héros, réduit à l'inéluctable nécessité de vaincre ou de périr. Or, dans le combat spirituel, dont la durée est ordinairement celle de notre vie, l'ennemi n'est véritablement vaincu que lorsqu'il est détruit. Chacun sait combien cette destruction est une œuvre rare dans la sainteté.

Du moins, nous dit le pieux auteur de l'Imitation, « dans les tentations et les traverses, on reconnaît combien l'homme a fait de progrès. Le mérite est plus grand, et la vertu paraît davantage. »

Nous en avons la preuve chez notre humble et charitable frère Gabriel.

Il arrivait souvent que les travaux et les fatigues de l'infirmier ne cessaient point avec le jour. Sans

calculer jamais avec la peine ni avec les malaises qui résultent du manque de sommeil ; sans égard pour sa santé débile et ses propres infirmités, si dignes de soulagements, il consacrait, au besoin, une partie de la nuit à soigner ou à veiller un frère souffrant, et ne laissait pas, après un repos forcément trop court, que de se trouver à l'office de Matines avec la Communauté.

La maladie prenait-elle un caractère alarmant, le tendre infirmier ne quittait plus le chevet du moribond, adoucissant ses douleurs, soutenant son courage, lui promettant le ciel en échange de la vie.

Au cimetière, c'était encore le frère Gabriel qui, descendu dans la fosse et après l'avoir encensée, recevait le corps du défunt et le disposait décemment sur sa couche funèbre. Presque tous les Pères et les Frères décédés à Reichenburg, avant le saint religieux, eurent ainsi la consolation de rendre le dernier soupir entre ses bras et d'être inhumés par lui.<sup>1</sup>

La charité du bon frère Gabriel pour ses malades était une sorte de culte qui le suivait partout. Absent, il avait toujours, dans ses lettres, un mot aimable à leur adresse, témoignant tour à tour de la joie qu'il éprouvait d'apprendre leur rétablissement ou de la peine que lui causait la prolongation de leurs souffrances.

1. Le nécrologe de N.-D. de la Délivrance marque dix-neuf décès avant celui du frère Gabriel ; c'est-à-dire dans l'espace de dix-huit ans.

Un mois avant sa mort,<sup>1</sup> il écrivait au Père Infirmier, son digne successeur : « Mon bien cher Père, merci de tous les souhaits que vous voulez bien m'exprimer d'une manière si cordiale. Recevez, de votre côté, les miens les plus sincères; que le bon Dieu continue à vous combler de ses bénédictions et récompense un jour la charité que vous montrez à nos malades . . . . Je vous félicite de n'avoir pas de grands malades dans ce moment, mais seulement des indispositions . . . .

Veillez toujours, mon bien cher Père, ne pas oublier dans vos ferventes prières mes défunts et votre affectionné en Notre Seigneur et sa sainte Mère,

FRÈRE MARIE GABRIEL. »

Maintes personnes ont-elles donc raison d'avancer en toute occasion ou d'admettre sans examen que la Règle de Saint Benoît est meurtrière, homicide même; que dans nos monastères on refuse les soins nécessaires aux infirmes et « jusqu'à un lit pour mourir? » On conviendra que c'est là une pure et gratuite calomnie, et une accusation de fort mauvais aloi, qui tombera d'elle-même, nous l'espérons, après les choses édifiantes que nous venons de relater. Une mère entoure-t-elle son enfant malade de soins plus tendres que ceux prodigués par le bon frère Gabriel à ses infirmes? Quel prince a auprès de lui un serviteur aussi charitable, aussi compatissant, aussi sincèrement

1. Lettre du 6 janvier 1899, Ste Foy-les-Lyon.

dévoué que l'était cet humble religieux à l'endroit de tous ses frères ?

D'ailleurs, autre considération non moins plausible, la mortalité n'est pas plus effrayante chez nous que parmi le reste des humains. Rien n'entretient la santé comme une vie austère, réglée, libre de toute passion et de toute sollicitude. Les victimes des joies du monde sont incomparablement plus nombreuses que celles de la pénitence. Combien toutefois la fin de ces dernières est plus douce et leur sort plus digne d'envie !

Le premier décès qui eut lieu à Notre-Dame de la Délivrance fut celui du frère Remy,<sup>1</sup> jeune novice convers de 27 ans, très estimé de ses Supérieurs. Il trépassa le 24 septembre 1882, d'une maladie de poitrine dont le germe se développa après son entrée en religion. Toujours incertains de l'avenir et occupés à satisfaire aux premières exigences de l'installation, les moines de Reichenburg n'avaient point eu le temps de songer au champ des morts. Force leur fut donc de faire transporter le défunt au cimetière de la paroisse.

Cependant ils pouvaient s'écrier comme leurs aînés de N.-D. des Dombes, au trépas du premier d'entre eux : « La fondation est faite, nous avons un mort à garder. »

Cette dépouille mortelle était, en effet, comme une pierre précieuse que la main du Seigneur déposait dans les fondements mêmes de cette

1. Joseph-Marie Rodot, boulanger de profession, natif de Ratte, Canton de Louhans (Saône-et-Loire).

nouvelle Cité de Dieu. Déjà quelques postulants s'étaient présentés pour en assurer l'avenir, et bientôt la main du Révérend Père Prieur allait s'étendre pour bénir d'héroïques consécérations.

Le 8 décembre 1882, nous avons hâte de le dire, fut un jour de pieuse allégresse et de douce consolation pour toute la communauté de Reichenburg, et en particulier pour le vénéré fr. Gabriel.

Six novices convers, préparés par les longues épreuves du noviciat et celles non moins méritoires de l'exil, furent admis à émettre les vœux simples de notre saint Ordre. Deux anciens se joignirent à eux pour resserrer, par la profession solennelle, les liens sacrés qui déjà les unissaient à la famille cistercienne.

Ce n'est point ici le lieu de décrire la touchante cérémonie de la profession monastique, qui laisse toujours une impression ineffaçable à ceux qui en ont été les témoins. On comprend d'ailleurs qu'elle empruntait cette fois, de la circonstance, une physionomie à part. Disons seulement que Marie Immaculée ne pouvait être mieux fêtée, en ce beau jour, que par l'immolation de ces nobles cœurs qui sacrifiaient joyeusement toutes les espérances mondaines et jusqu'aux affections les plus légitimes, pour l'honneur d'être ses enfants et l'avantage de vivre désormais dans sa maison : *Maria huius domus Regina!*<sup>1</sup>

1. *Marie est la Reine de cette maison.* Inscription qui se déroule en exergue aux pieds d'une magnifique statue de la sainte Vierge qui surmonte la porte d'entrée.

Gloire donc à ces braves frères convers d'avoir été choisis par Dieu pour être comme les pierres angulaires de son temple ; disons mieux, pour être son ornement et sa force.

Cependant le Seigneur bénissait visiblement la fidélité des fervents cénobites et leur générosité à son divin service. C'est ce que constata, vers ce temps, le Révérendissime Père Dom Etienne, Abbé de la Grande Trappe et Vicaire général de la Congrégation. Qu'il nous soit permis de rapporter ici le témoignage qu'il en a laissé dans sa Carte de visite du 10 décembre 1882. « A vrai dire, Nos très chers Frères, Nous avons éprouvé, en franchissant le seuil de votre saint asile, le sentiment de bien-être qui s'empare de l'âme quand on arrive dans une maison bien réglée. Malgré toutes les vicissitudes qui ont rendu tristement célèbre votre sortie de Notre-Dame des Dombes et de notre chère France, vous avez compris que le moine est partout à sa place quand il possède Dieu, le recueil de ses règles et l'obéissance à ses Supérieurs. La foi nous enseigne que nous n'avons pas ici de cité permanente et que les chemins qui conduisent aux tabernacles du Seigneur sont tracés, selon la parole du Prophète-Roi, dans les eaux de la tribulation : *semitæ tuæ in aquis multis*. Des bénédictions spéciales, n'en doutez pas, sont attachées aux sacrifices que vous avez ajoutés, par votre expatriation, à ceux que vous aviez déjà offerts au Seigneur le jour de vos engagements dans la religion. Gardez-vous d'en amoindrir le

mérite par des retours que la nature inspire. Encore un peu de temps, et le Ciel nous dédommagera amplement des peines de la vie présente...»

A qui le langage du Révérendissime Père Visiteur pouvait-il causer une satisfaction plus sensible qu'au bon frère Gabriel? Qui, en effet, avait pris une part plus active à l'œuvre commencée, et avait des droits plus légitimes à la reconnaissance générale pour le bien accompli? Qui donc méritait d'être à la récompense, si ce n'est lui que l'on avait toujours vu à la peine et au dévouement? Il ne devait pas en être autrement. Mais, là comme ailleurs, son humilité et sa modestie le poussent à l'abnégation complète de sa personnalité. Sa qualité d'oblat l'exclut tout d'abord de l'audition de la carte de visite,<sup>1</sup> et si, par hasard, le Révérendissime Père le distingue parmi les autres, ce n'est que sous le dehors des modestes fonctions qu'il remplit dans la maison.

La maxime du saint Frère, on le voit, est invariablement la même : *A Dieu la gloire, à moi la peine, aux autres le profit*. En d'autres termes et en trois mots : que veut-il être ? Le serviteur de tous ; où est-il ? toujours au dernier rang ; que fait-il ? incessamment des actes d'humilité et de charité. Voilà toute sa vie.

A quelque temps de là, on retira au vénéré Fondateur le soin des cabinets, dont fut chargé un vénérable Père, ex-Lieutenant de l'armée bavaroise ;

1. Les profès seuls forment ce que l'on appelle le « chapitre » ; seuls les profès *in sacris* ont voix active et voix passive.



tant il est vrai que, dans la religion, l'on ne fait point acception des personnes. En échange, le frère Gabriel reçut mission de servir à table les hôtes de distinction : office qu'il cumula avec celui d'infirmier.

Lors donc que l'heure du repas était venue, le bon frère se dépouillait de son tablier bleu d'infirmier, en ceignait un blanc, insigne de son nouvel emploi, puis se mettait littéralement au service et aux ordres des étrangers.

Là, toutefois, l'humilité de l'hôtelier ne trouvait pas toujours l'aliment dont elle était si avide.

Sa connaissance parfaite des goûts du grand monde, relevée par l'aménité et la distinction de ses manières, lui donnent un remarquable relief qu'il est seul à ne point soupçonner. Et les étrangers sont édifiés de tant de qualités jointes à une si rare modestie.

Les habitués du monastère, qui en savent plus long à son sujet, souffrent de le voir s'abaisser de la sorte, et, involontairement, affligent le vertueux frère Gabriel par leurs prévenances et leurs marques de respect.

On reçut un jour à l'hôtellerie l'honorable visite de Madame la Baronne de Gagern, du château de Mokritz, près Jessenitz, en Carniole. Elle était accompagnée de sa noble mère, Mme la Comtesse d'Auersperg, et de ses fils, grands et beaux jeunes gens passionnés pour l'équitation, et qui avaient fait à cheval, le matin même, le long trajet de Mokritz à Reichenburg.

Ils se reposaient sous les ombrages, en attendant l'heure du repas, lorsque soudain apparaît le frère Gabriel, portant triomphalement une majestueuse soupière, superbe, luisante, fumante et laissant après elle des senteurs de fort bon aloi. Aussitôt, mû comme par un ressort, l'un des jeunes barons se précipite au devant du bon frère, et enlève adroitement sa précieuse soupière qu'il court déposer sur la table, au milieu des joyeuses félicitations des témoins. On devine aisément l'état d'âme du pauvre hôtelier à son arrivée dans la salle, où son complaisant auxiliaire, en vue, sans doute, d'excuser son usurpation, se prend à exalter la mortification du religieux, dont le contact brûlant de la soupière vient de lui donner de sensibles et inoubliables garanties.

Souvent aussi des hôtes de distinction, souffrant de voir ainsi dans l'attitude d'un serviteur ce vénérable religieux dont ils connaissaient l'origine et appréciaient le grand mérite, le priaient de prendre place auprès d'eux. A cette aimable invitation, l'humble frère Gabriel reculait d'abord tout décontenancé, remerciant gracieusement et conjurant les visiteurs de ne point faire attention à lui. Il fallait un ordre du R. P. Abbé pour l'amener à accéder à leurs désirs et à accepter quelque chose en leur compagnie.

Aujourd'hui encore, la seule vue du portrait du frère Gabriel produit une singulière édification. Il est là, dans cette salle de réception, qu'il a embaumée du parfum de ses vertus. Comme tou-

jours, le vénéré frère tient la dernière place, souriant, auprès de la porte, à ceux qui entrent ou qui sortent, et semblant leur faire encore l'offre de ses généreux services. Ceux qui l'ont connu retrouvent ici la douceur, la sérénité, la majesté de ses traits, que l'on dirait animés par la profondeur de son regard ; la finesse de l'esprit, les trésors cachés du cœur, qu'exprimait sa physionomie, jusqu'aux grâces, qui n'avaient point quitté ce noble visage exténué par l'austérité, l'âge et les souffrances, tout est rendu avec une exactitude frappante. Toutes ses vertus, qui l'ont suivi dans l'éternité, se sont comme réunies sur cette toile, pour nous porter à l'imitation des sublimes exemples que le saint religieux nous a laissés.

Après ce qui précède, pouvons-nous mieux terminer ce chapitre qu'en disant un mot de l'hospitalité légendaire des Cisterciens. Il y aurait là matière à tout un volume.

La pratique de l'hospitalité a toujours été en usage chez les différents peuples, surtout chez les chrétiens, et d'une façon plus spéciale et plus touchante chez les moines. La Règle de S. Benoît a un chapitre ravissant sur ce sujet.<sup>1</sup>

Le grand Patriarche, qui voit le Christ dans les infirmes, le voit encore dans les hôtes et les étrangers : *Omnes supervenientes hospites tanquam Christus suscipiantur* ; que tous les hôtes soient reçus comme Celui qui dira un jour : *Hospes fui*

1. Reg. cap. XXXVII.

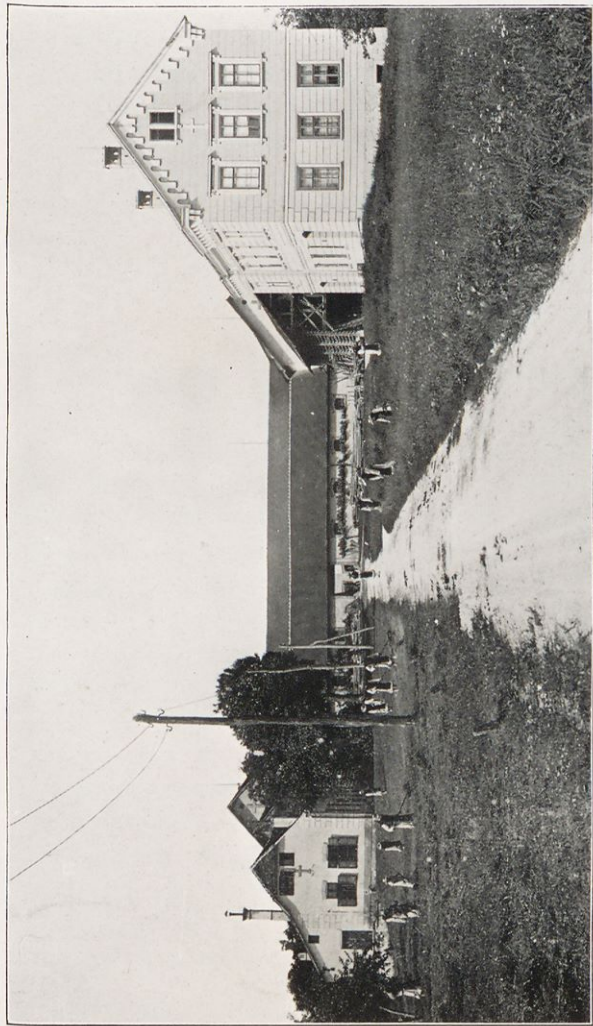
*et suscepistis me*<sup>1</sup> : J'ai été hôte, et vous m'avez accueilli. Que tous soient honorés d'une façon convenable : *omnibus congruus honor exhibeatur*, et que le Christ reçu en eux soit adoré en eux : *Christus in eis adoretur qui et suscipitur*. Que les pauvres et les pèlerins soient accueillis avec tous les égards possibles, ajoute le saint Législateur ; et la raison qu'il en donne est émouvante : *quia in ipsis magis Christus suscipitur*, c'est que le Christ est plus reçu en eux.

Venez donc, pauvres de Jésus-Christ, pour qui l'égoïsme moderne n'a qu'indifférence et mépris ; vous n'avez pas sur la terre de meilleurs amis que les moines, qui se sont faits pauvres par amour pour Dieu et pour vous !

Avec quel zèle les Cisterciens, fidèles disciples de Saint Benoît, ont-ils toujours exercé le pieux devoir de l'hospitalité ! Dans les premiers temps de l'Ordre, alors que les édifices publics étaient moins nombreux et les hôpitaux plus rares, les abbayes cisterciennes étaient à la fois tout cela. Dès l'année 1101, les Statuts de notre Père Saint Albéric portent que le quart des revenus était employé au service des hôtes et à l'entretien des pauvres, des veuves et des orphelins.<sup>2</sup> En 1134, Saint Raynard, 4<sup>e</sup> abbé de Cîteaux, établit que l'hôtellerie était une partie essentielle et intégrante de tout monastère cistercien, et qu'elle devait être près de la première entrée, afin que la présence

1. Matth. XXV. 35.

2. Manrique, Annales Cist. I. pag. 23, anno 1101.



Dépendances du monastère.



des étrangers ne nuisît en rien à la discipline monastique.

Enfin le touchant cérémonial de la réception des hôtes, que le Rituel Cistercien<sup>1</sup> nous a conservé, et les décisions des Chapitres généraux achèvent de nous révéler tout le prix que nos Pères attachaient à cette pratique de charité. Une définition de 1621 est particulièrement digne de remarque. Les abbés qui obtenaient, pour un temps, dispense de l'hospitalité, ne devaient recevoir alors aucun novice ni entreprendre la moindre construction.<sup>2</sup>

Conformément aux prescriptions de la Règle bénédictine, l'Abbé pouvait prendre ses repas avec les hôtes, tant par déférence pour leur personne que pour leur rappeler qu'ils étaient dans une maison de pénitence. Malheureusement, dans la suite, on s'imagina trop aisément ne pouvoir plus concilier l'exercice de la charité avec la pratique de la pénitence.

Il faut dire aussi, pour être exact, que, la foi diminuant, les hôtes forcèrent en quelque sorte la main et la conscience des moines, en demandant qu'on leur servît des aliments gras.

Afin de sauvegarder la sainte règle, plusieurs monastères ont établi deux réfectoires à l'hôtellerie: l'un où l'on offre les mets autorisés dans l'ordre, et l'autre où l'on sert des aliments gras aux étrangers qui le désirent et qui se soumettent au tarif des prix y relatifs.

1. Nova Edit. Lirinæ, 1892; cap. VIII et IX.

2. Defin. 1261, 2.

En ce temps-là donc, on gardait le silence durant les repas; trois mets seulement devaient figurer sur la table;<sup>1</sup> le jeûne et l'abstinence étaient strictement observés, si bien qu'un abbé qui se serait permis d'offrir aux étrangers du fromage ou des œufs le vendredi, était soumis à la légère couppe durant trois jours, dont l'un au pain et à l'eau.<sup>2</sup>

Les malades seuls,<sup>3</sup> et dans un lieu spécial, faisaient usage d'aliments gras; nulle autre personne, quelque fût son rang, ne devait en user sur le territoire du monastère.<sup>4</sup> Saint Louis, roi de France, et Blanche de Castille, sa mère, durant leur séjour à Cîteaux, à l'époque du chapitre général, respectaient cette sainte pratique. L'on sait que le Souverain Pontife Innocent II, lors de sa visite à Clairvaux, en 1130, voulut prendre tous ses repas avec la Communauté. L'annaliste de Cîteaux nous a conservé, en son naïf langage, le menu de la table pontificale: le pain était de farine dont le son n'avait point été tiré; il y avait du petit vin au lieu de vin doux, des herbes et divers légumes, et si par hasard l'on réussissait à se procurer quelque poisson, il était servi au Seigneur Pape.<sup>5</sup>

Pendant les déshérités de la fortune, les infirmes et les malheureux eurent toujours les prédilections

1. Defin. 1157, 33; indulgentiori cibo. 1609, 21.

2. Defin. 1191, 10; 1192, 8.

3. *præterquam in hospitium pauperum . . . in infirmitorio.* anno 1253, 18.

4. 3 Statut. 1232.

5. Ernaldi, cap. I n. 6, p. 1109. *..sapa pro careno, . . . et si forte piscis inventus est, Domino Papæ appositus est.*



des Cisterciens. C'est ce qui a fait dire que « Cîteaux, plus encore que Cluny, vint au secours des pauvres, non seulement par des aumônes, mais en employant leurs bras ; et ses dons, sortis de monastères simples et austères d'aspect, répartis par des moines se livrant chaque jour aux travaux les plus rudes, parurent plus précieux, en ce qu'ils ne semblaient point l'abandon du superflu, mais le partage du nécessaire.<sup>1</sup> »

Et c'est surtout aux époques calamiteuses que la charité des moines brillait d'un plus vif éclat.

Césaire d'Heisterbach, Père-Maître des novices de ce monastère, nous raconte que, dans une année de disette, Gérard, son abbé, fit distribuer jusqu'à quinze cents aumônes en un seul jour.<sup>2</sup> D'autres n'hésitaient pas à tuer tout le bétail et à vendre les livres et les vases sacrés pour subvenir aux besoins des indigents.

Le saint Père-Maître d'Heisterbach va jusqu'à avancer qu'il n'y avait pas un monastère de l'Ordre qui ne se fût endetté par suite de ses aumônes et de son hospitalité.<sup>3</sup> Mais, remarque-t-il spirituellement, c'était le meilleur moyen de s'enrichir ; car le frère *Dabitur* (il vous sera donné) ne consent à habiter que là où il trouve déjà son confrère *Date* (donnez).<sup>4</sup>

Cette maxime de l'Évangile : Donnez, et il vous

1. Viollet-le-Duc. Dictionn. rais. de l'archéol. I 265.

2. Cæs. Heist. Mirac. lib. IV 65, 222.

3. Lib. IV 57, 214.

4. Ibidem 69, 226.

sera donné, se réalisait merveilleusement en faveur des Cisterciens. Au moyen-âge principalement des personnes pieuses de tout rang aimaient à leur venir en aide et à faire passer l'aumône par leurs mains. C'est ainsi, par exemple, que les fondateurs d'un monastère lui assignaient des rentes pour l'entretien des pauvres : *ad recreationem pauperum in porta alendorum; in usus pauperum sive ad porte utilitatem* . . . ou bien pour le soulagement des malades : *ad recreandas infirmantium et debilium sanitates; pro refocillatione ibi egrotantium* . . . Les dons tels que vêtements, chaussures, devenaient également l'objet d'une rente, et les actes que l'on en dressait entrent dans les plus minutieux détails.

Aujourd'hui, les moines de Cîteaux ne disposent plus des moyens qu'avaient leurs Pères. Néanmoins, le pauvre ne sonne jamais en vain à la porte de leurs monastères, et l'étranger, qui leur demande l'hospitalité, se voit toujours accueilli avec la même charité qu'autrefois.

L'on comprend dès lors que la suppression d'un monastère fait un grand mal à la société, et qu'elle entraîne beaucoup de misères après elle. Elle sera tarie, peut-être sans retour, « cette source de grâces et de bienfaits, où tant d'âmes nécessiteuses aimaient à venir se désaltérer; le voyageur ne s'y reposera plus; le pauvre n'y trouvera plus le pain quotidien. »

Voilà, à propos de « l'hospitalité légendaire » des Cisterciens, une trop longue digression, sans

doute, mais qui n'est point sans nous apprendre des faits curieux et bien inconnus : ce sera notre excuse auprès du lecteur.

---

## CHAPITRE IX

### LE COURONNEMENT DE L'ŒUVRE.

DÉVELOPPEMENTS DE LA FONDATION DE REICHENBURG. LES JEUNES OBLATS DE CHŒUR. ÉRECTION DU MONASTÈRE EN ABBAYE. GRAVE MALADIE DU FRÈRE GABRIEL. SON MYSTÉRIEUX RETOUR A LA SANTÉ. CRÉATION DES INDUSTRIES.

Dans les pages qui précèdent, nous avons assisté à l'exode attendrissant des expulsés de N.-D. des Dombes, à leur arrivée à Reichenburg et à l'organisation intime du nouveau monastère. Peut-être, en touchant ce dernier point, avons-nous quelque peu anticipé et prévenu l'ordre chronologique des faits. Et pourtant, avouons-le, notre plume n'allait point encore au gré de nos désirs pour publier les ineffables bienfaits du Seigneur à notre égard. Déjà, en effet, il nous a été donné, à l'occasion des premières professions, d'admirer les merveilleux résultats de l'amour de Dieu dans les âmes qui savent lui rester fidèles au sein des épreuves et des afflictions. Invités par le divin Maître à l'accompagner jusqu'au sommet du Calvaire, ces généreux athlètes ne se contentent point de gravir la montagne sainte et d'y dresser leur croix auprès de celle de Jésus ; mais ils s'attachent encore volontairement au bois sacré par le triple lien des vœux de religion et par la promesse solennelle de leur stabilité en ce lieu. Le Calvaire devient ainsi pour ces âmes éprises des vraies grandeurs

le Thabor et le vestibule du ciel, où Dieu les inonde de délicieuses consolations.

C'est à ces sublimes renoncements, nous n'en doutons pas, que le monastère de Notre-Dame de la Délivrance a dû sa prospérité précoce et les faveurs signalées dont Dieu s'est plu à le combler jusqu'à ce jour.

D'autre part, nous avons contemplé avec édification les rares exemples d'abnégation et de charité dont le vénéré frère Gabriel a fait preuve à l'endroit de ses frères. Maintes fois déjà nous avons exalté ses sublimes vertus. Mais ce qui restera toujours au-dessus de tout éloge, c'est son désintéressement complet et le soin constant qu'il prend de s'effacer alors que tout proclame ses bienfaits.

A vrai dire, nous pourrions maintenant clore en quelques lignes la vie de notre saint fondateur, tant il s'est efforcé de passer dans le silence et l'obscurité les dernières années de son séjour ici-bas.

Néanmoins, en abordant ce nouveau chapitre, notre intention est de jeter un coup d'œil rapide sur les développements successifs de son œuvre, tout en signalant de loin en loin l'action bienfaisante du vénéré fondateur au milieu de ses frères.

Les débuts de tout monastère, mais surtout d'un monastère cistercien, sont toujours plus ou moins pénibles et parsemés d'épreuves d'autant plus sensibles qu'elles proviennent ordinairement de circonstances critiques et fâcheuses, comme sont, par exemple, celles d'une expulsion.

Mais, on le sait, plus une œuvre est marquée au coin de la souffrance et de l'épreuve, plus aussi c'est une marque certaine qu'elle est agréable à Dieu et qu'elle sera bénie de lui. La fondation de Reichenburg ne devait pas être une exception à cette règle générale dans l'économie de la divine Providence. Malgré la sollicitude toujours en éveil de leur charitable fondateur et les délicates attentions de la miséricordieuse bonté de notre Sauveur à leur égard, les premiers moines de Reichenburg ne furent pas complètement à l'abri d'épreuves parfois bien amères et de privations souvent fort sensibles. Durant un certain temps, par exemple, l'unique et invariable menu de leurs maigres repas fut la soupe régulière au sel et à l'eau, quelques pommes de terre oubliées dans le coin d'une cave, et finalement, comme mets extraordinaire, une salade de dents de lions qu'un Père s'en allait cueillir dans le voisinage. C'était, on le voit, moins que le strict nécessaire. Pour le reste, tout était sur le même pied, et l'on comprendra mieux encore ce que nos anciens eurent à souffrir, si l'on songe qu'une seule et même salle leur tenait lieu à la fois de cuisine, de réfectoire, de chapitre, de salle de lecture et de laboratoire.

Une autre peine, vivement sentie par quelques uns des expulsés, fut l'exil en lui-même. Se voir brutalement banni à plus de trois cents lieues de son pays et chassé d'un monastère tendrement chéri, où l'on avait espéré vivre et mourir, est à la vérité une épreuve bien dure, même pour des cœurs

fortement trempés et familiarisés avec la pratique du sacrifice. Cette douleur se raviva encore lorsqu'on apprit à Reichenburg que les Pères et Frères restés en France avaient pu enfin regagner leur cloître un instant abandonné et y reprendre la vie conventuelle. Cédant alors à un désir en soi légitime, quelques uns des exilés demandèrent et obtinrent d'aller les rejoindre et de réintégrer leur place à la maison-mère, au risque, il est vrai, de se voir expulser une seconde fois. Nouvelle épreuve pour ceux qui demeuraient, et non la moins méritoire ; coup également bien dur pour le cœur si délicat du bon frère Gabriel, qui avait tant fait pour cette maison et qui voulait faire bien davantage encore. Trop désintéressé, il n'en laissa rien paraître et remit complètement le succès de son entreprise aux mains de la divine Providence ; car il était manifeste que le démon, ennemi de tout bien, redoublait d'efforts pour ruiner cette œuvre naissante et l'ensevelir dans son berceau.

Madame Giraud, de son côté, fut sensible à tant de tribulations ; elle portait un vif intérêt à la fondation de Reichenburg et s'informait assidûment si son Camille prenait bien soin de ses frères et s'il ne les laissait manquer de rien.

Notre-Dame des Dombes souhaitait pareillement le développement de sa maison-fille et ne reculait devant aucun sacrifice pour en assurer la prospérité. Toutefois elle ne fut pas longtemps sans ressentir le vide profond laissé dans ses murs par le départ de la colonie. Force fut bientôt au Révérend Père

Dom Benoît, doucement accusé d'une trop grande générosité en faveur de Reichenburg, de rappeler quelques uns des fondateurs et de les remplacer par d'autres dont la présence était moins nécessaire à la maison-mère.

Le Révérend Père lui-même, rompu par tant d'épreuves, résigna sa charge et laissa à des épaules plus jeunes un fardeau toujours léger à son dévouement, mais devenu trop lourd pour ses forces ébranlées. Nous sommes heureux d'ajouter qu'il ne perdit rien néanmoins de ses sentiments de paternelle affection envers ses petits-enfants de Reichenburg. Son successeur sur le siège abbatial de N.-D. des Dombes fut le Révérend Père Dom Louis de Gonzague Moirant, dont la pieuse et sainte vie mérite d'être connue. Espérons qu'une plume, semblable à celle qui écrivait naguère les délicieuses pages de sa notice nécrologique, fera revivre bientôt les traits de cette sympathique et inoubliable physionomie du vrai moine cistercien.

Dom Louis de Gonzague eut, lui aussi, pour N.-D. de la Délivrance une affection qui n'avait d'égale que celle qu'il portait à son propre monastère. Aussi contribua-t-il puissamment à son précoce développement. Sa première visite régulière à Reichenburg (24 — 29 avril 1884) a laissé une impression ineffaçable dans la mémoire des anciens. Son tendre cœur, éclairé d'un coup d'œil sûr et expérimenté, lui dicta dans cette circonstance des paroles et des actes qui, croyons-nous, fixèrent pour jamais les destinées de N.-D. de la Délivrance.



En tout cas, le R. P. Visiteur réussit à affermir tous les membres de la jeune communauté dans la confiance en Dieu et dans la soumission à son adorable volonté qui les voulait en ce lieu : *Confide autem in Deo et mane in loco tuo*, leur disait-il en terminant sa Carte de visite. L'année suivante, le Révérend Père eut la satisfaction de constater que ses avis paternels et ses sages recommandations avaient porté leurs fruits, et il en bénit le bon Dieu dans l'intime de son cœur.

La fin de l'année 1885 fut marquée au monastère de Reichenburg par le changement du premier Supérieur. Le Prieur claustral de Notre-Dame des Dombes étant mort sur ces entrefaites, le Révérend Père Dom Bernard Sirvain fut désigné pour lui succéder dans ce poste important qu'il occupa durant l'espace de vingt ans, c'est à dire jusqu'à son élévation à la dignité abbatiale, en octobre 1905.

Les religieux de Reichenburg élurent alors pour Prieur titulaire de Notre-Dame de la Délivrance le R. P. Dom Jean-Baptiste Épalle, que sa rare prudence et son merveilleux savoir-faire recommandaient pour cette charge vraiment difficile.<sup>1</sup>

1. Né à Marllhes, Loire, le 20 mai 1848, d'une honorable famille qui a donné à l'Église un évêque martyr et plusieurs missionnaires et religieux, le R. P. Dom Jean-Baptiste Épalle entra à Notre-Dame des Dombes le 13 octobre 1869, et y fut ordonné Prêtre le 19 mars 1878. Expulsé en novembre 1880, il fut désigné pour conduire l'avant-garde qui arriva à Reichenburg le 21 avril 1881. Dom Jean-Baptiste est aujourd'hui le dernier survivant des Religieux de chœur qui ont pris part à la fondation, et, malgré le poids des ans et des infirmités, il porte encore vaillamment le lourd fardeau de la supériorité.

Dès lors commença une ère de vitalité nouvelle pour le jeune monastère de Styrie. On comprit enfin que l'heure de l'incertain et du provisoire était passée et qu'une grande mission, ébauchée jusque là, restait à accomplir.

A l'intérieur du monastère, des améliorations et réparations reconnues indispensables furent entreprises avec ardeur et menées à bonne fin. Plusieurs lieux réguliers, qui manquaient encore, trouvèrent bientôt leur place et achevèrent de donner à la cité monastique ce cachet de cloître antique que relèvent si admirablement les lignes austères du manoir féodal. Et la naissante communauté, déjà fervente par le passé, reçut un élan nouveau vers les sommets de la perfection.

A l'extérieur, des acquisitions importantes furent faites au profit des religieux, qui se trouvèrent bientôt seuls maîtres du fertile plateau que couronne leur habitation; leurs efforts intelligents et laborieux ne tardèrent pas à lui donner une fécondité plus grande encore. A cinq cents pas environ du monastère, au centre de riantes prairies émaillées d'arbres et de fleurs, un vaste établissement agricole avec écuries, hangards, greniers à foin et à grains, porcherie, moulin et divers métiers, s'éleva avec goût et sens pratique sur une superficie de 5830 mètres carrés. De nombreuses plantations d'arbres à fruits formèrent peu à peu de riches vergers qui sont aujourd'hui une vraie ressource pour la communauté. La vigne elle-même, cultivée déjà avec succès par les châtelains sur les hauteurs

de Sremič, fut entièrement renouvelée ; elle couvre actuellement une étendue de 10 hectares, qui sont de la part des moines l'objet de soins constants et dévoués.

En 1887 eut lieu la construction du cimetière et du gracieux clocher qui couronne la partie-est de l'antique demeure seigneuriale. Monseigneur Stepischnegg, Prince-Évêque de Marburg, toujours si paternel pour les exilés, tint à bénir lui-même le nouveau champ des morts et les cloches qui allaient désormais appeler les religieux aux différents exercices du jour et de la nuit.

Cette cérémonie, qui fut fixée au 15 juin 1888, revêtit le caractère d'une touchante fête de famille. Dès huit heures du matin, après la messe pontificale, Sa Grandeur procéda à la bénédiction et aux onctions des cloches ; la plus grande fut dédiée à Marie-Immaculée et la seconde à S. Bernard. Puis on se rendit processionnellement au cimetière situé à près de trois cents pas du monastère. Arrivé dans l'enceinte, Monseigneur purifia et consacra l'emplacement selon les prescriptions du Rituel et en fit la bénédiction solennelle.

Les moines de Reichenburg eurent ainsi leur cimetière privé qui devait être bientôt inauguré par un triple décès.

Quelques jours après cette cérémonie, le frère Gabriel, se faisant l'interprète des sentiments de tous ses frères, offrait à Monseigneur Stepischnegg une magnifique crosse en vermeil, à l'occasion de son Jubilé sacerdotal et épiscopal. Le digne Prélat

ne devait pas en user longtemps ; le 30 juin de l'année suivante, il était enlevé à la religieuse affection de ses diocésains qui le vénéraient comme un saint et le chérissaient comme un père. Néanmoins, avant de mourir, il eut la consolation de pouvoir réaliser un vœu qui lui tenait au cœur, celui de faire le double pèlerinage de N.-D. de Fourvière et de N.-D. de Lourdes en compagnie du bon frère Gabriel.

Le successeur de Monseigneur Stepischnegg sur le siège de Marburg fut Son Excellence Monseigneur Michel Napotnik, qui hérita de sa profonde estime pour le frère Gabriel et de sa paternelle affection pour le monastère de Reichenburg.

Cependant le R. P. Dom Jean-Baptiste Épalle travaillait avec ardeur à asseoir sur des bases solides et durables la jeune communauté confiée à sa sollicitude. Comprenant par l'expérience des années écoulées que la pénurie des vocations pour les religieux de chœur serait toujours un obstacle à la prospérité du monastère, le R. P. Prieur y remédia en développant à l'ombre du cloître, selon les traditions bénédictines, l'aimable et sage institution des Oblats. Des vocations sérieuses ont germé et se sont épanouies dans cette pieuse atmosphère de l'alumnat, et, si minimes soient-ils, les résultats obtenus durant l'espace de douze ans, de 1890 à 1902, permettent de dire qu'ils n'ont point complètement trompé les espérances conçues. Onze religieux profès, dont cinq prêtres et cinq sous-diacres, bénissent aujourd'hui le Seigneur de

les avoir admis à son saint service dès leur plus tendre jeunesse. Jusqu'à leur dernier soupir, ils béniront aussi la mémoire du R. P. Dom Jean-Baptiste qui leur a procuré cette grâce inestimable, et le bon frère Gabriel qui a, lui aussi, une part bien légitime à leur éternelle reconnaissance.

Le saint vieillard eut toujours une tendre prédilection pour ces jeunes frères, en qui il saluait l'espoir du monastère et les continuateurs de son œuvre. Aussi comme il était heureux, aux jours de grande fête ou bien à l'issue d'un examen, de leur rendre visite en compagnie du Révérend Père. Les enfants, de leur côté, étaient ravis lorsqu'ils voyaient apparaître dans leur petite maison la figure ascétique, mais toujours bonne et souriante du saint frère, qui ne venait jamais les mains vides. Ils l'entouraient alors, le considéraient avec une complaisance mêlée de vénération, et attendaient. Le Révérend Père rompait ordinairement le silence général. « Allons, frère Gabriel, n'avez-vous rien pour ces enfants ? Ils ont bien travaillé, ils méritent une petite récompense. » Et le bon frère, soulevant les pans de son large manteau, laissait apparaître les trésors cachés de son noble cœur.

La joie du saint frère était à son comble lorsqu'il pouvait causer quelque agréable surprise à ces chers enfants toujours faciles à contenter. Chaque année, les petits oblats ne manquaient pas, à l'approche du 25 janvier, jour de la Conversion de S. Paul, d'adresser à Madame Giraud et à Monsieur Paul une lettre collective, pour leur offrir

leurs vœux de fête; et ces souhaits, naïfs dans leur sincérité, étaient agréables à la bonne Dame et à son fils aîné. Sans doute aussi que le frère Gabriel apostillait la lettre. Toujours est-il qu'il recevait de Lyon de gracieux cadeaux pour les enfants.

Un jour, il arrive à l'alumnat en compagnie du Révérend Père; mais cette fois le manteau ne réussit pas à dissimuler son trésor. Le bon frère porte d'un air triomphant une tour gigantesque en chocolat qu'il dépose adroitement sur la table du petit réfectoire. Ébahis, les enfants considèrent le curieux monument et peuvent à peine en croire leurs yeux. Prenant alors un air sérieux, qui laisse néanmoins apercevoir un fin sourire, le frère Gabriel leur fait signe de se tenir à distance. Quelque chose de grave et de solennel va se passer. L'étonnement des petits oblats est à son comble, lorsqu'ils le voient tirer de sa poche une boîte d'allumettes, et, avec le sang-froid et la dextérité de l'ex-canonier de Châteauneuf, mettre le feu à une mèche dissimulée à la partie inférieure de la tour. Soudain une explosion formidable se fait entendre, et la tour vole en éclats dans tous les coins de l'appartement. Revenus de leur première émotion, les enfants se précipitent à la recherche des débris et font un butin immense, tandis que le bon frère Gabriel rit de tout son cœur.

Mais ce qui rendait le saint Fondateur heureux au-delà de toute expression, c'était de voir ces chers enfants, après l'épreuve canonique du noviciat,

consommer généreusement l'holocauste de leurs jeunes années au jour béni de la profession religieuse, et prendre définitivement leur place au sein de la famille.

Cependant l'institution de l'alumnat clôturait le Priorat déjà fécond de Dom Jean-Baptiste Épalle. La communauté de Reichenburg comptait à peine dix années d'existence, et déjà elle était réputée pour l'une des plus florissantes de l'ordre. Sortie victorieuse des épreuves de la première heure, elle marchait vers des destinées chaque jour plus prospères. Pour tout dire en un mot, elle réunissait, dans son personnel accru et dans l'espérance fondée d'un avenir assuré, toutes les conditions requises par les constitutions de l'ordre pour l'érection d'un monastère en abbaye.

C'est pourquoi le R. P. Dom Louis de Gonzague, au cours de sa visite régulière de 1891 (26--29 avril) proposa aux membres du chapitre de couronner leur œuvre par l'élection canonique d'un abbé pour leur monastère. Lui-même devait se charger d'obtenir l'autorisation du chapitre général.

Avec quels transports de bien légitime allégresse la communauté accueillit l'heureuse nouvelle qui lui était annoncée ! A la seule perspective de cette immense faveur, qu'elle n'eut osé solliciter, elle se sentait renaître à cette douce vie de famille dont elle avait joui à N.-D. des Dombes et qu'elle ne goûtait qu'à demi sur la terre étrangère. « Il fait si bon vivre sous la crosse, » disaient nos anciens.

Les ennemis de la religion, il est vrai, ne parviennent point à s'expliquer le mobile et le fondement de cet amour, disons mieux, de ce culte que le moine professe pour son monastère. Et lorsqu'ils tentent, comme de nos jours, par des lois iniques et de brutales violences, de l'arracher à son saint asile, ils expérimentent, à leurs propres dépens, combien faible est leur puissance auprès de la force et de la constance de cet amour inexplicable. Le moine, lui, a le secret de cette affection sacrée qu'il a vouée à son cloître et que rien ne saurait jamais lui faire trahir. C'est que dans cette demeure, toujours modeste et parfois bien pauvre, il est l'objet incessant des miséricordes du Seigneur. Chaque pas lui rappelle une grâce reçue, une victoire remportée, un mérite acquis. C'est là, derrière ces murs bénis, qui empêchent les bruits du monde d'arriver jusqu'à lui et de troubler sa paix et son bonheur, que son âme s'est épanouie à la vie spirituelle, qu'elle a fixé le lieu de son repos, en attendant d'être admise dans la gloire éternelle, où Dieu lui-même sera sa récompense. Ce qui faisait dire à notre Père S. Bernard : « De la cellule au Ciel, il n'y a qu'un pas. »

Et lorsque ce moine a assisté à la naissance de son monastère, qu'il a travaillé, peiné, souffert pour en assurer l'existence, on conçoit aisément que chez lui ces sentiments prennent une intensité toute particulière. Or c'était le cas pour la majeure partie des Pères et des Frères de Notre-Dame de la Délivrance. Combien grandes furent donc la



joie et la reconnaissance de tous, lorsqu'ils apprirent que le chapitre général avait agréé favorablement la requête du R. P. Visiteur, et que la sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, en date du 1<sup>er</sup> septembre 1891, avait ratifié, au nom du Souverain Pontife, l'autorisation d'ériger le monastère de Reichenburg en abbaye. Chacun ne songea plus dès lors qu'à implorer avec ferveur les lumières de l'Esprit Saint, en ne cherchant, dans cette importante affaire, que la gloire de Dieu et le plus grand bien de la communauté. Des personnes pieuses unirent leurs prières à celles des religieux dans cette intention. Monsieur le Baron Henri de Gagern, ami dévoué du monastère, et le R. Père Ubald Bergant, Gardien des PP. Capucins de Gurkfeld, voulurent bien accepter de remplir l'office de témoins. L'élection eut donc lieu le 10 septembre en séance capitulaire, sous la présidence du R. P. Dom Louis de Gonzague. Le résultat fut des plus prompts et des plus heureux. Le Rév. Père Dom Jean-Baptiste Épalle, Prieur du monastère depuis cinq ans, ayant réuni l'unanimité des suffrages, fut déclaré canoniquement élu Abbé de Notre-Dame de la Délivrance. Procès-verbal fut aussitôt dressé, et l'élection proclamée hors du chapitre selon l'usage. Après quoi, toute la communauté se rend au chœur pour chanter le *Te Deum* en actions de grâces.

Comme les fronts sont radieux, et combien fervents les élans de reconnaissance qui montent vers Dieu pour le bénir et le remercier ! Les destinées

du monastère, en effet, pouvaient-elles être mieux placées qu'entre les mains de Dom Jean-Baptiste, qui avait tant fait déjà pour cette maison et dont l'inépuisable dévouement va se dépenser désormais sans compter pour les âmes qui viennent de lui être confiées. Nous ne sommes point à l'aise, on le conçoit, pour laisser parler notre cœur, ni même pour répéter ce que l'on dit de toutes parts à la louange de l'élu du Seigneur. Néanmoins, il nous est bien permis d'associer ici, dans cet hommage de pieuse gratitude, le souvenir de notre digne R. P. Abbé à celui du bon frère Gabriel, qui, lui aussi, prenait une part bien vive à l'allégresse générale, en ce jour mémorable entre tous. C'est que le saint Fondateur vénérait le R. P. Dom Jean-Baptiste et l'aimait d'une tendre et solide affection, vieille de plus de vingt ans. Ajoutons seulement que les noms de Dom Jean-Baptiste et du frère Gabriel resteront indissolublement unis dans la mémoire des religieux de Reichenburg; et lorsque les générations postérieures jetteront un regard sur les années d'autrefois, ce seront toujours ces deux nobles figures qu'elles apercevront tout d'abord dans ces visions du passé.

Mais n'anticipons point. Nous sommes encore au 10 septembre 1891. Informé sans délai de l'heureuse issue de l'élection, Monseigneur Napotnik, Prince-Évêque de Marburg, qui n'était point étranger à cette grande affaire, comme on en peut juger par la teneur même du Bref, dit combien il lui tardait de venir partager la joie des pieux habitants

de Notre-Dame de la Délivrance, et fixa la cérémonie de la Bénédiction du nouvel Abbé au dimanche 27 septembre.

En conséquence, on se prépara activement à ces touchantes solennités.

Le 26 septembre, à l'heure ordinaire du chapitre, présidé par le R. P. Visiteur, eut lieu l'installation de l'Abbé élu de N.-D. de la Délivrance, au cours de laquelle se fit la cérémonie si émouvante de la promesse d'obéissance des religieux entre les mains de Dom Jean-Baptiste. Puis le R. P. Dom Martin, Abbé de N.-D. des Neiges (Lozère), tint durant quelques instants la communauté sous le charme de sa parole agréable et facile, et rappela dans une instruction pleine d'enseignements pratiques, la soumission due à l'Abbé et les devoirs de celui-ci envers ses frères.

Le soir du même jour, toute la communauté se rendit à la porte du monastère, parée de verdure et de fleurs, pour recevoir Sa Grandeur Monseigneur Napotnik, accompagné de Monseigneur Kosar, Grand-Vicaire du Diocèse.

La solennité de la Bénédiction abbatiale du R. P. Dom Jean-Baptiste Épalle était arrivée. Elle fut ce que l'on pouvait prévoir : une agréable et douce fête de famille, à laquelle le clergé et la population des environs prirent une large part.

Nous ne pouvons décrire ici cette majestueuse et imposante cérémonie, dont aucun des heureux témoins ne perdra jamais la mémoire. Mais comment passer sous silence la bienveillante et paternelle

affection que notre digne et saint Évêque nous témoigna en cette circonstance. Comment parler dignement de cette tendre piété, de cette profonde humilité et de cet esprit d'abnégation qui distinguent Sa Grandeur et dont nos Annales ont recueilli plus d'une fois le précieux souvenir.

Malgré son peu de santé et un réel surcroît de fatigue, Monseigneur voulut bien célébrer au milieu de nous la fête de S. Michel, son glorieux patron : heureuse coïncidence qui permit à la communauté de lui offrir, avec ses meilleurs souhaits, les sentiments de vénération, de reconnaissance et d'amour qui débordaient de tous les cœurs. Au cours de la Messe pontificale, le Prélat conféra le diaconat et la prêtrise à deux de nos religieux, et, comme la veille, nous honora de sa présence aux offices du chœur et au dîner de la Communauté.

Aujourd'hui encore, à près de vingt ans de distance, Son Excellence le Prince-Évêque a gardé un agréable souvenir de sa première visite à Reichenburg et de ses repas à la table des moines. Dernièrement encore, dans l'intimité d'une petite réunion, Monseigneur raviva cette douce flamme du passé et détailla avec une visible satisfaction le menu de ces jours de fête. « La soupe, disait le Prélat, le pain, le vin, les haricots, tout fut excellent ; seule la salade, que chacun prépare soi-même, me causa tout d'abord quelque embarras. Ne sachant comment m'y prendre, je jetai un coup d'œil discret sur mon voisin, le R. P. Dom Louis de Gonzague, qui attaquait précisément la sienne

et la tordait vigoureusement entre ses mains ; j'avais la clef du mystère. Quant à Monseigneur Kosar, ajoutait Son Excellence avec un fin sourire, c'était le pain qui captivait toute son attention ; il trouva le pain de la Trappe délicieux et voulut en emporter pour son usage personnel. »

Le 30 septembre, à 10 heures du matin, Monseigneur bénit une dernière fois la Communauté réunie, puis nous quitta, non sans nous promettre de revenir chaque année passer quelques instants au milieu de nous. Le jour suivant, les Révérends Pères Dom Louis de Gonzague et Dom Martin nous donnaient, eux aussi, leur paternelle bénédiction et reprenaient le chemin de la France. Alors la jeune Abbaye de Reichenburg rentra dans le calme accoutumé.

Durant ces solennités, le bon frère Gabriel avait pris une part bien vive, quoique très effacée, à l'allégresse générale. Or cette fête de famille, dont le mérite lui revenait en grande partie, devait être la dernière joie de sa vie. Désormais commence pour le saint frère une longue série de peines et de deuils intimes qui le trouveront toujours soumis et résigné, et jetteront un nouvel éclat sur l'ensemble de ses vertus. Toujours plus préoccupé des autres que de lui-même, il ne perdit point de vue, au sein de cet océan d'amertumes, l'œuvre que le Seigneur lui avait confiée et qu'il voulait lui voir terminer avant de l'appeler à la récompense et au repos.

Après les créations de tout genre et les améliorations nombreuses faites au monastère de Reichenburg, d'autres entreprises s'imposaient d'urgence pour en assurer l'avenir; elles se réalisèrent successivement. Parmi ces dernières, il faut placer la conduite d'eau, dont les travaux importants furent commencés dans les premiers mois de l'année 1892. Dans un monastère cistercien, l'eau est un élément d'une nécessité première et absolue; elle doit arriver partout, aisément et en quantité suffisante pour subvenir aux besoins multiples de l'intérieur et de l'extérieur. Jusque là, on n'avait à Reichenburg que l'eau du puits romain, près de la ferme, et celle bien moins bonne d'un autre puits situé dans la cour du château; souvent fallait-il encore avoir recours à la fontaine du village. Après bien des recherches et bien des calculs, on fut assez heureux pour découvrir au nord-ouest de la ferme, sur une propriété voisine, un groupe de trois sources d'une eau délicieuse, que l'on résolut d'utiliser pour l'approvisionnement de la colonie monastique. La propriété fut donc achetée, puis, après des difficultés sans nombre, l'eau fut amenée par le moyen d'un bélier de fort calibre d'abord à la ferme, ensuite au jardin potager, et finalement, après un parcours d'environ trois kilomètres, au monastère, où deux pompes desservent la citerne pour l'usage quotidien.

Là encore, on reconnaît l'action bienfaisante de la main charitable et du cœur généreux de notre vénéré fondateur. Mais c'est par une rude

épreuve que Dieu, dont les desseins sont impénétrables, avait résolu de récompenser son dévoué serviteur. Le 6 novembre 1893, le frère Gabriel reçut la pénible nouvelle que son frère Léon était très dangereusement malade et témoignait le désir de le voir et de l'entretenir relativement à des affaires de famille. Le bon frère se rendit donc immédiatement auprès du cher malade et passa quelques semaines à ses côtés. Un mieux s'étant manifesté, le frère Gabriel crut pouvoir reprendre la route de Reichenburg, et il nous arriva effectivement dans les premiers jours de décembre. Ce long voyage, par la saison rigoureuse, devait avoir les suites les plus funestes ; notre saint fondateur rapportait les germes d'une fluxion de poitrine qui devait le conduire aux portes du tombeau. Tout d'abord sa vertu et son énergie firent face au mal ; bientôt pourtant un point de côté, qui le faisait cruellement souffrir et qui revêtait les caractères alarmants d'une pleurésie, le cloua sur la couche. Soudain, le mal gagna les poumons et les médecins constatèrent les symptômes d'une fluxion de poitrine des plus graves. En quelques jours la maladie fit des progrès effrayants.

Le samedi, 23 décembre, le R. P. Abbé, qui voulait faire violence au ciel, prescrivit à la communauté une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes, en vue d'obtenir la guérison de l'auguste malade. Que ne nous fût-il donné à cette heure d'angoisses de pénétrer les secrets des cœurs, d'y découvrir les sentiments d'estime et d'affection

en éveil et en détresse ! Nous eussions mesuré quelle place grande et profonde le saint religieux occupait dans l'âme de tous ses frères. Plus d'un, nous ne saurions en douter, fit à ce moment le sacrifice de sa vie pour obtenir la prolongation de cette existence si précieuse.

Cependant le bon frère ne se faisait pas illusion sur la gravité de son état ; habitué, en sa qualité d'infirmier, à voir la mort de bien près, il la vit venir à lui avec le calme et la sérénité qu'il apportait dans toutes ses actions. Aussi se prépara-t-il de son mieux à paraître devant Dieu. Détail touchant, il demanda lui-même à ce qu'on lui lavât les pieds, afin de recevoir plus convenablement le Sacrement de l'Extrême-Onction.

Le jour de Noël, le cher patient fut en proie à des crises violentes et répétées ; de loin en loin il tombait dans un profond assoupissement, tandis que les gestes nerveux des bras et des mains, signes avant-coureurs d'une fin qui n'est pas éloignée, faisaient craindre qu'il ne passât point la nuit. Le lendemain, 26 décembre, fête de Saint Etienne, était le quatrième jour de la neuvaine ; rien, dans l'état du pieux malade, n'était de nature à ranimer notre confiance.

Vers huit heures du matin de ce même jour, un bruit étrange et insolite se produit dans le monastère ; on va, on vient avec précipitation ; les uns, ayant à la main des seaux et des arrosoirs, courent à la pompe, les autres en reviennent avec des couvertures mouillées et se hâtent dans la



direction du grenier. On sonne les cloches : c'est le tocsin, la panique est générale. Un feu de cheminée a éclaté à la cuisine de la communauté et menace, vu la vétusté de la toiture, de causer un effroyable désastre. Un bon frère affolé court chez le R. P. Abbé, qui ne se doute de rien. « Mon Révérend Père, venez vite, le feu est à la maison. » « Mon Dieu, fait le Père Abbé, et notre frère Gabriel qui est mourant ! » Sur ces entrefaites survient le frère portier qui informe le Révérend Père de l'arrivée d'un petit mendiant à peine vêtu et transi par le froid piquant du matin. Terrifié par la nouvelle de l'incendie, le R. P. Abbé ne prête qu'une vague attention aux paroles du portier et se rend en hâte sur le lieu du sinistre. Déjà, fort heureusement, le feu avait perdu de son intensité, et au bout de quelques instants on se rendait maître de ce commencement d'incendie, qui avait causé plus de frayeur que de réels dommages. Peu après, toute la communauté se trouvait à l'église pour l'office de Tierce et la grand'messe du jour.

Soudain, le Révérend Père se rappelle le petit mendiant de tout à l'heure. Il y a là, pense-t-il, une bonne œuvre à faire pour remercier le bon Dieu de nous avoir préservés de l'incendie et pour obtenir la guérison de notre cher malade. Sur ce, le Père Abbé quitte sa stalle, descend chez le portier, où l'enfant se réchauffait auprès d'un bon feu, le fait revêtir d'un habillement complet, tout en recommandant au frère portier de lui servir à déjeuner et de l'amener ensuite à la messe. Mais,

qu'arriva-t-il ? Profitant de l'absence du portier, l'enfant, tout heureux de se voir bien vêtu, s'enfuit à toutes jambes pour ne pas reparaitre. Assurément cet enfant comptait parmi ceux dont le divin Maître a dit : « Ce que vous aurez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait. » Toujours est-il qu'à partir de ce jour une amélioration très notable se produisit dans l'état de notre vénéré malade, qui fut bientôt hors de tout danger et recouvra peu à peu une excellente santé. Ce rétablissement, aussi merveilleux qu'il avait été prompt, combla toute la communauté d'une joie indicible, et nul ne douta que cette grâce insigne n'avait été accordée aux ferventes prières faites à cette intention, comme aussi en récompense de l'acte de charité que nous venons de narrer.

La mort toutefois, honteuse de sa défaite, ne consentit à lâcher sa victime que pour la frapper bien rudement dans ses plus chères affections : cruelle vengeance qu'elle devait renouveler deux ans plus tard d'une façon plus douloureuse encore. La proie qu'elle se choisit en échange fut M. Léon Giraud, qui s'endormit pieusement dans le Seigneur le 15 avril 1894, dans sa 62<sup>e</sup> année, après de longues et pénibles souffrances chrétiennement supportées. Un *Memento* douloureux que nous avons sous les yeux résume admirablement l'éloge de toute la vie du regretté défunt : *Il a passé en faisant le bien. Il a ouvert sa main à l'indigent; il a étendu son bras vers le pauvre, et sa charité a été inépuisable.*

A l'arrivée de la fatale nouvelle à Reichenburg, le bon frère Gabriel était absent. Délégué par le R<sup>me</sup> Père Général pour présider la Bénédiction de Dom Dominique Assfalg, nouvel Abbé de Maria-stern, notre Révérend Père l'avait pris pour compagnon de route. C'était du reste le deuxième voyage que le frère Gabriel faisait en Bosnie depuis son retour des portes du tombeau et des rives de l'éternité.

Loin de rester sourd à ces avertissements réitérés, le saint frère comprit qu'il devait profiter du délai que Dieu lui accordait, et se hâter de mettre la dernière main à son œuvre.

Après quinze ans de séjour à Reichenburg, on avait acquis la conviction que l'agriculture toute seule ne pouvait suffire à l'entretien d'une communauté de quatre-vingts personnes. Force était donc de recourir à une petite industrie, laquelle toutefois ne devrait pas empiéter sur le terrain de la partie agricole ni paralyser sa liberté d'action; l'une et l'autre, au contraire, auraient à se prêter un mutuel concours en vue d'un bien commun. Le bon frère Gabriel, en qui vivait toujours l'habile industriel de jadis, saisit parfaitement le côté pratique et nécessaire de la question, et il s'offrit généreusement à la résoudre au point de vue financier. Restait à déterminer le genre d'industrie que l'on adopterait. Après quelques hésitations bien légitimes en face d'une semblable entreprise, on opta pour la fabrication du chocolat. Le projet fut aussitôt soumis à la Fabrique de nos Pères

d'Aiguebelle (Drôme), la reine des chocolateries de notre Ordre, qui en compte une demi-douzaine à travers l'Europe. Le R. P. Dom Jean-Baptiste Chautard, actuellement abbé de Sept-Fons, était alors la roue-maîtresse de cette chocolaterie prospère. Applaudissant à notre dessein, il mit gracieusement à notre disposition son temps et sa personne. Voulant s'assurer par lui-même si la fabrique en question était un fait réalisable, il vint une première fois à Reichenburg le 4 novembre 1894, étudia soigneusement la situation, et finalement traça le plan de la future chocolaterie. Le 27 mars 1895 eut lieu la pose de la première pierre de l'édifice, qui fut solennellement béni le 19 janvier suivant par le R. P. Dom Jean-Baptiste Épalle en présence de toute la communauté.

On demanda la force motrice et l'éclairage à l'électricité, à laquelle on adjoignit plus tard un puissant moteur à benzine, ce qui porte à plus de cinquante chevaux l'énergie totale des machines de la fabrique.

Située à cinq cents pas environ du monastère sur un coteau magnifique, où l'air est embaumé des mille parfums s'exhalant des riantes prairies d'alentour, la chocolaterie offre, par sa construction spéciale et par sa position, toutes les garanties de nature à satisfaire d'une manière absolue aux règles de l'hygiène. Ajoutons que des succès inespérés ont couronné les premiers efforts, et que la supériorité du Chocolat Impérial a désormais acquis à cette marque une clientèle de choix.

Presque en même temps s'élevait vis-à-vis la chocolaterie une Distillerie à vapeur, dont les produits sont également très appréciés du public.<sup>1</sup>

*Ora et labora* : Prière et travail, telle est la devise qui figure en lettres d'or sur la façade antérieure de la chocolaterie de Reichenburg : tels furent aussi, nous allons le dire plus explicitement dans le chapitre suivant, les deux éléments principaux qui se partagèrent la vie féconde du frère Gabriel et alimentèrent le foyer de son inépuisable charité.

1. Tout récemment, le 26 novembre 1908, les PP. Trappistes de Reichenburg ont offert à l'Empereur François-Joseph, à l'occasion de ses 60 ans de règne, une magnifique cassette contenant les différents produits du monastère. Sa Majesté accepta avec bienveillance cet humble présent et fit remercier le monastère par une lettre élogieuse du 21 décembre suivant. C'est dans cette circonstance aussi que Sa Majesté décerna à notre R. P. Abbé la Croix d'officier de l'ordre de François-Joseph ; honorable distinction dont nous avons le droit d'être fiers pour notre Révérend Père, pour notre monastère et pour notre Ordre tout entier.

---

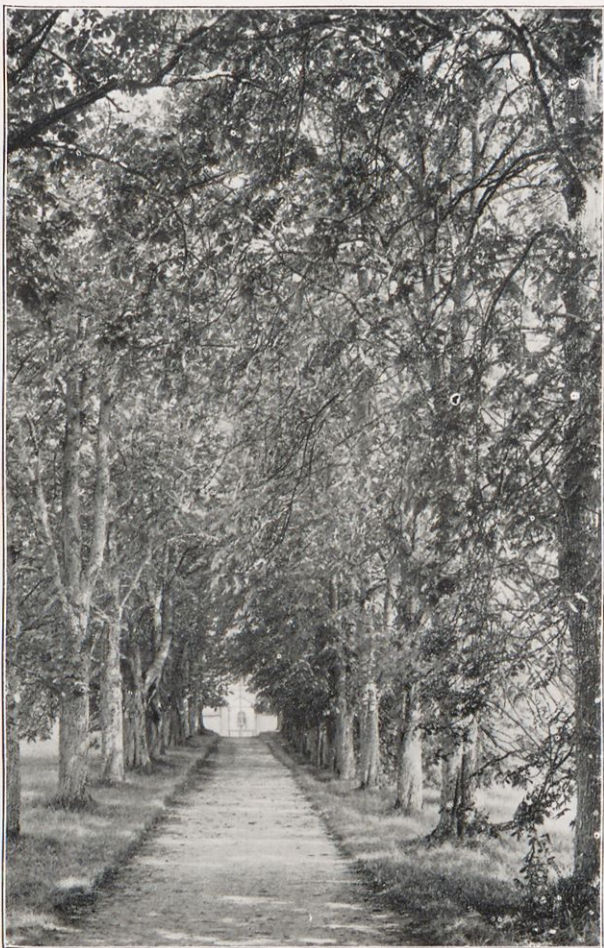
## CHAPITRE X

### LE PARFAIT RELIGIEUX.

PORTRAIT DU FRÈRE GABRIEL. SA PIÉTÉ ; SON HUMILITÉ ET SON OBÉISSANCE ; SA CHARITÉ ET SON ESPRIT DE MORTIFICATION.

Au titre de ce chapitre, nos lecteurs pourraient croire que nous voulons pénétrer dans le sanctuaire intime de la conscience de notre vénéré Fondateur, et les y introduire à notre suite ; telle n'est pas précisément notre intention. Nous désirons seulement résumer en quelques pages ce qui a trait particulièrement à sa vie religieuse, en étayant notre récit de certains faits édifiants qui n'ont pu trouver place dans le cours de cette histoire. En d'autres termes, nous voulons donner le dernier coup de pinceau à cette douce et sympathique figure, que nous nous sommes efforcé de peindre aussi fidèlement que possible.

Au physique, nous l'avons dit déjà, le frère Gabriel était, dans toute la justesse du mot, un bel homme. D'une taille élancée et au-dessus de la moyenne, il portait le front haut et large, sur lequel on surprenait l'élévation de la pensée et la noblesse du sentiment ; son regard profond et clairvoyant accusait une rare intelligence jointe à une grande finesse d'observateur, tandis que sur ses lèvres nettement découpées errait un gracieux sourire,



Avenue du cimetière.





qui tempérerait l'apparente austérité de cette figure ascétique et annonçait un cœur généreux. Avec l'âge, une auréole de cheveux blancs et la pâleur naturelle du visage vinrent ajouter à cette noble physionomie une douce majesté, qui gagnait la confiance et commandait la vénération.

Allant et venant, le bon frère avait une démarche des plus humbles, et tenait toujours les yeux modestement baissés. Quand, au contraire, le moment de l'action était passé, et qu'il était assis ou à genoux, il inclinait profondément la tête, à tel point que le menton reposait sur la poitrine; l'âge et les infirmités accentuèrent encore cette posture, qui avait certainement son côté pénible et mortifiant. D'un tempérament vif et nerveux, mais jamais brusque ou cassant, et doué en outre d'une rare énergie de caractère, qui triomphait au besoin de son humilité naturelle et doublait les forces de son corps, le frère Gabriel était capable des plus grandes choses. Pour tout dire en deux mots, il y avait en lui l'étoffe d'un vaillant capitaine doublé d'un intrépide apôtre.

Au moral et au spirituel, le saint religieux n'était pas moins bien doué. L'aménité de son caractère toujours égal et toujours charitable, son dévouement sans bornes, la distinction de ses manières, son esprit enjoué, sa conversation facile et agréable faisaient rechercher sa société et lui gagnaient tous les cœurs. Mais ce qui attirait surtout vers lui et exerçait un irrésistible ascendant sur ceux qui l'approchaient, c'était le parfum de ses vertus

monastiques et cet air de sainteté qui, à son insu, rayonnait sur toute sa personne.

C'est donc sur ce côté intime de la vie de notre regretté Fondateur que nous voudrions appeler une dernière fois l'attention de nos lecteurs, en leur montrant brièvement ce qui fit du frère Gabriel un parfait religieux.

La piété semblait être la base de sa vie religieuse, la mère et la gardienne de ses autres vertus. Mais nous n'entendons pas ici cette piété extérieure, faite de lambeaux de dévotions particulières ou d'un amas de prières vocales récitées machinalement et sans but précis. La vraie et solide piété qui le distinguait, est celle dont parle l'Apôtre quand il dit : « La piété est utile à tout, dans la vie présente et pour la vie future. » Cette piété consiste dans une étroite union avec Dieu, dans la résignation à son adorable volonté, dans l'humilité et la fidélité à ses devoirs ; elle est, autrement dit, le principe de la vie surnaturelle, qu'elle aide à obtenir par le secours de la grâce.

L'aliment nécessaire et indispensable à cette vraie piété, le frère Gabriel le trouvait dans l'exercice quotidien de l'oraison mentale, dans la récitation de l'office divin, dans la communion fréquente, dans les lectures spirituelles et surtout dans ce recueillement habituel qui le caractérisait. Bien que le saint frère, en sa qualité d'oblat, ne fut pas tenu à la récitation de l'office divin hors du chœur, il était d'une fidélité exemplaire à s'en acquitter ; aussi les pages de son bréviaire témoignent-elles

de l'usage fréquent qu'il en faisait. C'est qu'en effet, dans la récitation de l'office, comme dans l'oraison et dans la sainte communion, le bon frère puisait la force et le secours dont il avait besoin pour acquérir et pratiquer les sublimes vertus dont il nous a laissé de si beaux exemples.

D'autre part, son grand esprit de foi ne lui faisait négliger aucune des pieuses pratiques recommandées par nos saintes règles. Chaque fois qu'il entendait prononcer les doux noms de Jésus et de Marie, il inclinait dévotement la tête, selon qu'il est prescrit. Dès qu'il avait un moment de loisir ou qu'il se rendait quelque part, il récitait pieusement son chapelet. Durant le grand Tricénaire, du 17 septembre au 17 octobre, chaque religieux prêtre célèbre trois messes pour les défunts, et ceux qui ne sont pas prêtres récitent dix fois le psautier. Malgré ses nombreuses occupations, le frère Gabriel ne voulut jamais faire commuer cette pieuse pratique en une autre moins pénible, et tant que durait le Tricénaire, on le voyait réciter généreusement le psautier. Parmi les dévotions autorisées, il en est peu de plus substantielles que la méditation des souffrances du Sauveur et de sa douloureuse Passion. De bonne heure, le fervent religieux l'avait compris, et il éprouvait une douce consolation à faire le pieux exercice du chemin de la croix. Un jour, raconte l'un de ses frères, c'était dans l'après-midi d'un vendredi-saint, suivant l'usage, le Saint Sacrement avait été transporté dans la chapelle de Saint Nicolas, et je me

trouvais à la tribune pour réciter mon petit Office de la Sainte Vierge. Bientôt je vis arriver le bon frère Gabriel qui s'agenouilla près de l'autel, resta quelques instants en adoration, puis commença dévotement le chemin de la croix. La vue du saint religieux, agenouillé sur le pavé, baisant humblement la terre à chaque station, et s'abîmant dans la méditation des souffrances du Sauveur Jésus, produisit sur moi plus d'effet qu'un long et beau sermon ; aussi je garderai toute ma vie le précieux souvenir de cet édifiant spectacle.

Chez le frère Gabriel, la piété, comme du reste ses autres vertus, n'avait rien de guindé, rien d'affecté, rien qui sentît l'ostentation ou la recherche de soi : c'était la franche et douce piété d'autant plus solide qu'elle prenait sa source dans une profonde et sincère humilité. Cette vertu, dit fort bien notre Père Saint Bernard, fait que l'homme, se connaissant bien lui-même, devient vil à ses propres yeux : *Humilitas est virtus qua homo verissima sui agnitione sibi ipsi vilescit*. Par les connaissances qu'elle nous donne de la grandeur de Dieu et de notre néant, l'humilité nous apprend à faire la juste part de Dieu et la nôtre dans l'inventaire de notre vie. Toutefois, l'humilité est moins une vertu spéciale que la source, la racine, le fondement commun et indispensable de toutes les vertus. C'est pourquoi une âme qui veut se rendre digne des dons de Dieu, les voir s'affermir et se développer en elle, doit au préalable se dégager et se vider d'elle-même ; et c'est là précisément

l'œuvre de l'humilité. Le saint frère Gabriel avait bien saisi l'importance capitale de cette grande vérité. Dès son entrée en religion, il s'adonna avec ardeur à l'acquisition et à la pratique de cette vertu fondamentale ; pour cela, il oublia le monde, son rang, sa noblesse ; il s'oublia lui-même pour ne plus penser qu'à Dieu devenu l'objet constant et l'unique bien de son âme. Aussi l'humilité brillait-elle en lui d'un vif éclat. C'est elle qui inspirait ses sentiments, dictait ses paroles, présidait à chacune de ses actions et réglait toute sa conduite. Que de choses admirables nous pourrions narrer à l'éloge de cette âme foncièrement humble, et que de merveilles ne sont connues que de Dieu seul ! Pour se faire une juste idée du prix que le frère Gabriel attachait à l'humilité, il faut savoir qu'il ne laissait échapper aucune occasion de s'humilier. Fréquemment il s'accusait au chapitre des petits manquements contre la sainte Règle ou quelque point de discipline ; de plus il était heureux d'être repris par ses frères et réprimandé par ses supérieurs : aussi ne savait-il comment témoigner aux uns et aux autres sa grande reconnaissance. « Le frère Gabriel, a dit souvent le Révérend Père Dom Jean-Baptiste, est le religieux que j'ai le plus humilié depuis que je suis supérieur. » Interrogé sur les motifs qui le faisaient agir ainsi et qui le portaient à infliger parfois au saint frère de rudes et sévères remontrances pour des fautes très légères, le R. P. Abbé répondit : « Je savais le frère Gabriel capable de supporter ces humiliations,

dont il était du reste très avide, et je tenais à le proposer comme exemple aux âmes faibles et pusillanimes ; aussi était-il un modèle et un levier pour toute la communauté. » Lors de sa première visite à Reichenburg, Son Excellence Mgr Napotnik, entretenant un religieux, s'informait de certains détails relatifs à notre genre de vie et manifestait son étonnement sur quelques points d'une règle si austère et si crucifiante pour la nature : C'est vrai, repartit le Père, nous avons nos petites épreuves et nos moments pénibles ; mais, pour mon compte, il me suffit de jeter les yeux sur notre saint frère Gabriel pour me sentir aussitôt réconforté et animé d'une ardeur toute nouvelle pour la pratique des vertus.

Non seulement le vertueux frère ne parlait jamais de lui, ni de sa fortune, ni de sa famille, mais encore il souffrait visiblement lorsqu'il était l'objet de quelque déférence ou de certains éloges. Se trouvant un jour dans une paroisse où Monseigneur Napotnik donnait le sacrement de confirmation, le frère Gabriel dut assister au dîner qui suivit la cérémonie, et auquel prenaient part plusieurs ecclésiastiques des environs. Aux compliments d'usage et aux paroles de bienvenue, le Prélat répondit par un de ces toasts gracieux dont il a le secret. Dans l'exorde et la péroraison, il eut même quelques mots affectueux à l'adresse du frère Gabriel et le remercia avec effusion de ses nombreux et signalés bienfaits en faveur du Diocèse. Puis, se tournant vers les ecclésiastiques qui l'entouraient,

Son Excellence ajouta : Bien que le frère Gabriel ne soit pas revêtu du caractère sacerdotal, nous devons néanmoins, par reconnaissance, le vénérer à l'égal d'un prêtre et lui donner le nom de Père. Inutile de remarquer que l'humble frère était fort mal à son aise en entendant la recommandation de Monseigneur, et volontiers il eût dit avec une sainte âme se trouvant en pareille occurrence : Le toast de Son Excellence était bien beau; mais, comme le poisson, il n'était bon qu'entre queue et tête.

Le bon frère Gabriel avait des manières si aimables et si adroites de s'humilier, qu'il remportait presque toujours la victoire sur ceux qui voulaient engager la lutte avec lui. Se trouvait-il par exemple avec quelqu'un, fût-ce une personne d'un rang inférieur, jamais il ne consentait à tenir la droite. Se frappant du doigt l'oreille gauche : « Je suis un peu dur de cette oreille, faisait-il finement, j'entends beaucoup mieux de l'autre. » Se rendait-il quelque part en voiture, la place d'honneur qu'il se hâtait d'occuper était celle du siège, auprès du cocher, laissant aux autres le fond de la voiture, où il ne pouvait, prétendait-il, jouir du grand air. Heureusement que tout le monde savait à quoi s'en tenir sur la valeur de ses arguments.

Monseigneur Maximilien Stepischnegg, qui professait une si haute estime pour le digne religieux, fut vaincu dans plus d'une rencontre dans les duels qu'il eut avec lui sur ce terrain. La perspective du sacerdoce qu'on aurait voulu lui imposer était,

on le sait, le plus grand épouvantail de l'humilité du frère Gabriel. Un jour, aux débuts de la fondation de Reichenburg, le Prélat tenta de briser la résistance du saint frère sur ce point, et déjà il escomptait un triomphe complet. Au cours du dîner, où le frère Gabriel remplissait son office habituel d'hôtelier, Monseigneur, profitant d'une absence momentanée de ce dernier, exprima le désir qu'il aurait de voir élever le frère Gabriel à la prêtrise, vu qu'il en était digne à tous égards. « Je suis parfaitement de cet avis, repartit le Révérend Père Prieur, et c'est bien de tout cœur que je délivrerai les lettres testimoniales; mais reste à obtenir le consentement du bon frère : plusieurs fois déjà le R. P. Abbé des Dombes et moi avons échoué. » « Oh ! quant à cela, reprend le Prélat, je m'en charge. » A l'instant, apparaît le frère Gabriel, portant un plat qu'il dépose sur la table. « Eh bien ! mon cher frère, lui fait Monseigneur Stepischnegg sans autre préambule, je me suis concerté avec votre Révérend Père ; c'est convenu que vous devez venir à Marburg et que je vais vous ordonner prêtre. » Foudroyé à cette ouverture et comme anéanti, l'humble frère ne trouve pas un mot de réponse ; seule la pâleur de ses traits révèle le trouble qui envahit son âme. Profitant de cette minute de désarroi, Sa Grandeur poursuit : « Voyez, mon frère, vous ne pouvez refuser ; votre monastère est en ce moment dans une grande pénurie de prêtres, il attend cela de vous. » Acculé dans ses derniers retranchements,



le saint frère ne laisse entendre que cette humble et sublime réponse : « C'est impossible, Monseigneur, je ne suis qu'un oblat, incapable de remplir les devoirs de l'état religieux ; comment voudrait-on m'imposer les obligations si redoutables de la vie sacerdotale ! » Extrêmement édifié, le Prélat n'insista pas et s'avoua vaincu.

A cette profonde humilité, que nous ne nous lasserions pas d'admirer, le frère Gabriel joignait une obéissance non moins parfaite. Il ne pouvait du reste en être autrement, car ces deux vertus sœurs sont si étroitement unies, qu'elles ne peuvent exister l'une sans l'autre. En d'autres termes, l'humilité produit l'obéissance, et l'obéissance est un sacrifice d'humilité.

Par les temps troublés que nous traversons, où une sorte de liberté mal entendue ose méconnaître et violer les droits sacrés de Dieu ; où le souffle délétère de l'indépendance et de la révolte s'abat sur les sociétés pour les avilir et les ruiner ; où le satanique *non serviam* de Lucifer est devenu la devise d'un vil troupeau d'esclaves affamés de liberté, il est consolant de voir dans les monastères l'autorité amoureusement respectée et l'aimable vertu d'obéissance fidèlement gardée. C'est qu'en effet, l'essence de la vie religieuse repose sur l'obéissance, c'est à dire sur l'abnégation complète de soi-même, sur le renoncement à ce que l'on a de plus cher : la volonté propre. Par la profession monastique, l'obéissance saisit l'être tout entier, le pénètre de part en part, ne laissant plus de place

à l'arbitraire, à l'indécision, au caprice et surtout à l'illusion. Vertu sublime, héroïque parfois, toujours méritoire, elle élève l'âme du bon religieux jusqu'à Dieu, sanctifie chacune de ses actions, le rend heureux dans sa sainte vocation, et lui fait savourer toutes les délices qu'elle renferme.

Le frère Gabriel, il est vrai, n'avait pas émis le vœu d'obéissance : des circonstances que nous connaissons ne lui avaient pas permis de contracter les sacrés engagements de la religion. Mais dans le fond de son cœur comme dans l'ensemble de sa conduite, le saint religieux, entièrement dégagé de lui-même, resserrait chaque jour les liens intimes qui l'unissaient à Dieu. Autant et plus peut-être qu'un profès, il aimait sa règle, la gardait avec générosité, savait se plier à ses exigences et s'y conformer en tout point. Le mérite était donc en quelque sorte plus grand pour lui, qui avait conservé sa liberté, et renouvelait ainsi un holocauste volontaire dans toutes ses actions. Nul plus que lui ne possédait ce que nous appellerions le double culte de la règle et du Supérieur, et il savait au besoin l'inculquer à ses frères. « Habituez-vous, mon Père, disait-il parfois à son aide-infirmier, à faire passer les prescriptions de la sainte Règle avant tout le reste. » Un jour, le frère Gabriel se trouvait chez le R. P. Abbé en même temps qu'un autre religieux. Ce dernier avait quelque peine à abandonner son sentiment sur un point, et entraît ouvertement sur le terrain de la contradiction, Quêtant du regard l'opinion du frère

Gabriel, il en reçut cette modeste mais énergique réponse : « Pour moi, mon Père, je juge de la sainteté d'un religieux d'après sa soumission et son obéissance à ses supérieurs. » Donnée avec un vif accent de conviction et venant d'un tel maître la leçon porta ses fruits.

Maître en humilité et en obéissance, le frère Gabriel l'était aussi en charité et en mortification. Ces quatre vertus sœurs sont filles du renoncement et de l'abnégation de soi-même ; bien pratiquées, elles sont le plus bel ornement d'une âme, et font d'une communauté religieuse l'image du paradis sur la terre. De là ces belles paroles que l'on aime à rencontrer sur les murs d'un cloître : *Claustra ubi regnat charitas, sunt paradisus in terra*. La charité, en outre, lorsqu'elle a le prochain pour objet, a cela de particulier qu'elle fait tout entreprendre et tout bien faire : elle est humble, obéissante, détachée d'elle-même, et résume ainsi parfaitement ses trois autres vertus sœurs.

Chez le bon frère Gabriel, nous l'avons vu déjà, la charité jouait un rôle prépondérant ; aussi son nom est resté le synonyme de cette divine vertu. Loin d'être, comme il arrive trop souvent chez ceux qui se croient charitables, une vertu purement spéculative et stérile, elle se manifestait en toutes circonstances, présidait à chacun de ses mouvements, inspirait sans cesse ce sublime dévouement qui le caractérisait, lui faisait supporter en toute patience et résignation les défauts de ses frères et excuser leurs intentions. Universelle aussi bien

que surnaturelle, elle s'étendait à tous sans exception ; aimable, généreuse, parfois même héroïque, elle revêtait toutes les formes, sans quitter jamais ce voile de douce modestie qui la rendait doublement précieuse et admirable. Que d'exemples édifiants nous pourrions citer pour confirmer ce que nous avançons. En voici quelques uns choisis entre plusieurs autres.

Etant infirmier, le saint frère avait l'habitude de ne prendre son repos que lorsqu'il était assuré que personne ne devait plus faire appel à son dévouement. Savait-il que le R. P. Abbé, le cellérier ou quelque autre absent ne rentrerait que fort avant dans la nuit, il attendait leur retour en récitant son chapelet dans quelque coin de l'infirmierie, et leur prodiguait gracieusement les bons offices de sa vigilante charité. Un jour, raconte le frère Cyrille, cellérier du monastère depuis plus de vingt ans, j'étais parti à pied de grand matin pour la foire de Montpreis. Arrivé vers midi, je réussis à vendre les bœufs que j'avais amenés, après quoi je repris courageusement la route du monastère. C'était onze heures du soir lorsque j'en franchis le seuil. Harassé de fatigue, je ne songeais qu'à gagner bien vite le dortoir pour me reposer. Cette fois du moins, me disais-je en moi-même, j'ai déjoué les plans du bon frère Gabriel. J'allais atteindre la porte du dortoir, lorsque j'entendis soudain des pas ouatés qui venaient derrière moi : c'était le saint frère qui sortait de son embuscade et m'invitait à le suivre au réfectoire, où il me servit

un souper bien chaud qui me réconforta admirablement. Un tel désintéressement et une vertu si héroïque augmentèrent de beaucoup l'opinion avantageuse que j'avais de la sainteté du bon et charitable infirmier.

Parmi les religieux de chœur qui approchèrent de bien près le saint Fondateur et purent apprécier la sublimité de ses vertus, il faut nommer le frère Antoine Witz, Oblat de chœur comme lui, et qui mourut dans la maturité de l'âge, le 15 novembre 1897. Secrétaire et pharmacien du monastère durant plusieurs années, il eut à ce double titre de fréquents rapports avec le charitable infirmier, qui le tira un jour d'un assez mauvais pas. Voici dans quelle circonstance. Obligé de sortir de fois à autres pour les affaires temporelles du monastère, le frère Antoine avait la fâcheuse habitude, à son retour, de rendre sa douillette au vestiaire sans en vider les poches. Devant la facilité qu'il en avait, le frère Jean-Baptiste, pour lors président de la couture, résolut de corriger le secrétaire de cette négligence. L'occasion ne se fit pas attendre. Au retour d'un voyage, le frère Antoine rapporte sa douillette et la dépose machinalement sur la table. L'inspection des poches met cette fois le frère Jean-Baptiste en présence d'une somme assez importante, accompagnée de quelques papiers de valeur; sans perdre un instant, il retire adroitement le tout et le porte au R. P. Abbé. Peu après arrive le frère Antoine, qui va droit à la douillette et en scrute les poches d'une façon anxieuse. N'y

trouvant rien, il se tourne vers le frère tailleur et lui demande par signes si c'est bien là celle qu'il lui a remise. Sur la réponse affirmative du frère Jean-Baptiste, qui poursuit son travail avec un imperturbable sang-froid, le frère Antoine, un peu décontenancé, se retire sans rien ajouter. Il revient une seconde fois, et réitère ses perquisitions sans plus de succès. « C'en est fait, se dit-il en lui-même, j'ai dû perdre mon dossier. » Au sortir du vestiaire, il rencontre le bon frère Gabriel, qui remarque son trouble et le questionne sur le motif de sa peine. Encouragé par l'air charitable et compatissant de son saint confrère, le pauvre frère Antoine lui fait la fatale confidence, et ajoute qu'il n'ose pas s'en ouvrir au Révérend Père, mais qu'il va de suite écrire à sa sœur et lui demander l'équivalent de la somme perdue. A cette ouverture, le frère Gabriel sourit et le rassure de son mieux, observant que le malheur n'est pas grand et que lui-même se charge de régler cette affaire. De ce pas, notre bon frère se rend chez le R. P. Abbé, à qui il conte l'aventure. « Tenez-vous tranquille, lui fait le Révérend Père, la somme en question est entre bonnes mains; seulement je désire que le frère Antoine vienne me trouver. » Ce dernier se présenta en effet, reçut la correction qu'il méritait, et, grâce à la charitable intervention du frère Gabriel, se corrigea de sa négligence passée.

La charité du saint frère, avons-nous dit, s'étendait à tous sans distinction; aussi ne pouvait-il rester insensible aux souffrances d'autrui. Sortant un jour

du monastère en compagnie du R. P. Abbé, il est abordé par une pauvre femme, dont l'extérieur porte les derniers vestiges d'une aisance passée. Elle exprime sa misère présente, son état maladif, et demande finalement un petit subside pour se faire soigner dans un hôpital. Tout d'abord, le Révérend Père n'ajoute qu'une faible créance à son récit, et lui objecte que ses papiers ne font nulle mention de sa prétendue misère. Ému de compassion, le bon frère Gabriel obtient du Père Abbé la permission de lui venir en aide, et aussitôt il lui remet discrètement une généreuse aumône.

Un des nobles désirs que caressait sa grande âme était de faire construire à Reichenburg un hôpital desservi par des religieuses, qui soigneraient gratuitement les pauvres malheureux de l'endroit et visiteraient les malades à domicile. La mort l'a empêché de réaliser ce vœu si cher à son cœur. Sachant en outre que l'église paroissiale était beaucoup trop petite pour la population et que Monsieur le curé eût vivement souhaité en bâtir une plus vaste, le saint frère mit de suite à sa disposition, pour les premiers travaux, une forte somme, bien résolu à renouveler ses dons à mesure que la construction se poursuivrait. Diverses circonstances entravèrent ce pieux projet; le bon Dieu néanmoins tint compte à son serviteur de cette généreuse intention et ne dut point la laisser sans récompense.

Bon et charitable à l'excès, le cher frère s'oubliait complètement pour les autres, et, qui plus est, se

traitait rudement lui-même. Non content d'observer scrupuleusement la sainte Règle dans toute son austérité, il apportait dans l'œuvre de sa sanctification le surcroît d'une mortification continuelle et généreuse. Persuadé que l'on ne peut avancer un peu loin dans les sentiers de la perfection sans pratiquer des actes intérieurs et extérieurs de mortification, d'humilité, de renoncement, il ne laissait échapper aucune occasion de se vaincre, afin de se rendre plus conforme à Jésus crucifié. Attentif aux moindres besoins de ses frères, et toujours prêt à soulager leurs infirmités, il n'avait aucun égard pour les réclamations de la nature, ni pour les exigences de son propre corps.

La charité des supérieurs intervenait-elle pour lui faire accepter quelque soulagement, le saint religieux trouvait toujours que l'on s'occupait trop de lui, et que tel ou tel méritait bien mieux ce même adoucissement. Que de fois nous l'avons vu se rendant à la ferme, bravant la pluie et le froid, et ne songeant même pas à se couvrir du capuce. A l'entendre, il ne souffrait jamais de rien, et jouissait d'une santé à toute épreuve. Interrogé dans une rencontre sur son état physique : « Oh ! je vous remercie, fit-il en souriant, je vais très bien ; c'est moi qui me porte le mieux de la communauté. » Or, remarquait par après l'interlocuteur, le bon frère était si pâle et d'une telle maigreur, que l'on eût pu lire un journal au travers de ses joues.

A le voir au réfectoire, maniant allègrement la fourchette, on aurait cru que la portion qu'il avait





Le Frère Gabriel après la mort  
avec le R. P. Dom Jean-Baptiste Épalle à ses côtés.



devant lui était tout à fait à l'avenant de son appétit, et qu'il employait consciencieusement le temps du repas. Or, nous savons d'après le rapport de ses voisins que le frère Gabriel était là d'une sobriété, disons le mot, d'une mortification peu commune. Il leur suffit, en effet, d'ouvrir un peu les yeux, pour avoir le cœur net au sujet de l'innocent stratagème dont il usait pour amuser son appétit et lui faire savourer sa portion. Prenant un peu de cette dernière dans son assiette, il lui imprimait un mouvement de rotation continue, que suivait habilement sa fourchette; mais comme celle-ci effleurait à peine le contenu, elle revenait à sa bouche presque aussi légère que lorsqu'elle s'en était éloignée. Le tour de forces durait ordinairement aussi longtemps que le repas, et nous laissons à penser si le bon frère, en se levant de table, pouvait dire en toute sincérité qu'il avait fait honneur à la cuisine. Si nous ne faisons pas mention de la soupe, c'est que le frère Gabriel n'y touchait jamais, objectant, à qui lui en faisait la remarque, qu'elle l'incommodait. La vraie raison était bien plutôt qu'il voulait laisser sa part intègre aux pauvres qui se présentent chaque jour à la porte du monastère.

Un jour, la mortification bien connue du saint frère fut mise à une rude épreuve. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Son Excellence Monseigneur Napotnik voulut, dans une occasion, partager le repas des moines au réfectoire. Après le dîner, le Prélat fit le tour de la salle, et s'arrêta, sans doute

à dessein, devant le couvert du frère Gabriel, qui se tenait tout confus à quelques pas de là. Découvrant alors les gamelles, Monseigneur constata qu'elles étaient presque intactes, ce qu'il fit charitablement observer au bon frère, dont la mortification était, cette fois, mise en parfaite évidence.

Ajoutons que le frère Gabriel était arrivé à mortifier si parfaitement ses goûts en fait de nourriture, qu'il était difficile de savoir ce qu'il aimait ou ce qui lui répugnait. « J'ai toujours détesté l'oignon, fit-il un jour en présence du frère cuisinier ; mais, je vous prie, ne faites pas attention à moi. »

Les voisins du frère Gabriel au dortoir se souviennent avec quelle rigueur il usait de la discipline le vendredi ; à l'entendre se flageller de la sorte, on était convaincu qu'il se croyait, dans l'intime de son cœur, le plus grand pécheur qui fût au monde et qu'il était digne de tous les châtiments.<sup>1</sup>

Cet esprit de mortification s'étendait du reste, comme nous avons pu le remarquer, à toute sa personne et à toutes ses actions ; nul mieux que lui ne sut réduire en servitude son corps avec tous

1. La discipline du vénéré frère fut remise par le R. P. Abbé à un ami intime du saint religieux, Mr. Augustin Rey-Mury, de Lyon, qui reçut cette précieuse relique avec une inexprimable reconnaissance. Au cours de sa visite à Reichenburg en 1901, cet homme de grande foi se fit conduire au dortoir et, après avoir baisé avec dévotion les murs de la cellule qu'avait occupée l'humble religieux, il dit aux personnes qui l'entouraient ces paroles que nous avons recueillies sur bien des lèvres : « Le frère Gabriel était un saint. »

ses sens, et son cœur avec ses nobles facultés, pour en faire les souples instruments de sa sanctification et de son salut. Aussi la sainteté du frère Gabriel était formée de toutes les vertus. A vouloir les énumérer toutes, il nous faudrait consacrer un chapitre entier à chacune d'elles ; mais ce qui précède suffira, nous l'espérons, pour donner une juste idée de la perfection du saint religieux.

Ce sont là, objectera-t-on peut-être, des détails insignifiants et de peu de valeur dans la vie d'une sainte âme. Sans doute, et nous sommes de cet avis. Mais, par contre, ce serait une grosse erreur de croire que la vie ordinaire des saints est tissée de faits marquants et d'actions d'éclat. Rares sont les saints destinés à faire ici-bas de grandes choses ; et, pour notre propre consolation, si Dieu exigeait de nous des œuvres extraordinaires pour aller au ciel, à quel chiffre serait réduit le nombre des élus ! L'héroïsme que Notre-Seigneur demande de nous, c'est la fidélité dans les petites choses, *super pauca fidelis*, et le salut de notre âme et sa perfection tiennent à ces petites choses, qui furent précisément le fond de la vie de notre héros.

---

## CHAPITRE XI

### DERNIERS JOURS DU FRÈRE GABRIEL.

LA BACHASSE. MORT DE MADAME GIRAUD. LE FRÈRE GABRIEL AUPRÈS DE SON FRÈRE PAUL ; MORT ET ÉLOGE DE CE DERNIER. RETOUR INOPINÉ DU FRÈRE GABRIEL A REICHENBURG. SA DOUCE MORT AU SOIR D'UN BEAU JOUR. LES FUNÉRAILLES A LYON.

Au début de l'année 1806, époque qui correspond au point où nous en sommes de notre récit, la famille Giraud se réduisait à trois membres : Madame Giraud et ses deux fils, Monsieur Paul et le frère Gabriel. Presque nonagénaire, et succombant sous le poids de graves infirmités plus encore que sous celui des ans, la vertueuse Dame vivait retirée dans sa propriété de la Bachasse, à Ste Foy-les-Lyon, partageant son temps entre les bonnes œuvres et les exercices de piété. Monsieur Paul, tout en administrant l'importante Industrie de soieries que nous connaissons, entourait sa noble mère des soins assidus et dévoués que réclamait son état. Quant au bon frère Gabriel, quoique séparé de corps de sa mère et de son frère aîné, il vivait avec eux dans une étroite union de cœur et de sentiments. Tous ensemble formaient une image frappante du triple lien difficile à rompre, dont parle l'Ecclésiaste.

Or, spectacle douloureux, en moins de trois années, la mère et les fils allaient être ravis à la

terre pour se retrouver par delà les rives de l'éternité.

Pour le rêveur, historien ou poète, en quête d'un sujet palpitant d'intérêt, il y a là, dans le cercle intime de cette famille, matière à un délicieux poème ou à un ravissant tableau.

S'éloignant pour cela du tumulte de la grande cité, notre rêveur suit quelque temps une longue et belle route bordée d'arbres, et arrive comme par enchantement au sein d'une riante campagne pleine de soleil, de verdure et de fleurs. A sa droite, il remarque bientôt un grand portail à jour surmonté de cette simple inscription en lettres d'or : LA BACHASSE ; c'est le but de sa promenade.

Muni de l'autorisation du concierge, notre homme passe outre, s'engage dans des allées bien tenues, qui se déroulent sans fin comme un tapis moelleux au travers de mille nappes de verdure et de nombreux massifs décorés avec goût. Plus loin, il contourne des touffes d'arbres à la cime élancée, rencontre ça et là des bassins aux eaux limpides, comme qui dirait de petits lacs, dans lesquels des cygnes majestueux purifient sans relâche leur parure immaculée ; puis, sa curiosité satisfaite, il disparaît sous des bosquets embaumés de doux parfums, où se jouent des pléiades de petits oiseaux qui lui souhaitent gracieusement la bienvenue.

Au babil des oiseaux s'ajoute peu après le gentil murmure d'une fontaine qui s'échappe du flanc de la montagne, et se perd dans les anfrac-

tuosités pittoresques d'une grotte de toute beauté. Attiré de ce côté, notre rêveur s'avance à pas lents vers le point culminant du parc, et se trouve soudain à deux pas du superbe château de la Bachasse. Émerveillé, il s'arrête et contemple.

Pour nous, admis à l'intérieur, notre enthousiasme est mêlé d'une religieuse vénération ; mais ce qui captive notre intérêt et notre admiration, c'est moins la splendeur de l'édifice, chef-d'œuvre dans son ensemble comme dans chacune de ses parties, que la vue et la société de ses nobles habitants. Cette vénérable Dame, la souveraine de ce petit royaume, est à nos yeux l'image de la femme forte de l'évangile, admirable dans sa foi toute virile, dans son intelligence pratique des affaires domestiques, et surtout dans l'accomplissement parfait des œuvres de miséricorde envers le prochain. Parvenue au terme d'une longue existence, parsemée d'épreuves de tout genre, mais aussi féconde en mérites et en vertus sublimes, elle est regardée comme la mère du pauvre, de la veuve et de l'orphelin ; comme l'appui et le soutien de tout ce qui est faible et souffrant. Quant à ce digne Monsieur que vous voyez auprès de sa noble mère, et qui conserve à son égard, sous l'auréole des cheveux blancs, les sentiments et la tendre affection d'un enfant, il personnifie lui aussi le dévouement qui s'oublie, la charité qui se prodigue, la vie qui se consume au soulagement de l'humanité souffrante. Enfin, de loin en loin, apparaît dans ce milieu béni la douce et aimable figure du



saint religieux qui nous occupe, et dont nous connaissons la pieuse affection pour les siens.

Tel était, il y a un peu plus d'une douzaine d'années, l'état de la famille Giraud, où nous allons voir la mort frapper bientôt de si rudes coups.

Si nous avons conduit nos lecteurs au château de la Bachasse et leur en avons esquissé à grands traits et au hasard de souvenirs vieux de plus de dix années la physionomie intime et les remarquables beautés, c'est avant tout pour leur faire mesurer de plus près la grandeur des sacrifices que le frère Gabriel s'imposa pour Dieu, et nous rappeler à nous-mêmes les droits immenses qu'il acquit à notre reconnaissance et à notre admiration.

Et maintenant, au soir de sa vie, alors qu'un océan d'amertumes inonde son âme, et que de cruelles épreuves meurtrissent son cœur aimant, notre vénéré Fondateur nous apparaît admirable de courage et de résignation. Voyons plutôt.

C'est le 28 octobre 1896 que retentit le signal de l'épreuve. Dans l'après-midi, le R. P. Abbé reçut de Lyon un télégramme annonçant que Madame Giraud venait d'être frappée d'une attaque qui lui laissait une grande faiblesse et mettait ses jours en danger. Bien que le bon frère Gabriel fût en état de recevoir ce pénible message, le Révérend Père le lui communiqua néanmoins avec certains ménagements, afin d'amortir le contre-coup qu'il pourrait avoir sur sa propre santé. En même temps, il lui conseilla de se rendre sans retard auprès de sa vénérable mère, et de lui procurer ainsi la

consolation d'avoir ses deux fils à ses côtés en ce douloureux moment. Le cher frère se disposa donc à partir par le train de nuit.

Vers six heures du soir, arrive une seconde dépêche qui apporte la fatale nouvelle de la mort de Madame Giraud. Gardant ce secret pour lui seul, le R. P. Abbé accompagna le frère Gabriel jusqu'à Steinbrück, et là seulement lui fit part du dernier télégramme.

A la pensée de ne plus revoir sur la terre celle qui occupait une si haute place dans ses affections, le bon frère sentit son âme envahie par un noir chagrin, et son cœur brisé par une poignante douleur que ceux-là seuls peuvent bien définir et comprendre, qui n'ont plus de mère ici-bas. Mais bien vite les lumières de la foi se font jour dans cet intérieur bouleversé, et un sentiment inexplicable de consolation et de paix succède aux angoisses du premier moment. Tandis que le train se hâte vers la terre de France, les regards du saint religieux, fermés au paysage qui passe devant lui et s'enfuit en sens contraire, scrutent un horizon qui n'est pas de ce monde, et semblent rencontrer dans ces visions de l'au-delà l'âme de sa bienheureuse mère en possession d'une récompense si justement méritée.

Cependant, au monastère de Notre-Dame de la Délivrance, qui lui aussi vient de perdre une mère, des prières ferventes s'échappent de tous les cœurs. Dès le jour suivant, les Pères psalmodient les Vêpres des morts après l'office canonial ;

le lendemain matin, après Prime, le R. P. Abbé chante une messe solennelle de Requiem avec communion générale pour le repos de l'âme de la vénérée défunte. Ce n'est pas tout. Comme s'il s'agissait d'un membre de la communauté, tous les prêtres du monastère célèbrent trois messes, et les religieux non-prêtres récitent une fois le psautier ou 150 Pater à cette même intention.<sup>1</sup>

Fortement ébranlée par la mort de sa mère, la santé du frère Gabriel réclamait des soins tout spéciaux qu'il ne pouvait trouver nulle part aussi bien qu'auprès de son frère Paul, sur qui il reporta dès lors toute son affection. Ce dernier, très souffrant lui-même, sentait le besoin d'avoir le saint religieux à ses côtés; les deux frères s'aidaient ainsi réciproquement à supporter le poids écrasant d'une vie qui n'avait plus de charmes pour eux.

Ce ne fut que le 20 février 1897 que le cher frère Gabriel reparut à Reichenburg, où il reprit la direction des industries. Voulant en outre couronner plus dignement encore s'il était possible l'œuvre que le Seigneur lui avait confiée, il songea sérieusement, à cette époque, à réaliser un rêve

1. En tête du Nécrologe de N.-D. de la Délivrance figurent les noms de tous les membres défunts des familles Giraud et Granjon avec la date de leur décès, de sorte que les religieux unissent dans leur commun souvenir et dans une même prière leurs insignes bienfaiteurs et leurs frères en religion. En outre, chaque dimanche, une messe de fondation avec communion générale est célébrée pour les membres vivants et défunts de ces chères familles. Ainsi la mémoire de leurs inoubliables bienfaits, en se perpétuant d'âge en âge, évoquera toujours les pieux suffrages des générations qui se succéderont dans ce monastère.

généreux qu'il caressait depuis un certain temps : il désirait doter son monastère d'une église régulière et mieux en rapport avec l'état de la communauté. La divine Providence disposa les choses autrement, et les moines de Reichenburg n'ont aujourd'hui encore que leur chapelle provisoire des premiers jours.

L'année 1897 se passa sans incident particulier. Il n'en fut pas de même de l'année suivante, qui allait rouvrir dans l'âme du frère Gabriel une plaie profonde, à peine cicatrisée. Vers la fin du mois d'août, il est mandé en hâte auprès de son frère Paul qui est à toute extrémité. Sa présence toutefois semble conjurer le danger. Il reste néanmoins aux côtés de l'auguste malade, et lui prodigue tous les soins que son tendre cœur lui inspire. Ensemble, ils vont passer le reste de l'été et les premiers jours de l'automne sur les bords de la mer, à Menton ; puis, confiants dans un mieux plus apparent que réel, ils rentrent à la Bachasse. Le bon frère Gabriel hasarda même, au commencement d'octobre, le voyage de Reichenburg, où il avait des affaires urgentes à traiter. Rappelé presque aussitôt par son frère, il ne le quitta plus jusqu'à sa mort, et ce fut lui qui reçut son dernier soupir, le 22 novembre 1898.

Nous croyons que quelques lignes à la mémoire du regretté défunt ne seront point déplacées dans le cours de ce récit ; on trouvera du reste plus d'un trait de ressemblance entre cette belle physionomie de saint et celle du vénéré frère Gabriel.

Né le 28 janvier 1828, Monsieur Paul Giraud fit de brillantes études aux Minimes, à Lyon. Entré de bonne heure dans la maison de commerce de son père, il épousa Mlle Charrin, mais ne trouva pas dans cette union le bonheur que son excellent caractère, son savoir remarquable et ses vertus angéliques lui promettaient. Obligé de se séparer après quelques années seulement de vie conjugale, il partagea son temps, pour occuper sa grande activité, entre les soins du commerce, dont il était l'âme, et les bonnes œuvres.

Commandeur de l'ordre de Saint Grégoire le Grand, Président de l'association des Patrons catholiques de Lyon, administrateur et souscripteur perpétuel de l'association fraternelle des Minimes, Monsieur Paul Giraud occupait un des premiers rangs dans la fabrique lyonnaise. C'était un homme d'affaires de tout premier ordre, un esprit d'une rare clairvoyance en matières commerciales, car on ne dirige pas sans beaucoup d'habileté et une exceptionnelle compétence une maison de vente qu'alimente un millier de métiers mécaniques, répartis dans cinq grandes usines, situées dans la Saône-et-Loire, dans l'Isère et dans l'Ardèche.

Mais ce n'était point là, ont dit les feuilles publiques dans son éloge funèbre,<sup>1</sup> le trait qui mérite de perpétuer son souvenir. Monsieur Paul Giraud était avant tout l'homme des œuvres et de la charité, de la charité qui donne à tous et qui s'ignore

1. Écho de Fourvière, Nouvelliste de Lyon, Salut public, Bulletin de l'Association fraternelle des Minimes, etc

elle-même. Toujours affable et bienveillant, d'une modestie sous laquelle il avait l'art de cacher ses hautes qualités intellectuelles, au point de ne les laisser soupçonner qu'à la condition d'un commerce habituel avec lui, on aurait pu dire que s'il lui est arrivé de faire des ingrats au milieu de ses largesses, jamais il n'a pu se faire ni un ennemi ni un envieux.

De fait, dit le *Salut public*, sa charité était prodigieuse, unique, on peut le dire. Et pourtant, ce ne sont très certainement pas les actes qu'on en connaît le mieux qui sont les plus admirables. Sa charité n'aimait pas à s'afficher ; elle était silencieuse, discrète, cachée : aussi était-ce alors qu'elle venait en aide à quelque souffrance ignorée, longuement cherchée, qu'elle se manifestait dans toute sa grandeur. A sa caisse venaient frapper toutes, oui, toutes les bonnes œuvres de Lyon, quel que fût leur but ou leur utilité immédiate. Mais ce n'est pas dans ces offrandes ordinaires, faites comme administrativement, que se dépensait la plus grande partie des aumônes distribuées chaque année par cet homme généreux. Il se plaisait à aller lui-même porter les secours aux pauvres. Que de mansardes ont vu sa grande silhouette voûtée, sa tête ascétique toujours couverte d'une calotte noire. On pourrait même dire qu'il était plus connu des petits, des miséreux, que des personnes de son monde qu'il ne fréquentait que dans la mesure du nécessaire.

Dans les douloureuses épreuves qui traversèrent

sa vie, et dans toutes ses peines quelles qu'elles fussent, Monsieur Paul Giraud trouvait une consolation et un adoucissement dans la prière et dans les œuvres qu'inspire la religion. Toutes celles de la ville de Lyon le comptaient parmi leurs bienfaiteurs, et beaucoup parmi leurs promoteurs les plus actifs. Il présidait entre autres, nous l'avons dit, l'association des Patrons catholiques de Lyon. Ce fut dans leurs réunions que germa la première pensée sérieuse d'un journal populaire et catholique quotidien. On était alors dans les derniers mois de 1878, et bientôt le *Nouvelliste de Lyon* lançait son premier numéro, le 15 mai 1879. Monsieur Paul Giraud, qui en avait été un des inspirateurs, fit partie, dès l'origine, du conseil d'administration de ce journal.

Cet homme de bien s'éteignit doucement, âgé de 71 ans, dans la plénitude de son intelligence et de sa bonté, avec les sentiments de foi, de piété et de ferveur qui ne l'avaient jamais abandonné, faisant à Dieu le sacrifice d'une vie qui aurait pu être si heureuse et si belle.

Ses funérailles, qui eurent lieu le 25 novembre 1898, revêtirent la forme d'un éclatant témoignage de respectueuse et douloureuse sympathie. Malgré l'éloignement, dit le *Nouvelliste de Lyon*, malgré un temps détestable, une pluie violente et ininterrompue, l'affluence des personnes venues pour accompagner jusqu'à sa dernière demeure la dépouille mortelle du défunt, était considérable. En disant que les voitures qui stationnaient près

de la propriété de la Bachasse, boulevard d'Yzeron, au moment de la levée du corps, étaient au nombre de plus de deux cents, nous resterons certainement au-dessous de la vérité.

Le cercueil avait été laissé dans la chambre même du défunt, transformée en chapelle ardente. Des chandeliers et des ornements d'église avaient seuls été apportés; aucune fleur, pas une couronne : ainsi l'avait signifié Monsieur Paul Giraud avant de mourir. La levée du corps a été faite par le clergé paroissial, en présence de la famille et des amis les plus intimes, dont l'émotion ne peut se traduire.

Dans le cortège, qui s'est formé sur la terrasse de la maison et a déroulé sa longue théorie parmi les allées du parc jonchées de feuilles mortes, nous avons vu des représentants de toutes les Congrégations religieuses qui se consacrent uniquement aux pauvres : Petites-Sœurs des Pauvres, Religieuses du Calvaire et d'autres encore; des délégations nombreuses et importantes des œuvres philanthropiques auxquelles Monsieur Giraud s'est intéressé avec une constante charité.

Dans la petite église de Beaunant, toute tendue de draperies noires et qui ne put recevoir qu'une très faible partie du cortège, la cérémonie funèbre a eu le caractère le plus imposant et le plus impressionnant. Monsieur le vicaire général Vindry, délégué par Son Em. le cardinal Coullié pour le représenter, a donné l'absoute. La cérémonie terminée, le convoi s'est rendu, par Chaponostet le



Point-du-jour, au cimetièrre de Loyasse, où l'inhumation s'est faite au milieu d'un recueillement religieux qui ne parvenait pas à cacher l'émotion profonde que ressentaient tous les cœurs.

Après la mort de son frère, le bon frère Gabriel, à qui incombaient des devoirs immenses, prit toutes les mesures nécessaires pour assurer la bonne marche de son Industrie de soieries, à laquelle il s'était toujours beaucoup intéressé. Désirant aussi maintenir les situations acquises du nombreux personnel qui lui était absolument dévoué, et qu'un arrêt précipité aurait mis, pour la plupart, dans un grand embarras, il choisit deux employés qu'il intéressa et qu'il nomma administrateurs de sa maison. Il prit également des mesures bienveillantes à l'égard de tout son personnel; mais sa mort si subite ne permit malheureusement pas l'exécution de ses dispositions telle qu'il l'aurait désirée. Néanmoins, pour se conformer à ses dernières volontés, Madame Léon Giraud, sa légataire universelle, dut prendre son lieu et place, afin de continuer son industrie dix ans encore après sa mort.<sup>1</sup>

1. Que l'on nous permette de remercier d'une façon toute spéciale Monsieur Augustin Granjon, neveu du frère Gabriel, pour la bienveillance avec laquelle il a mis à notre disposition certaines notes de famille et autres renseignements concernant son saint oncle. Du reste, ce n'est pas le seul titre que son noble cœur s'est acquis à notre reconnaissance; Monsieur Augustin Granjon occupe une place exceptionnelle sur la liste des bienfaiteurs de N.-D. de la Délivrance comme aussi dans le cœur des moines. Daigne donc le bon Dieu lui accorder une santé meilleure, une longue vie et enfin une belle récompense dans le ciel.

Deux mois suffirent au vénéré Frère pour mettre ordre à toutes ses affaires de famille. Vers la fin de janvier 1899, nous le trouvons à Notre-Dame des Dombes, suivant avec sa ferveur ordinaire les pieux exercices de la retraite annuelle. Rompu par les tracas de sa nouvelle situation non moins que par les cruelles épreuves des derniers temps, le saint religieux sent un pressant besoin de retremper son âme dans les eaux vives d'une vraie et solide piété. Du reste, un secret pressentiment l'avertit que cette retraite est la dernière de sa vie ; une voix intime, qui ne peut être que celle de son saint frère ou de sa vertueuse mère, l'invite à venir rejoindre les membres de sa famille dans la bienheureuse éternité ; d'autre part, les salutaires réflexions qu'il fait durant ces jours de retraite sur les événements qui viennent de s'accomplir, achèvent de détacher son âme de tout ce qui passe et lui font envisager la mort comme une précieuse faveur et une heureuse délivrance. C'est la pensée que le frère Gabriel exprimait au mois de décembre 1898 dans une lettre au R. P. Dom Benoît Margerand : « Me voilà maintenant seul après avoir vu mourir successivement tous les miens. Le bon Dieu à présent me prendra quand il voudra ; le plus tôt sera le mieux. »

Toutefois, ce n'est pas au milieu du monde ni même au monastère de N.-D. des Dombes que doit sonner la dernière heure du saint frère ; c'est dans son petit nid de Reichenburg qu'il veut mourir, ainsi qu'il en a manifesté le désir maintes fois

durant sa vie. Là est son cœur; vers ce point convergent désormais toutes ses affections. Aussi comme il lui tarde de se retrouver parmi ses frères!

Aux ferventes prières qui se font à Notre-Dame de la Délivrance pour le repos de l'âme de Monsieur Paul Giraud et aux témoignages de sympathique condoléance qui arrivent au bon frère Gabriel, succèdent bientôt les souhaits délicats et affectueux pour la nouvelle année. Très sensible à toutes ces marques de religieux attachement, le vénéré Fondateur sait dérober quelques instants à ses multiples occupations pour adresser à ses frères l'expression de sa reconnaissance. Qu'on lise par exemple cette réponse charmante qu'il fait à une lettre collective des jeunes enfants de l'alumnat :

Ste Foy, le 6 janvier 1899.

MES BONS PETITS FRÈRES,

La lettre que vous m'avez si bien écrite m'a causé un grand plaisir. Les souhaits et prières que vous faites pour moi seront certainement exaucés du bon Jésus, qui, s'étant fait petit enfant, ne sait rien refuser à votre âge.

De mon côté, je tâcherai d'obtenir du bon Dieu pour vous la grâce de continuer, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, à être toujours bien sages, et à faire la joie de mon R. Père Abbé et la consolation de mon Père Placide et de mon Père Louis.

Priez toujours pour votre affectionné frère en Notre-Seigneur et la bonne Vierge Marie

FR. MARIE GABRIEL.

Sa retraite terminée, le frère Gabriel prit congé des Pères et des Frères de N.-D. des Dombes, qu'il chérissait d'une particulière affection, fit ensuite

une courte apparition au milieu des siens, à Lyon, puis de là se mit en route pour Reichenburg, où il arriva à l'improviste, le 13 février 1899.

Que ne nous a-t-il été donné de lire au fond de son âme, lorsqu'il gravissait pour la dernière fois cette colline tant aimée, qui devait être bientôt pour lui le sommet du Calvaire et du Thabor ! Il nous eût été doux et consolant d'y recueillir à cette heure les suprêmes désirs et les sentiments généreux qui animaient ce noble cœur.

A considérer les attentions délicates, disons mieux, toutes maternelles, dont la divine Providence favorise notre saint Fondateur durant les derniers jours de son pèlerinage terrestre ; à voir le calme et la paix qui président à toutes ses actions, et comment chacune d'elles arrive bien en son temps et en son lieu ; à suivre, en un mot, la marche des circonstances merveilleuses qui préludent à son trépas, nous serions tenté de croire que le bon Dieu lui donna dès lors un empire absolu sur les événements, qu'il semble diriger à son gré, et sur la mort elle-même, au-devant de laquelle il s'avance d'un front tranquille et radieux.

Accueilli par ses frères, comme bien on pense, avec une vive allégresse qui n'a d'égale que celle qu'il éprouve lui-même de se retrouver dans son cher monastère, le vénéré frère Gabriel étonne tout le monde par son grand calme, non moins que par le petit air de santé qui s'épanouit sur sa figure. A la profonde surprise que cause à tous son retour inopiné, il répond simplement : « Le

beau temps et mes affaires m'ont permis de rentrer plus tôt. » Dieu a ses secrets, et les saintes âmes ont aussi les leurs. Afin d'aider au complet rétablissement de cette santé si précieuse, le Révérend Père Abbé lui assigna une chambre où il pût se reposer plus commodément. En outre, comme son petit manteau d'oblat l'assimilait par trop aux jeunes enfants de l'externat, il reçut, à la satisfaction générale, l'ordre de garder l'habit de profès qu'il portait depuis son départ. En retour, l'humble frère, à qui cette mesure causait quelque peine, revendiqua comme un droit de conserver du moins sa place habituelle, c'est à dire la dernière. Il reprit également ses anciennes fonctions de directeur des fabriques, ce dont il s'acquittait à merveille.

Cependant l'illusion que l'on s'était faite au sujet de la santé du bon frère fut de bien courte durée. Un jour, durant les Vêpres, il se sentit très mal et devint subitement pâle et agité; le cœur lui manquait, et ses jambes avaient peine à le porter. Néanmoins, il s'efforça de ne rien laisser paraître et garda sa stalle jusqu'à la fin de l'office. Informé de cet incident, le Révérend Père le dispensa de l'assistance au chœur.

Sur ces entrefaites, le 25 février au soir, nous arriva le R. P. Dom Louis de Gonzague de Notre-Dame des Dombes pour faire la visite régulière, qu'il commença dès le lendemain matin, à l'heure ordinaire du chapitre. Le frère Gabriel fut tout heureux de revoir notre vénéré Père Immédiat; on eût dit qu'il n'attendait plus que sa présence

au milieu de nous pour quitter cette terre et s'en aller au ciel. Toutefois ils purent encore, le soir venu, passer ensemble de délicieux moments. Absorbé durant le jour par son office de Visiteur, Dom Louis de Gonzague avait accepté, à cause de ses nombreuses infirmités, de prendre sa frugale collation en compagnie du R. P. Dom Jean-Baptiste Épalle et du frère Gabriel. La divine Providence voulait sans doute préparer ces trois cœurs, si tendrement unis, à la douloureuse séparation qui approchait.

Le 28 février, on voulut apporter une solennité inaccoutumée à l'ouverture du mois de Saint Joseph, que le R. P. Dom Louis de Gonzague daigna présider. Vers deux heures donc de l'après-midi, toute la communauté se réunit dans la salle du chapitre des Frères convers, où, sur un trône étincelant de lumières, la statue de l'auguste Patriarche de Nazareth semblait s'animer pour bénir ses dévots serviteurs. A la récitation du chapelet succéda le chant des litanies de Saint Joseph, dont les pieuses invocations s'échappaient de tous les cœurs avec une ferveur extraordinaire. Au dehors, le ciel et la terre prenaient part à la fête. Les petits oiseaux faisaient entendre leurs plus douces mélodies en l'honneur du Père nourricier de Jésus, tandis que les premières fleurs des champs embaumaient l'atmosphère d'agréables senteurs, qui rappelaient le parfum de ses sublimes vertus. Enfin la prière du Pape Léon XIII au glorieux Patron de l'Église universelle clôtura le pieux exercice, que chacun,

à part soi, allait continuer durant tout le mois qui lui est consacré.

Au sortir de la salle, plusieurs d'entre nous remarquèrent une profonde altération dans les traits du bon frère Gabriel; une pâleur livide couvrait son visage, et ses yeux voilés et hâgards paraissaient ne plus apercevoir ce qui se passait autour de lui. Le R. P. Dom Jean-Baptiste le suivit dans sa chambre, où il le trouva affaissé sur une chaise. « Cette fois, c'est fini, fit le cher malade; c'est fini. » Puis il exprima au Révérend Père le désir d'émettre les saints vœux de la religion. Croyant à une indisposition passagère, semblable à celle des jours précédents, Dom Jean-Baptiste lui conseilla de prendre un peu de repos et le rassura de son mieux sur son état.

Un peu plus tard, en effet, le vénéré Frère se sentit plus dispos, et il put même faire une petite promenade à la grotte de Notre-Dame de Lourdes, à quelques pas du monastère, en compagnie des Révérends Pères et de Monsieur Moirant, frère de Dom Louis de Gonzague, qui était retiré à Reichenburg depuis plusieurs années. Comme ce dernier souffrait d'un pied et marchait difficilement, le frère Gabriel, oubliant ses propres infirmités, lui offrait son bras, afin de lui éviter une trop grande fatigue. Au retour, ne se trouvant pas plus mal, le bon Frère monta au secrétariat, où il régla certaines affaires de famille, et prépara un courrier assez important pour le lendemain.

Un peu après six heures, la collation réunit de

nouveau et pour la dernière fois le R. P. Visiteur, le R. P. Dom Jean-Baptiste et le frère Gabriel. Rien dans l'état du cher frère ne laissait prévoir le prompt et funeste dénouement qui était sur le point d'avoir lieu ; durant le repas, il se mêla avec intérêt à la conversation et fut même d'une gaieté plus grande qu'à l'ordinaire. Soudain, au moment où Dom Louis de Gonzague achevait une phrase, le frère Gabriel, tout en souriant, poussa un petit cri étouffé et laissa reposer sa tête dans ses mains appuyées sur le bord de la table. Aussitôt, les Révérends Pères s'approchent et comprennent que le bon frère leur échappe. Sans perdre un instant, le R. P. Visiteur prononce les paroles de l'absolution, tandis que le Père Marcel, qui faisait le service de la table, vole à la sacristie pour prendre les saintes huiles ; il était trop tard, le frère Gabriel avait cessé de vivre. Afin de mieux s'en assurer, le R. P. Dom Louis de Gonzague, tenant une de ses mains, lui dit d'une voix un peu forte : « Si vous m'entendez, mon frère Gabriel, serrez moi la main ; » mais ses paroles ne trouvèrent pas d'écho.

De notre vénéré Fondateur il ne nous restait que la dépouille mortelle. Répondant à l'appel de Jésus qui le conviait à la récompense ; sous la protection et avec l'assistance de Marie et de Saint Joseph, qu'il avait invoqués quelques instants auparavant ; entre les bras de son Supérieur, comme un enfant sur le sein de son père, il mourait comme il avait fait toutes choses et comme il avait



vécu : humblement, paisiblement et sans bruit. C'était le 28 février 1899, un mardi, vers 6 heures 45 du soir ; le frère Gabriel était âgé de 62 ans et 8 mois.

A ce moment-là même, où l'âme du bon Frère, dégagée des liens du corps, prenait doucement son essor vers les tabernacles éternels et paraissait au tribunal du souverain Juge, la communauté achevait au chœur l'office des Complies. Déjà les premiers accents du sublime *Salve Regina* de Cîteaux montaient vers le ciel, et soixante-dix à quatre-vingts voix, unies dans une même prière, demandaient à Marie d'abaisser vers ses enfants, dans cette vallée de larmes, un regard de miséricordieuse compassion. Au déclin du jour, image de la mort, toutes ces voix imploraient sa bonté et sa clémence, afin d'obtenir, après cet exil, de voir Jésus, le fruit béni de ses chastes entrailles : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende*. Or, à cette heure même, au soir de ce beau jour, cette tendre Mère accourait au-devant de son fidèle serviteur pour lui servir de guide, de protectrice et d'avocate auprès de son divin Fils.

Après l'Angelus, tout rentra dans le silence pour l'examen général. Au signal de la fin, le Révérend Père Visiteur, quittant le chœur des Frères, s'arrêta à quelques pas de celui des Religieux. Puis, après le *Benedicite* d'usage, il adressa à la communauté, d'une voix forte mais sensiblement émue, ces simples paroles, que la sainteté du lieu et la solennité

du moment rendaient encore plus expressives : « Mes frères, un grand malheur vient de fondre sur nous ; restons calmes et rappelons-nous que, quoi qu'il arrive, nous devons toujours nous soumettre à l'adorable volonté de Dieu. Veuillez vous rendre au chapitre, je vous parlerai plus longuement. » Là, le Révérend Père nous apprit la fatale et douloureuse nouvelle, tout en nous exhortant à prier beaucoup pour le repos de l'âme de notre vénéré Fondateur ; après quoi on récita six Pater, six Ave et six Gloria Patri à cette même intention, comme cela s'observe pour tous nos chers défunts, afin de leur communiquer les innombrables indulgences attachées à cette salutaire pratique.<sup>1</sup> Deux ou trois religieux, désignés pour cela, procédèrent ensuite au lavement du corps du regretté défunt, que deux frères veillèrent durant le reste de la nuit.

A deux heures et demie, après l'office des Matines et des Laudes de la sainte Vierge, toute la communauté se rassembla devant le chapitre, où eut lieu la touchante cérémonie de la levée du corps, que le R. P. Visiteur tint à présider, afin d'épargner au R. P. Dom Jean-Baptiste un surcroît de fatigue et d'émotion. De là, on se rendit à la chapelle, où le saint corps fut exposé au milieu du chœur des religieux, en attendant le moment des funérailles. Après Prime, le R. P. Dom Louis

1. Un Rescrit de la Sacrée Congrégation des Mémoires du 28 nov. 1874 étend au scapulaire de notre Ordre les Indulgences et privilèges du scapulaire de l'Immaculée-Conception.

de Gonzague chanta la messe solennelle de Requiem, à laquelle toute la communauté fit la sainte communion. De demi-heure en demi-heure durant le jour et de deux heures en deux heures pendant la nuit, selon que le veulent nos saintes Règles, deux religieux ou frères convers se succédèrent auprès de ces restes bénis, bien moins toutefois pour prier pour le vénéré défunt que pour l'invoquer déjà comme un saint. En contemplant ce noble visage que la mort venait de marquer du sceau de l'éternité, et que la sainteté entourait d'une auréole toute céleste, chacun se sentait inspiré à confier au bon Frère ses plus chers intérêts. Plusieurs faisaient toucher à ses mains, croisées sur le crucifix, leur chapelet ou d'autres objets de piété; d'autres allaient même jusqu'à lui enlever discrètement quelques mèches de cheveux qu'ils gardent aujourd'hui comme de précieuses reliques.

La nouvelle de la mort du saint religieux se répandit bien vite; des télégrammes la portèrent du reste aux membres de sa famille et au monastère de N.-D. des Dombes, où l'on remplit pour lui les mêmes devoirs que pour un défunt de la communauté. Comme il était très connu dans les environs de Reichenburg et si généralement aimé, tout faisait présager qu'il aurait des funérailles splendides. Son Excellence Mgr le Prince-Évêque de Marburg, très contrarié de ne pouvoir les présider, voulut du moins montrer la part bien vive qu'il prenait à notre deuil en se faisant représenter par un chanoine de sa cathédrale.

Sur ces entrefaites, le mercredi 29 février, les parents du vénéré Frère demandèrent par télégramme que le corps du défunt vint reposer dans le caveau de la famille, à Lyon. Bien qu'il nous en coûtât énormément de nous séparer pour toujours de celui qui avait été le fondateur et l'âme de notre monastère, la reconnaissance nous fit un devoir d'acquiescer à ce pieux et légitime désir. On résolut alors d'extraire le cœur du saint Frère pour le garder à l'édification publique dans ce monastère, qui est son œuvre matériellement parlant. Le médecin de la maison, Monsieur le Docteur Schmirmaul, et celui de la Préfecture, M. le Docteur Vičič, procédèrent aussitôt à l'autopsie, qui fut des plus laborieuses; ce qui faisait dire agréablement à M. le Docteur Schmirmaul : « Bien sûr que durant toute sa vie le frère Gabriel n'a pas donné autant de peine que pendant cette opération. » A l'apparition du cœur, Monsieur le Docteur ne put retenir cette exclamation : « Oh ! quel grand cœur avait le frère Gabriel. » Il était en effet d'une grandeur extraordinaire, si bien que l'orfèvre, à qui l'on confia l'exécution de l'urne funéraire, crut d'abord à une erreur dans les dimensions qu'on lui remit.

Les formalités à remplir auprès du gouvernement pour le transfert du corps en France furent longues et compliquées. Enfin le 10 mars, vers quatre heures de l'après-midi, le cercueil, placé sur une voiture traînée par les deux plus beaux chevaux du monastère, devait être conduit à la

gare. Toute la communauté accompagna processionnellement les restes inanimés du vénéré Fondateur. Une nombreuse assistance, profondément recueillie, vint également s'associer à la douleur des moines et partager leurs regrets. Aussi cette fête de deuil fut-elle vraiment un éclatant triomphe pour le héros si humble qui en était l'objet.

Monsieur le maire, ami constant du frère Gabriel, pour lors très malade, exprima sa peine de ne pouvoir suivre le cortège. Le corps des pompiers, en grande tenue, ouvrait la marche. Puis venaient la croix, les acolytes et les religieux en habit de chœur ; les Révérends Pères Abbés, une étole noire sur la coule, étaient assistés de quatre prêtres des environs. Derrière eux s'avavançait le char funèbre, suivi des frères convers, de tous les enfants de l'école, conduits par Monsieur l'instituteur, et enfin de la foule qui grossissait à mesure que la procession s'éloignait du monastère. Au bas de la colline, le convoi s'arrêta devant la chapelle de Saint Jean-Népomucène, et le cercueil fut placé sur un brancard. A la récitation du chapelet succéda alors le chant des répons des morts, tandis que les Révérends Pères et Monsieur le Curé de la paroisse donnaient une triple et solennelle absoute au défunt. Sur quoi M. le Curé adressa quelques mots à l'assistance et lui manifesta les désirs de la famille Giraud relativement à la dépouille mortelle. « Mais, ajouta-t-il, le frère Gabriel était surtout un saint religieux par le cœur ; nous devons donc nous consoler à la pensée que

cette noble partie de lui-même sera conservée au milieu de nous, dans ce monastère qu'il a fondé et qu'il a tant aimé. »

Quatre frères des plus vigoureux chargent ensuite le cercueil sur leurs épaules, et le cortège se remet en marche au chant des Psaumes. A la gare, le saint corps est immédiatement placé dans le wagon qui doit le conduire en France, et les Révérends Pères ainsi que les prêtres présents font, au nom de tous, une dernière aspersion d'eau bénite sur les restes bénis de celui que chacun invoquait comme un puissant intercesseur auprès de Dieu. Les religieux reprirent alors le chemin du monastère en récitant les Psaumes de la pénitence ; mieux que jamais, ils sentaient le vide énorme qui venait de s'opérer parmi eux, et chez plusieurs l'émotion se trahit en ce moment par des larmes silencieuses longtemps contenues.

Le soin d'accompagner la dépouille mortelle du frère Gabriel et de la remettre à sa famille revenait de droit au R. P. Dom Jean-Baptiste, qui nous quitta dans la nuit du 10 mars et arriva à Lyon le 14 au soir.

Le lendemain matin, le cercueil fut conduit de la gare de Perrache à Saint Pothin, où il devait rester exposé jusqu'à l'heure des funérailles. Durant cette journée, une foule émue et recueillie défila devant les restes bénis du vénéré défunt, dont l'histoire édifiante passait de bouche en bouche et excitait un intérêt tout particulier. Au profond silence qui régnait dans l'assemblée, on

comprenait que les salutaires enseignements de la foi et l'admirable tradition de l'exemple se dégageaient de ce cercueil.

Après la levée du corps, afin d'honorer le défunt, on organisa une procession pendant laquelle, en portant le cercueil, on fit le tour de la grande place qui s'étend aux abords de l'antique église. Fixée au jeudi, 16 mars, la cérémonie des funérailles fut un nouveau triomphe pour l'humble moine que Dieu se plaisait visiblement à glorifier. A dix heures, le R. P. Dom Jean-Baptiste Épalle chanta la messe au milieu d'un grand concours de fidèles. Pendant ce temps, le R. P. Dom Benoît Margerand et le R. P. Louis André, aumônier des Trappistines de Maubec et futur Abbé de Staouëli, célébraient une messe basse dans des chapelles latérales. Tous les trois donnèrent ensuite successivement la triple absoute selon le rituel cistercien, puis le convoi se forma pour se rendre au cimetière de Loyasse, où devait se faire l'inhumation.

En plus des Révérends Pères nommés plus haut, deux religieux prêtres de N.-D. des Dombes, en habit de chœur, achevaient de représenter l'ordre de Cîteaux. Le deuil était conduit par les membres de la famille, qui ressentaient douloureusement la perte qu'ils venaient de faire. En tête d'une foule nombreuse qui suivait en bon ordre, on distinguait avec une vive satisfaction les vieux compagnons d'armes du frère Gabriel à la 1<sup>e</sup> légion d'artillerie du Rhône; tous avaient répondu avec empressement à l'invitation officielle que leur avait adressée

leur ancien capitaine. Outre leur honorable présence, qui donnait un petit air de patriotisme à cette solennité funèbre, une couronne enlacée d'un large ruban tricolore, qu'ils avaient pieusement déposée sur le cercueil, témoignait de la fidèle affection qu'ils avaient gardée à leur brave et regretté collègue devenu moine.

Au cimetière, après les prières liturgiques, deux discours furent prononcés à l'éloge du saint religieux, en qui tous bénissaient le dernier représentant de la noble famille Giraud, dont le nom restera le synonyme de piété et de charité.

A l'issue de la cérémonie, un prêtre de la ville demanda à l'assistance de réciter à haute voix cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le repos de l'âme du frère Gabriel Giraud, parce qu'il appartenait à la société des Hospitaliers-Veilleurs. Pour la même raison il déclara publiquement que, conformément à l'article 53 du règlement, huit messes seraient célébrées pour l'associé défunt.

Et c'est ainsi que la prière, qui avait fait les délices du bon frère Gabriel durant sa vie, embauma encore son tombeau après sa mort.

---



## CHAPITRE XII

### FONDATEUR ET FONDATION.

CÉRÉMONIE DE LA TRANSLATION DU CŒUR DU FRÈRE GABRIEL. UNE PAGE DES ANNALES DE N.-D. DE LA DÉLIVRANCE. LE 25<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION.

De Lyon, où ils ont assisté aux funérailles du bon frère Gabriel, nous ramenons nos lecteurs au monastère de Reichenburg, non plus pour leur faire admirer l'humble religieux se sanctifiant dans l'austère pratique des vertus du cloître, mais pour leur laisser entrevoir l'étroite et douce union qui continue d'exister entre le vénéré Fondateur et sa chère fondation.

Pour nous, en effet, notre regretté frère Gabriel n'est pas mort; il vit dans ses œuvres, dans les nombreux bienfaits qui honoreront à jamais sa mémoire, et dans les sublimes exemples de vertus qu'il nous a laissés. Il est de ceux que leurs œuvres louent d'une voix plus éloquente que les plus beaux discours : *laudent eum in portis opera eius*.

Bien mieux encore, nous avons l'insigne bonheur de posséder son cœur, dépôt sacré, précieuse relique, que nous confiâmes au plus pur des métaux et que nous conserverons toujours avec la plus religieuse vénération.

Depuis le jour de l'extraction (2 mars 1899), le saint cœur du frère Gabriel, renfermé provisoirement dans un bocal de verre, était gardé avec

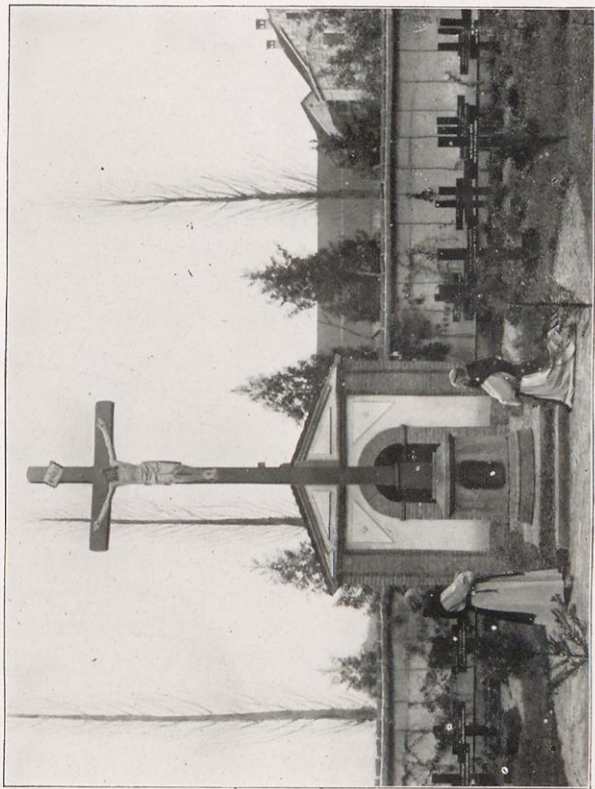
un grand respect dans la chambre même, où le bon Frère vécut ses derniers jours. Après quelques hésitations touchant le lieu qu'il devait définitivement occuper, on convint de le placer au cimetière, dans la pyramide octogone qui supporte la grande et belle croix du centre. Une sorte de niche fut donc pratiquée dans la face antérieure du bloc, vis-à-vis le portail d'entrée.

Restait à s'ingénier pour apporter la plus grande pompe possible à la cérémonie, fixée au 27 août, fête du très-pur cœur de Marie.

L'ornementation d'un petit brancard fut commise à deux de nos Pères d'une capacité éprouvée pour ces sortes de travaux; un troisième devait dessiner le plan d'une custode ou urne funéraire. De leur côté, nos jeunes frères oblats faisaient des prodiges de courage et des inventions fort heureuses, pour atténuer la note lugubre et triste qui, d'ordinaire, s'attache au champ des morts. Ils y réussirent si bien, que chacun se disait à part soi : comme il va faire bon mourir maintenant !

C'est en vain que nous tenterions de décrire dans tous leurs minutieux détails le gracieux petit brancard et la custode étincelante : à le faire dignement, nous manquerions certainement d'éloquence. Un coup d'œil et un mot sur l'ensemble suffiront pour nous en donner une idée.

D'abord le brancard. Deux bras minces et élégants, à poignées d'argent, soutiennent un rond de bois, recouvert de satin noir à festons, qui retombe de tous côtés. Quatre colonnettes d'argent



Le cimetière du monastère.



supportent une coupole noire à côtes argentées, que domine un globe surmonté d'une croix d'un travail irréprochable. Dérobant la naissance du dôme, une couronne à croix d'or et à fleurs de lis d'argent, sur fond noir, laisse retomber quatre courtes festonnées à demi-entr'ouvertes et retenues aux colonnes par un ruban à gland d'or. Enfin des croix d'or, des fleurs de lis et des rosaces d'argent, parsemées ça et là, enlèvent aux draperies noires leur sombre monotonie.

Quant à la custode, elle a la forme d'un cœur reposant sur un pied bas, mais assez large. Elle se termine à la partie supérieure semblablement à la coupe d'un ciboire, avec couvercle surmonté d'une petite croix d'or. La hauteur totale est de trente centimètres. Une heureuse inspiration fit naître un cœur d'or sur la partie antérieure ; une flamme s'en échappe et semble illuminer ces mots en caractères gothiques : *Charitas*. Deux lis d'or, croisés et reliés par un ruban à nœuds, s'élèvent de chaque côté. Finalement, un cercle d'or, avec fleurons en relief, entourant le haut de la coupe, dissimule l'adjonction du couvercle.

Le saint cœur y ayant été déposé, la custode fut remplie d'alcool et le couvercle délicatement soudé. Ensuite un parchemin, contenant toutes indications, plié en huit et fermé d'un triple fil de soie, fut scellé par le R. P. Dom Jean-Baptiste Épalle d'un double cachet intérieur et extérieur, et introduit dans le pied du reliquaire.<sup>1</sup> Une plaque

1. Sur le parchemin on lit : *Cor fr. Gabrielis Giraud*,

d'aluminium, recouverte d'une forte couche de cire jaune, le maintient et le préserve contre les ravages du temps. Enfin un troisième cachet fut apposé sur le couvercle, fait en forme de cône arrondi; il retient un quadruple fil de soie rouge, verte, jaune et noire, qui, entourant le cercle d'or, s'attache par deux fois à la petite croix du sommet, et retombe sur le plat opposé du couvercle.

Tout est prêt pour la cérémonie de la translation de la précieuse relique. Le matin, au cours de la messe de communion, notre Révérend Père Abbé confère la tonsure et les ordres mineurs à dix de nos religieux. La grand'messe est pontificale et chantée par le Très Révérend Père Dom Ferdinand Broehoven, Abbé de Westmalle en Belgique, arrivé providentiellement la veille au soir, en compagnie du R. P. Dom Bernard Djeltjens, Prieur titulaire de Tegelen (Hollande); tous les deux se rendaient en Bosnie, pour faire la visite régulière de notre monastère de Mariastern.

A quatre heures de l'après-midi, toute la communauté sort de l'église en procession, franchit le grand portail d'entrée, si souvent le témoin des charitables aumônes du bon frère Gabriel, et s'arrête devant l'if gigantesque, entre l'hôtellerie et

*Oblati chori Ord. Cist. Ref. B M. V. de Trappa, huius monasterii fundatoris. — Obiit die 28 Februarii 1899. Ditis-simus divitiis in sæculo, ditior autem fuit virtutibus in religione. Cor huc translatum et inclusum est, die 27 Augusti 1899.*

L. S.

Fr. M. Joannes-Baptista Epalle  
Abbas.

l'alumnat. C'est là qu'avaient été déposés, sur une petite table à tapis blanc, le magnifique brancard et la brillante custode. Deux longues rangées de moines en habit de chœur font couronne au reliquaire, que les Prélats et les ministres sacrés approchent de plus près. Alors le Père Chantre entonne l'émouvant *Subvenite*, ou invitation aux saints Anges de se joindre à nous; puis le chant terminé, le R. P. Dom Jean-Baptiste, qui pontifie, donne la première absoute. Le répons *Memento* précède ensuite la seconde, donnée par le Révérend Père Dom Ferdinand; enfin, le grand *Libera* étant achevé, le R. P. Dom Bernard s'avance pour la troisième et dernière absoute. Aussitôt après, la procession se forme de nouveau pour se rendre au cimetière au chant du psaume *In exitu*, qui est le cantique de la délivrance des misères de cette vie. On avance lentement et en bon ordre. Le brancard est porté par quatre jeunes frères oblats, et quatre autres l'accompagnent tenant des cierges allumés. Les prêtres de la paroisse, ayant à leur tête le vénérable et imposant M. Walter, ancien curé de Reichenburg, ont bien voulu accorder à cette fête l'honneur de leur présence. Une foule pieuse et recueillie, qui tenait à rendre un suprême hommage à la mémoire du frère Gabriel, termine le convoi. Le ciel aussi prend part à la fête: pas un nuage au firmament; dans les bois d'alentour, les petits oiseaux mêlent leurs joyeux refrains au chant grave des psaumes, et les parfums des prairies remplissent l'air de suaves odeurs.

Au cimetière, on entoure la grande croix, et le saint cœur est immédiatement déposé dans la niche. Les chants sacrés se poursuivent, tandis que le Pontife récite les prières du Rituel. Après un dernier appel de toutes les voix à la clémence miséricordieuse du souverain juge par le touchant verset *Domine, miserere super peccatore*, trois fois répété, le célébrant asperge d'eau bénite et encense la précieuse relique, suprême hommage à la mémoire de cet homme juste qu'était le bon frère Gabriel : *vir iustus*. Puis l'assistance, émue et consolée, se retire en récitant le chapelet.

Monsieur Antoine Smreker, architecte de la maison et ami intime du frère Gabriel, préside alors au scellage de la pierre. Sur le marbre noir, on a gravé ces mots en lettres d'or :



Cor

Fr. Gabrielis Giraud

Fundatoris

huius monasterii.

† die 28. Februarii 1899.

R. I. P.

Nous avons dit plus haut qu'une étroite union continue à régner entre le vénéré Fondateur et son œuvre ; on sent, en effet, qu'il s'intéresse, comme par le passé, à sa prospérité spirituelle et temporelle, et qu'il use de son puissant crédit auprès de Dieu en faveur de ses frères de Reichenburg.



Depuis qu'il les a quittés, le personnel de la communauté a beaucoup augmenté en dignes sujets et parmi les vocations à enregistrer, il en est une qui mérite une mention toute spéciale : nous voulons dire l'entrée en religion d'un bon vieillard qui est venu rejoindre ses quatre enfants. Cette intéressante histoire nous reporte aux plus beaux jours de l'ordre monastique ; la voici telle que nous la trouvons relatée dans les annales du monastère.

C'était aux derniers jours du mois d'octobre 1900. Déjà l'automne, de son bras implacable, avait dépouillé le flanc de la montagne, et l'hiver, à nos portes, commençait son œuvre de destruction. Or, par une de ces sombres matinées propres au climat de la Styrie, un grand vieillard à barbe blanche, resté droit et vigoureux malgré ses soixante-cinq ans, gravissait d'un pas ferme et assuré le chemin tortueux qui mène à l'abbaye. Son extérieur était grave et cadrait parfaitement avec l'austère majesté de la nature. Quelque chose de sublime se lisait sur son visage, et une idée d'un suprême intérêt semblait agiter son esprit.

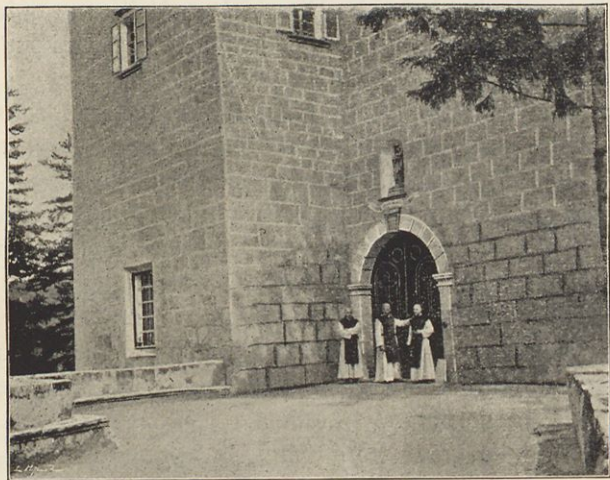
Quel était cet homme ? Qu'allait-il faire à l'abbaye ? La suite du récit va nous apprendre tout cela.

Originaire et habitant d'un petit village de la Styrie, ce vénérable sexagénaire est le chef d'une nombreuse famille que Dieu s'est plu à visiter souvent. Cinq garçons et deux filles avaient naguère animé le foyer ; tous avaient grandi sous

le regard tendre et vigilant d'un père et d'une mère recommandables par leur piété. Une joie sans mélange régnait sous le toit domestique, lorsqu'un jour, le plus jeune des fils demanda et obtint l'autorisation d'embrasser l'état religieux. Dans la suite, il parla de son bonheur au sein de sa nouvelle famille, et réussit à attirer deux de ses frères auprès de lui. Les bons parents firent ce nouveau sacrifice avec générosité. Un peu plus tard l'une des deux jeunes filles, aussi pieuse qu'elle était douce et modeste, sollicita de ses parents la même faveur qu'ils avaient accordée à ses frères. Cette fois encore, à l'exemple du saint homme Job, le père et la mère n'eurent qu'une parole : Que le nom de Dieu soit béni !

L'aîné des fils étant mort au régiment, le dernier qui leur restait se maria et vécut avec ses vieux parents sous le toit paternel, où lui-même avait reçu le jour. Quatre charmants petits enfants jetaient un rayon de douce joie sur les derniers jours des deux vieillards, en même temps qu'ils étaient la consolation et l'espérance de leurs vertueux parents. Mais Dieu ne semblait répandre ses bienfaits sur ce foyer que pour le préparer mieux à une épreuve des plus cruelles. En effet, au moment où l'on s'y attendait le moins, la pieuse mère fut enlevée, dans la fleur de l'âge, à la tendre affection des siens. Ce coup douloureux frappa droit au cœur du jeune père, qui comprit dès lors le néant et la vanité des choses d'ici-bas. Regardant le ciel, il sentit que Dieu voulait qu'il quittât

tout pour son service. Aussi lui donna-t-il le moyen d'accomplir ses divines volontés. Une charitable belle-sœur se chargea des enfants et voulut bien leur tenir lieu de mère. Libre de tout lien, le père put aller rejoindre ses trois frères, mener leur genre



Entrée du monastère.

de vie et partager la paix et le bonheur dont ils jouissaient dans le monastère.

Disons ici à la gloire du vieux chef de famille ainsi qu'à la louange de ses enfants, dont trois furent jadis l'honneur du régiment, que tous les quatre font aujourd'hui l'édification de leurs frères en religion.

Cependant le bon vieillard restait seul avec sa

vertueuse compagne. Et lorsque, dans son cœur, il repassait tous ces mystères de la grâce, il ne pouvait contenir les élans de sa reconnaissance envers l'Auteur de tout bien. Aussi venait-il maintes fois passer quelques instants au milieu de ses enfants. Là était son cœur; là, son âme ravie se trouvait plus près de Dieu, et goûtait une joie qu'elle n'avait point connue jusqu'alors. A vrai dire, il enviait leur bonheur.

Un jour, n'y tenant plus, il déclara non sans crainte à son épouse sa résolution bien arrêtée de solliciter, lui aussi, son admission dans le monastère : Dieu, lui semblait-il, le voulait associer aux mérites de ses enfants. Le consentement se fit attendre, la divine Providence le permettant ainsi, afin de mettre à l'épreuve la vertu de son serviteur. Parfois aussi, on le sait, les mères sont lentes à croire à la voix d'en haut : témoin Sara, l'épouse du saint patriarche Abraham.

Enfin, la grâce triomphant, la bonne mère elle-même pria ses enfants de se faire ses interprètes auprès du R. P. Abbé, afin d'obtenir pour son mari la faveur qu'il ambitionnait depuis si longtemps. Alors, assurée de l'heureux succès de sa démarche, elle aussi, avec l'assentiment de celui qu'elle regardait comme son chef et son gardien, entra dans le couvent où vivait sa fille.

Sans perdre un instant, notre généreux vieillard, ainsi que les Patriarches, plia sa tente, secoua la poussière de ses pieds, et s'en vint sur la montagne que Dieu lui avait indiquée : *Et fugit ipse*

*et filii eius in montes, et reliquerunt quæcumque habebant in civitate.* — Il était en chemin lorsque nous l'avons rencontré. Maintenant, nous le retrouvons au seuil de cet asile béni, où Marie règne en souveraine : *Maria huius domus regina.*

Un coup de cloche annonce l'arrivée d'un étranger. Soudain la lourde porte roule sur ses gonds puissants, et le frère portier se trouve en présence de son propre père. Nous n'entrerons point dans le sanctuaire intime de cette touchante entrevue ; toutefois nous pouvons dire, sans craindre le démenti, que de tous les postulants reçus par le bon frère depuis qu'il est en charge, aucun ne lui procura autant de joie et de satisfaction.

Immédiatement le vénérable sexagénaire est en famille ; il trouve dans la personne du R. P. Abbé un père plein de tendresse et de bonté, et autant de frères et d'amis dévoués qu'il y a de membres dans la communauté. Et dire que ce n'est là qu'une faible partie du centuple que le Maître a promis à ceux qui quitteraient tout pour l'amour de Lui !

Selon l'usage, le nouveau postulant fut laissé aux soins du portier, qui, durant quelques jours, lui décrivit à grands traits le genre de vie qu'il allait embrasser. Comme le veut notre Père Saint Benoît, rien ne fut caché au fervent candidat ; les joies et les délices de la vie religieuse lui furent révélées aussi bien que les choses dures et âpres par lesquelles on va à Dieu. Mais le bon vieillard, à qui rien ne semblait au-dessus de ses forces, n'avait qu'une parole et qu'un désir : « C'est bien

pour faire pénitence que je suis venu ici, et je demande que, sans égard pour mon âge, on ne fasse pour moi aucune exception. »

Un jour que le fils, devenu maître temporaire, expliquait à son père la manière dont il devait prier désormais, la nature se réveilla un instant dans une scène touchante. Il s'agissait pour le postulant de faire le signe de la croix avec les invocations latines. Après plusieurs essais, comme il éprouvait encore quelque difficulté, le vieillard regarda le frère portier : « Ah ! mon fils, il fut un temps où moi-même je t'appris à former de tes petites mains le signe de notre rédemption ; et aujourd'hui, vois comme les rôles sont changés ! » Et des larmes d'attendrissement coulèrent des yeux du père et de ceux de l'enfant.

Enfin le généreux néophyte, jugé suffisamment prêt, fut admis à revêtir la bure grossière des fils de Saint Bernard. Parvenu au comble de ses vœux, il se plie depuis bientôt dix ans avec amour et ferveur à toutes les exigences de la sainte Règle, éprouvant dans son cœur la vérité des paroles du Seigneur : *Iugum meum suave est et onus meum leve*, mon joug est suave et mon fardeau léger.

Et si, par hasard, rencontrant sous les voûtes du cloître le vénérable frère Martin, tel est son nom en religion, vous lui demandez s'il est heureux, il joindra aussitôt les mains, lèvera vers le ciel ses yeux où brillent deux grosses larmes, et semblera vous dire : « Ah ! si je suis heureux, Dieu seul sait quel est mon bonheur ! »

Maintenant, nous croyons ne pouvoir mieux clore ce chapitre que par le récit du 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du monastère, en juin 1906: douce fête de famille dont l'aimable souvenir embaume encore le cœur de ceux qui en furent les heureux témoins.

L'année 1906, qui nous réservait le Jubilé de notre cher monastère, nous ménagea, en outre, des jours de précieuses faveurs et de bien douces consolations.

Signalons tout d'abord l'agréable visite que daigna nous rendre notre Révérendissime Père Général, Mgr Augustin Marre. Arrivé le 27 mars, au soir, en compagnie du R. P. Pierre Wacker, Définitéur, notre Révérendissime Père fut reçu solennellement, suivant les usages de l'Ordre, par notre R. P. Abbé et toute la communauté réunie. Aux souhaits de bienvenue qui lui furent adressés, Sa Grandeur, revêtue de la blanche coule cistercienne, répondit par quelques paroles affectueuses qui nous apprirent de suite que nous recevions un père plein de tendresse, heureux de se trouver au milieu de ses enfants. Aussi avec quel cœur nous donna-t-il et reçûmes-nous sa paternelle bénédiction ! Le lendemain, Monseigneur visita avec intérêt notre petit monastère, qu'il voyait pour la première fois, ainsi que les dépendances de Saint Bernard, de Sottelhof et de Sremič. Mais les heures délicieuses de cette journée passèrent comme une ombre, et déjà celle de la séparation avait sonné. Le 29, de grand matin, notre Révérendissime Père

Général nous quittait ainsi que son aimable compagnon pour se rendre à Mariastern (Bosnie), et de là à Zemonico (Dalmatie), afin de faire la visite régulière dans ces deux maisons.

Les heures, les jours et les années passent sans pitié ; mais la suave impression que les saintes âmes laissent après elles s'efface difficilement de l'esprit et du cœur.

Quelques mois plus tard, le dimanche 17 juin, notre monastère était de nouveau honoré par la visite d'un saint et bien digne évêque : Mgr Pierre Broyer, Mariste, évêque de Palémon et Vicaire apostolique de l'Archipel des Navigateurs (Océanie).

Venu en Europe pour les affaires de sa mission, Monseigneur dut pousser jusqu'à Munich, d'où il se dirigea sur Reichenburg. Il était accompagné du bon et modeste R. P. Bériard, également Mariste et Supérieur de l'École Apostolique de Nazareth, à Differt (Belgique), qui lui tenait lieu d'interprète pour la langue allemande. Accueillie avec la plus grande joie par notre communauté, Sa Grandeur séjourna une semaine entière au milieu de nous, et profita de ces heures de repos pour visiter notre florissante abbaye de Mariastern et les pieux habitants de la belle et solitaire Chartreuse de Pletriach (Carniole).

Or, le passage de Mgr Broyer à Reichenburg coïncidait précisément avec la fête de notre Révérend Père Abbé, 24 juin, jour également choisi pour célébrer le 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de notre monastère (1881). Toutefois, à cause des



calamités actuelles et du deuil général dans lequel étaient et sont encore plongées nos maisons de France, nous ne voulûmes pas donner d'éclat extérieur à cette solennité. Quelques membres de l'ordre, dans le voisinage, furent néanmoins invités à y prendre part. Le R. P. Dom Dominique Assfalg, Abbé de Mariastern, ainsi que le R. Père Dom Otto Jehle, Prieur titulaire de Zemonico, n'ayant pu répondre à cette invitation, le Révérendissime Père Dom Gérard Maier, Abbé de Sittich (Carniole), fut seul à honorer de sa présence notre petite fête de famille.

Arrivé la veille, le Révérendissime Père présida les premières Vêpres de la fête, et nous édifia beaucoup en voulant, suivant sa coutume, assister à tous les offices du jour et de la nuit. Le lendemain, à l'heure ordinaire du chapitre, Mgr Broyer accepta d'adresser quelques mots d'édification à la communauté, et nous tint pendant un délicieux moment sous le charme de sa parole simple et apostolique.

A la grand'messe, chantée pontificalement par le Révérendissime Père Dom Gérard Maier, Sa Grandeur occupa la stalle abbatiale en rochet et en camail. Ornée avec art, la modeste chapelle du monastère était en fête, elle aussi, et ressemblait à un véritable bijou. Aux murs du presbytère, illuminé de vingt gerbes de feu qui mêlaient les jeux de la lumière aux couleurs variées des fleurs et se reflétaient sur des tentures éclatantes, étaient suspendues deux oriflammes qui renfermaient en

lettres d'or le résumé de toute la fête : *Bene fundata* (1881). — *Domus Dei* (1906).

Dans l'après-midi, la joie commune fut un instant assombrie par le départ de Mgr Broyer et de son compagnon, qui ne pouvaient prolonger davantage leur séjour au milieu de nous. Toute la communauté accompagna Sa Grandeur à la porte du monastère, et reçut une dernière fois sa paternelle bénédiction. De part et d'autre, on se promit bien que des liens indissolubles uniraient désormais les lointaines missions du Samoa et l'abbaye cistercienne de Reichenburg.

Après les Vêpres, présidées par le Révérendissime Père Abbé de Sittich, la bénédiction du Très-Saint Sacrement fut donnée par le R. P. Dom Jean-Baptiste Épalle, qui s'était effacé durant cette journée, mais à qui revenait à bon droit la consolation de bénir ses enfants au soir de ce beau jour de fête. La cérémonie se clôtura par le chant du *Te Deum*, alterné par les deux chœurs. Vétérans des premiers jours, moines dans la maturité de l'âge, jeunes gens à l'aurore de leur vie religieuse, tous poursuivaient avec enthousiasme l'hymne de l'action de grâces pour les nombreux bienfaits reçus du ciel durant les vingt-cinq ans écoulés. Puis les dernières mélodies du pieux cantique expirant dans l'enceinte sacrée, tout rentra dans le calme et le silence accoutumés.

Un lustre nouveau commençait pour le monastère de Notre-Dame de la Délivrance. *Repetantvr viginti qvinque anni!* Oui, puissent les vingt-cinq

ans se répéter bien nombreux pour lui, et puisse aussi chaque nouveau Jubilé, en le ramenant aux premiers jours de son existence, ranimer ses membres dans la pratique des vertus de leur sublime vocation : *Renovabitur ut aquilæ iuventus tua!* Ta jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle!

Ne rencontrant nulle part dans les échos de cette fête le doux nom du bon frère Gabriel, peut-être pourrait-on croire que son souvenir est resté complètement étranger à cette solennité. Il n'en est rien ; comme de juste, la mémoire de notre vénéré Fondateur fut évoquée et bénie en premier lieu, et ce Jubilé, en acclamant une fois de plus ce nom qui nous est cher à tant de titres, restera le meilleur épilogue qui puisse couronner le faible tribut de reconnaissance dont nous nous acquittons en ce jour du dixième anniversaire de sa pieuse mort.

. . . . .  
. . . . .

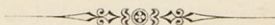
Et maintenant, notre tâche est achevée, nous voudrions pouvoir dire accomplie, car mieux que personne, nous savons ce qu'elle a d'imparfait et de défectueux. Néanmoins qu'il nous soit permis de renouveler un vœu exprimé dès le début, à savoir que ce petit travail, entrepris en vue d'instruire et d'édifier, contribue au salut d'un grand nombre d'âmes, en les portant à l'imitation des vertus du bon frère Gabriel.

Ce désir très sincère est aussi, nous osons le dire, un ferme espoir ; car il est impossible d'étudier attentivement cette humble physionomie de moine, et d'échapper au charme secret et à la douce influence qui se dégagent des généreux exemples de vertus qu'il nous a laissés.

Leur suave parfum embaumera à jamais notre cher monastère, et le souvenir impérissable de ses nombreux bienfaits restera toujours profondément gravé dans nos cœurs : *Non recedet memoria eius. (Eccli. XXXIX. 13.)*



# TABLE DES MATIÈRES.



PRÉFACE . . . . . page 7

## CHAPITRE PREMIER : ENFANCE ET ADOLESCENCE.

Naissance de Camille Giraud. — Traditions de foi et d'honneur qu'il trouve au sein de sa famille. — L'Institution des Minimes. — Camille y fait sa première communion. — Son retour dans sa famille et emploi de son temps. . . . . 11

## CHAPITRE II : LA VOIX D'EN HAUT.

Un grand deuil dans la famille Giraud. — Premières lueurs de vocation religieuse chez Camille. — Frère de S. Jean-de-Dieu ou Trappiste ? — La guerre ; Camille s'enrôle dans la 1<sup>e</sup> Légion du Rhône. — Échauffourée de Châteauneuf. — Un traversin pour trois. — Camille rentre dans sa famille. — Lutte au sujet de sa vocation. . . . . 29

## CHAPITRE III : MOINES ET MONASTÈRES.

Qu'est-ce qu'un moine ? — Comment sa vie intime, toute de prière et d'expiation, exerce une action bienfaisante au dehors. — La journée du moine cistercien. — Une page de Victor Hugo sur les religieux. . . . . 47

## CHAPITRE IV :

## LE NOVICIAT.

L'Abbaye de N.-D. des Dombes. — Camille Giraud entre au noviciat. — Cérémonial de la prise d'habit. — Épreuves et difficultés. — Triomphe de la grâce . . . 76

## CHAPITRE V :

## AVANT ET PENDANT L'ORAGE.

Le frère Gabriel sous le manteau d'oblat. — Ses humbles fonctions avant d'être cellérier, puis infirmier du monastère. — Les expulsions de 1880. — Rôle du frère Gabriel auprès de ses frères . . . . . 95

## CHAPITRE VI :

## REICHENBURG.

Un mot sur la Styrie. — Descriptions topographiques. — Antiquité du château-fort de Reichenburg. — Son glorieux passé et ses divers possesseurs . . . . . 121

## CHAPITRE VII :

## LE CHATEAU-MONASTÈRE.

Installation des Cisterciens Réformés à Reichenburg. — Débuts de Notre-Dame de la Délivrance. — Le frère Gabriel rejoint les exilés. — Rang et emploi qu'il revendique comme fondateur . . . . . 148

Ode au Château-Monastère . . . . . 163

## CHAPITRE VIII :

## LE SERVITEUR DE TOUS.

Le camp de Dieu. — Poste d'honneur du frère Gabriel durant dix-huit ans. — Une accusation qui tombe d'elle-même. — Le premier décès à Notre-Dame de la Délivrance ; les premières professions ; la première

Visite régulière. — Le frère Gabriel au service des hôtes. — L'hospitalité légendaire des Cisterciens . . . 166

## CHAPITRE IX :

### LE COURONNEMENT DE L'ŒUVRE.

Développements de la fondation de Reichenburg. — Les jeunes Oblats de chœur. — Érection du monastère en abbaye. — Grave maladie du frère Gabriel. — Son mystérieux retour à la santé. — Création des industries . . . . . 188

## CHAPITRE X :

### LE PARFAIT RELIGIEUX.

Portrait du frère Gabriel. — Sa piété; son humilité et son obéissance. — Sa charité et son esprit de mortification . . . . . 214

## CHAPITRE XI :

### DERNIERS JOURS DU FRÈRE GABRIEL.

La Bachasse. — Mort de Madame Giraud. — Le frère Gabriel auprès de son frère Paul. — Mort et éloge de ce dernier. — Retour inopiné du frère Gabriel à Reichenburg. — Sa douce mort au soir d'un beau jour. — Les funérailles à Lyon . . . . . 234

## CHAPITRE XII :

### FONDATEUR ET FONDATION.

Cérémonie de la translation du cœur du frère Gabriel. — Une page des annales de Notre-Dame de la Délivrance. — Le 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation . . . 261











Univerzitetna knjižnica Maribor

S



34414



094704041



COBISS

# BORSKA TISKARNA



TELEPHON  
Nr. 24

en uns zur Herstellung von Werken, Zeitschriften, Fakturen, Tabellen, Zirkularen, Adresskarten, Plakaten, Katalogen, hübschen Akzidenzen usw., denen wir mit **istmaterial stets aparte Ausstattung** geben können.

**machen wir auf unseren Setzmaschinenbetrieb, Rotendruck, Lithographie, Steindruckerei u. Buchbinderei**

**čičeva ulica 4      Filiale: Strašmajerjeva ulica 5**  
ne der Drucksorten erfolgt nur in der Zentrale, Jurčičeva ulica 4. —

Druck und Verlag: Mariborska tiskarna d. 4.

Es hat einmal eine Zeit gegeben, wo auch in der Phantasie des Verfassers dieser Zeilen Kosovo der Schauplatz von Festlichkeiten war. Die Unregung dazu gab ihm das nach dem Zusammenbruche zutage getretene Bedürfnis des Volkes, die siegreichen Brüder, wo sie sich auch nur zeigten, zu begrüßen und zu feiern, wenn auch die Gelegenheiten und die Form, wie dies geschah, dem Zwecke nicht immer am besten entsprach. Von der jugoslawischen Idee selbst erfasst und hingerrissen, sah er im Geiste sich ein Fest am Kosovo abspielen, das, nach der Verfassungsgründung von den Bruderstämmen angeregt, ziel- und planmäßig arrangiert, der siegreichen serbischen Armee gelten und gleichzeitig ein Volksverbrüderungsfest werden sollte, das der aufstrebenden und neugierigen Welt die in der Einigkeit der Südslawen gelegene Macht zeigen sollte, die auf dieser historischen, vom Blute der Vorfahren getränkten Stelle entfaltet, einen unauslöschlichen, durch Bild und Erzählung fortgepflanzten Eindruck auf Zeitgenossen, Entel und Urentel hervorrufen müßte.

Dem öffentlichen Leben entrückt und weit weg von jenen Zentren, in welcher der Pulsschlag der Stimmungen mit Sicherheit zu erkennen ist, kann sich der Verfasser kein Urteil erlauben, ob sein Phantasiebild heute mit jener Freundlichkeit aufgenommen würde, wie dies die Stimmungen damals erwarten ließ.

Die die Zurücknahme der Besetzung der italienischen Beamten und stellen erneut ihre sozialistischen Forderungen auf. In der äußeren Politik verlangen sie die Anerkennung der Freiheit und Autonomie der Völker. Die italienischen Organisationen Südtirols haben der Regierung die Forderung übermittelt, daß ihre Interessen im Senate eine Vertretung finden und Graf Ettore Tolmei vorge schlagen.

## Die Wahl des italienischen Kammerpräsidenten.

WAB. Rom, 13. Juni. (Stefani.) Bei der Wahl des Kammerpräsidenten ist der frühere Präsident De Nicola mit 348 von 479 abgegebenen Stimmen gewählt worden.

## Deutscher Reichstag.

WAB. Berlin, 14. Juni. (Reichstag.) Präsident Loebe teilte zu Beginn der Sitzung mit, daß der Reichstagsabgeordnete Wlas aus Oden von polnischen Insurgenten an einen unbekanntem Ort verschleppt worden sei. Der deutsche Vertreter bei der interalliierten Kommission Graf Braschna sei sofort beauftragt worden, von der interalliierten Kommission die sofortige Befreiung des verschleppten Abgeordneten sowie weitgehende Genugtuung und Garantie gegen die Wiederholung solcher Vorkommnisse zu verlangen. Abg. Crispian (Unabhängiger) hat weiter

WAB. Budapest, 14. Juni. Ung. Korrespondenzbüro.) Die Szegediner Postdirektion beschlagnahmte ein verdächtiges Paket, worin sich bolschewistische Flugchriften, Briefe und Zeitungen befanden. Der Adressat, ein gewisser Eugen Reizmann, wurde verhaftet und die in seiner Wohnung abgeschaltete Hausdurchsuchung förderte große Mengen bolschewistischer Flugchriften und die aus Wien stammende Korrespondenz gefürchteter Kommunisten zutage. Reizmann gestand, daß er eigentlich Paul Telegadi heißt und durch die Wiener kommunistische Gruppe nach Szegedin geschickt worden sei, um dort die kommunistische Partei zu gründen und hauptsächlich die Landarbeiter für einen Erntestreik zu gewinnen. Er habe auch in Szegedin unter der Arbeiterschaft und in Geschäften kommunistische Flugchriften verteilt, mit mehreren Debrecziner und Budapestter Kommunisten Verbindungen aufrecht erhalten und nach Wien ständig Berichte über die Lage geschickt. Telegadi wurde der Staatsanwaltschaft übergeben.

WAB. Budapest, 13. Juni. (Ung. Korrespondenzbüro.) In der heutigen Sitzung des hauptstädtischen Verwaltungsausschusses teilte der Oberstadthauptmann in seinem Berichte mit, daß in der ungarischen allgemeinen Maschinenfabrik vier Facharbeiter wegen Verbreitung französischer Flugchriften verfolgt worden seien. Der Oberstadthauptmann berichtete weiter, daß die aus Rußland herangekehrten

den Hauptgegenstand der Verhandlungen über die Verteilung der jüngsten Zahlungen Deutschlands unter die Alliierten.

WAB. Paris, 13. Juni. (Havas.) Wie aus Smyrna berichtet wird, ist König Konstantin am 12. d. hier eingetroffen.

WAB. Paris, 13. Juni. Aus Ungarn wird gemeldet. Im Abschnitt von Brussa hat sich der Feind nach Kämpfen in der Umgebung von Kabadschina und Marmaradschil zurückgezogen.

WAB. Rom, 14. Juni. (Funkspruch.) Auf dem Flugfelde von Cento Gelle ist ein Flugzeug abgebrannt. Die drei Insassen blieben tot liegen.

## Inland.

### Regent Alexander in Beograd

Vorgestern nachts traf in Beograd Regent Alexander und Prinzessin Jelena ein und begaben sich sofort nach ihrer Ankunft in die königliche Villa in Topčider.

### Auch die Landarbeiter verlassen die Konstituante?

Die „Jugoslavija“ berichtet aus Beograd, daß die ungünstige Regelung der Agrarfrage in Bosnien und Dalmatien große Erbitterung hervorgerufen habe. Aus diesem Grunde

## Bei den Trappisten in Reichenburg.

Von Fridolin Raučić.

Die Trappisten sind ein Orden strengster Observanz, sie geloben neben ständiger Askese vollständiges Schweigen bis zum Tode und verbringen ihre Zeit mit Beten und Arbeiten. Sie haben kein persönliches Dasein, sondern gehen unter in ihrer Körperlichkeit. Ihr ganzes Streben ist, da alle Kriterien der Verleumdung und Verführung fehlen, wahrhaftig nur auf die Erlangung himmlischer Glückseligkeit gerichtet. Durch ihren Gruss: „Memento mori!“ (Gedenke des Todes), durch dieses fortgesetzte Ins-Antlitz-Schauen, durch diese Intimität mit dem Tode verkert das Sterben in diesem Milieu viel von seinem düsteren Schrecken.

Nach einem Leben der steten Schweigsamkeit und Askese ist ein schmuckloses Grab, in das der Verstorbene ohne Sarg, nur mit seiner Kutte bekleidet, verscharrt wird, das erreichte irdische Ziel des Trappistenmönches. „Ora et labora“ (Bete und arbeite) lautet ihr Wahlpruch. Morgens um 4 Uhr nach vollendeter Morgenandacht gehen die Mönche zur Arbeit; da wenden sie von dem den Betrieb leitenden Mönch zu dem angewiesenen, was ein jeder zu jeder Stunde des Tages zu tun hat. Dann wird den ganz Tag über nicht wieder zu ihnen gesprochen. Wenn sie dann abends sich im Refektorium einfinden, hat ein

jeder öffentlich zu bekennen, worüber er sich den Tag über verfehlt hat. Darauf wird die ihm zukommende Strafe diktiert.

Die erste Aufgabe der Trappisten ist nebst Gebet die Bestellung des Landes. Durch ihren emsigen Fleiß verwandeln sie den schlechtesten Boden in fruchtbares Ackerland, außerdem wird im Kloster alles angefertigt, was das Kloster selbst braucht. Schafwolle wird von ihnen selbst gewebt, das Tuch zu Kutten zugeschnitten und genäht, und auch ihre Fußbekleidung wird von ihnen hergestellt. Wir finden im Wirtschaftsgebäude Tischler, Schmiede, Wagner usw. bei der Arbeit. Also eine fast völlig sich selbst genügende Wirtschaft. Überall, wohin wir blicken, peinliche Sauberkeit und emsiger Fleiß, da die Arbeit nach den Regeln der Trappisten Selbstzweck ist.

Mein erster Besuch im Kloster 1896 galt dem Abt Pater Johannes Epalle († 27. Okt. 1910), einem universell gebildeten, lebenswürdigen Franzosen. Damals lernte ich auch den interessantesten Insassen des Klosters, Frater Gabriel Giraud, kennen.

Im Oktober 1920 besuchte ich das Kloster in Begleitung meines lieben Freundes, des Generals R. zum zweitenmal. Als wir die Klosterpforte überschritten hatten, übernahm Pater Maurus Rebersat die Führung. Klosterstimmung überkommt mich.

Wenige Schritte von der Pforte breitet sich vor uns ein ausgebeharter Hofraum aus, umrahmt von wunderschönen Wandelgängen, während den Hof selbst ein zu einer Kapelle umgehauener, von Blumen umgebener mittelalterlicher Ziehbrunnen schmückt. Der Abt

selbst, Pater Placidus Epalle (geb. 1876 zu Warthes in Frankreich), ein Neffe des ersten Klosterabtes Johann Epalle — der die hohe Würde eines Abtes in jungen Jahren erreichte, und mir als weltfluger, äußerst freundlicher und geistreicher Mönch geschildert wurde —, war leider abwesend. Er befand sich zur Weinlese mit den Klosterbrüdern im nahe gelegenen Weingut Eremie, wo ein ausgetrockneter Wein wächst. Pater Maurus zeigte uns das Kloster in allen seinen Einrichtungen. Das ebenerdige Refektorium ist ein großer, schmuckloser Saal, an dessen Spitze ein Quertisch und an den Seiten des Saales lange schmale Tische mit Bänken stehen. Als wir eintraten, war der Pater Küchenmeister mit der Verteilung des Nachmahles beschäftigt. Auf jeden Teller tat er eine Handvoll gedörrten Obstes und legte ein Stück Brot dazu, während ein anderer Mönch zu jedem Gedese ein mit Wein gefülltes Krüglein stellte.

Im Refektorium und in der Klosterküche findet man daher nichts von dem, worüber so viele alte Gemälde erzählen, keine leuchtenden Mönchsgesichter bei vollbesetzter Tafel. Dünne, einfache Kost gibt es hier, welche von hageren, ernstlichen Mönchen bereitet wird, denn die Mahlzeiten der Klosterbrüder sind absolut vegetarisch. Ihre Nahrung besteht in Brot, Kartoffel, Gemüse, rohen, gelochten und gedörrten Früchten, Fleisch, Eier- und Fischspeisen sind ihnen untersagt. Diese besondere Einfachheit in der Ernährungsweise, verbunden mit anstrengender Arbeit im Kreisen, erhält die Ordensleute schlank und

gesund und läßt sie meistens, da Verdauungsstörungen, Gicht, Schlagfluß usw. überaus selten vorkommen, sehr alt werden.

Die zwei großen Schlafsäle, der eine für die Priester und Laien, der zweite für die Novizen bestimmt, sind in nach oben stehende kleine Zellen geteilt. In jeder Zelle befindet sich ein Bett mit Strohsack, eine Decke und ein Tischchen. Der Abt allein bewohnt ein Zimmer für sich und neben seinem Zimmer befinden sich die Empfangsräume, einfach und geschmackvoll eingerichtet, mit der Büste des Gründers Fraters Gabriel und einem Bilderschmuck. Trittst du zum Fenster, so bietet sich dir eine überraschende Fernsicht. Tiefe Stille und Mühe herrscht in der sehr einfachen Klosterkirche. Schwere hölzerne Bänke für die Brüder und ein besonderer Stuhl mit einem Krümmstab für den Abt. Nachdem wir alles besichtigt, gingen wir durch eine schattige Allee auf den Begräbnisplatz der Mönche. Ein düsterer, von einer hohen Mauer umgebener, mit Zypressen beplanzter Raum. Schmucklose, unisforme Grabhügel in langen Reihen, mit zierlosen Holzkreuzen, von Efeu überwunden, wölben sich über diese tapferen Selbstüberwinder, ebenso schlicht und unpersönlich, wie ihr Klosterleben gewesen. Hier ruhen gar viele, die vor ihrem Eintritt ins Kloster im öffentlichen Leben hohen Rang und Würden bekleideten. Ehemalige Ritter der Ehrenlegion, Professoren, Fabrikanten, Kaufleute, Beamte und Offiziere neben Proletariern und Bauern. In einer in der Mitte des Friedhofes erbauten Pyramide ist in einer Nische derselben das

in einer silbernen Urne befindliche edle Herz des Gründers der Abtei Frater Gabriel Girauds aufbewahrt, sein Leichnam dagegen wurde über Wauch seiner Angehörigen nach Lyon überführt und ruht dort in der Gruft der Herren Giraud. Eine an der Pyramide angebrachte schwarze Marmortafel enthält folgende Inschrift:

Cor  
Fr. Gabrielis Giraud  
Fundatoris  
hujus monasterii  
† die 28. Februarii 1899.  
R. I. P.

Hier ruht der erste Abt des Klosters Johann Epalle, der gelegentlich eines Besuches im Kloster Maria Dumbenjs in Frankreich starb und dessen sterbliche Hülle über seinen Wunsch zu seinen Kindern nach Reichenburg überführt wurde. Frater Anton Witz, ein reicher Apotheker, Frater Hubert, ein berühmter französischer Professor. Am interessantesten ist aber das Schicksal Frater Heinrichs, des ersten Sekretärs der Abtei Reichenburg. Er besaß in Straßburg eine Fabrik und lebte glücklich mit seiner Familie, Gattin, Tochter und zwei Söhnen. Der älteste Sohn war Ingenieur im Dienste Sessaps, der jün-

gere bekleidete den Rang eines Gardelieutenants in der französischen Armee. Frater Heinrich war zur Zeit des Krieges 1870—71 Präsident der Handelskammer in Straßburg. Gelegentlich des Bombardements der Stadt war sein Wohnhaus der Beschädigung besonders ausgesetzt. Um sich und seine Lieben zu retten, floh er mit Frau und Tochter in den Kellerkammer, als eine Bombe den Plafond durchschlug und seine Frau und Tochter vor seinen Augen in Stücke riß, während er ganz unverfehrt blieb. Dieses schreckliche Ereignis wirkte darauf niedererschütternd auf ihn, daß er der Welt Abschied sagte, in den Trappistenorden Maria Dumbenjs trat und sein Leben in Reichenburg beschloß.

Gegenwärtig befinden sich in der Trappistenabtei Maria Erlösung in Reichenburg nach Nationalitäten:

Priester: 5 Franzosen, 16 Slowenen, 1 Deutscher.

Laienbrüder A., Professbrüder: 5 Franzosen, 23 Slowenen.

Laienbrüder B., Oblaten: 2 Franzosen, 9 Slowenen, 1 Deutscher.

Zusammen 12 Franzosen, 54 Slowenen, 2 Deutsche.

Maribor, im Mai 1921.

Abt. Zeitung Nr. 134, 16. VI. 1921

35	7-35	8-40	12-40	13-35	13-22	14-06	19-32	20-52
11	7-13	8-08	12-16	13-11	12-50	13-43	19-00	20-20
21		5-37	11-25	12-21			16-32	
20		21-45		7-25			8-05	

**ona—Liutomer.**

71	1824a	75	1826	77				
35		14-06		20-52				
50		13-30	20-00	20-20				
32			18-42					
	7-58		18-06					
	7-00		16-47					

**Klagenfurt.**

412	421-424	424-426						
37	12-25	20-45						
32	12-20	20-40						
01	10-50	19-10						
31	10-04	18-05						
	8-23	14-15						

**ec—Kotoriba.**

222	224	226	Schnell.					
19	11-06	17-39	1-21					
58	10-19	16-46						
26	9-44	16-14	0-36					
00	8-18	14-47	23-45					
32	7-00	13-20	22-58					

**eb.**

512	Schnell.	516	Schnell.	518	Schnell.	520		
32	9-57	12-01		18-52	22-51	0-30		
21	6-21	9-57		16-46		22-26		
50	8-06	9-35	10-30	16-13	21-05	21-56		

us d. d.

bei den politischen Parteien in Kroatien hervorrief. Obwohl Trumbić die Politik der Radikpartei zweifellos verurteilt, fanden die Bundesgenossen Radic', die Vertreter des Nationalklubs, daß ihnen Trumbić aus der Seele gesprochen hätte. So erfreulich diese Wirkung ist, so steht sie doch zumindest mit den Erfolgen im Widerspruche, welche die Politik des Nationalklubs bisher erzielte. Ein Vorwurf, den auch die kroatische Demokratenpartei erhebt und mit dem sie die Freude ihrer politischen Gegner, Dr. Trumbić billige die Politik des Nationalklubs, zu trüben sucht.

Die Wahrheit dürfte wohl in der Mitte stehen. Trumbić scheint weder die Politik der kroatischen Demokraten, noch jene der Zajebnica zu billigen. Die erstere nicht, weil sie nicht auf den bestehenden realen Verhältnissen fußt, und die andere nicht, weil sie sich von dem vorgesteckten Ziele immer mehr entfernt.

Trumbić ist dermal Führer ohne Partei und das ist ein Unglück. Durch seine Tätigkeit als Minister des Aeußeren hat er den Kontakt mit den politischen Parteien in der Heimat verloren. In die Konstituante wurde er als außerparteiliches Mitglied gewählt. Erst sein Hervortreten in der Generaldebatte über die Verfassung und jetzt in Zagreb dürfte jene Wirkung hervorbringen, die ihm auch Anhänger zubringen wird, so daß einmal eine

wendigkeit überzeugt zu sein scheint, daß Deutschland in dem Wunsch nach Versöhnung seine Verpflichtungen erfülle. Die in Wiesbaden aufgenommenen Besprechungen werden wahrscheinlich in Paris zwischen französischen Sachverständigen und Vertretern Rathenaus fortgesetzt werden.

**Polen.**

Warschau, 12. Juni. Der außerordentliche Gesandte und bevollmächtigte Minister bei der italienischen Regierung Konstantin Sternmund ist zum Minister des Aeußeren ernannt worden.

**Der griechische König in Smyrna.**

Athen, 12. Juni. (Havas.) Der König, der Kronprinz und die Minister haben sich nach Smyrna eingeschifft. Der König hat an die Nation eine Botschaft gerichtet, worin die Notwendigkeit dargetan wird, daß er sich an die Spitze des Heeres stelle.

**Die Kreditaktion für Oesterreich**

Wien, 12. Juni. Die österreichische Regierung hat im Wege der Gesandtschaft in Paris heute die Mitteilung erhalten, daß das Finanzkomitee des Völkerbundes seine

**Der Bergarbeiterausstand in England.**

London, 10. Juni. (Zuspruch.) In der gestrigen Konferenz zwischen Bergarbeitern und Grubenbesitzern ist eine vollkommene Aussprache über alle wichtigen Punkte erzielt worden. Ein hervorragender Vertreter der Arbeitgeber hält die Beilegung des Ausstandes für unmittelbar bevorstehend.

**Die Kundgebungen anlässlich der Ermordung Garais verboten.**

München, 12. Juni. (Süddeutsches Corr.-Büro.) Die vom Gewerkschaftsverein im Aktionsausschuß der Betriebsräte Südbaierns und den vereinigten sozialdemokratischen Parteien angekündigte Kundgebung wurde polizeilich verboten. Der Staatssekretär für München (Stadt und Land) warnt die Bevölkerung Münchens in ihrem eigenen Interesse eindringlich vor der Beteiligung an den verbotenen Veranstaltungen. Die Polizeidirektion ist angewiesen, die verbotenen Veranstaltungen und Versammlungen mit allen ihr zu Gebote stehenden Mitteln zu unterdrücken.

München, 12. Juni. (Süddeutsches Corr.-Büro.) Sonntag mittags hatte der Generalausstand keine Ausdehnung erfahren.

Regierung die Erlangung des Patens von Baros auf jeden Fall verlangten. Hierauf folgte eine Anfrage des Abg. Derzic, ob der Minister für das Verkehrswesen bereit sei, auf seine Interpellation zu antworten, die auf der Tagesordnung stehe. Als Stellvertreter des Verkehrsministers antwortete Jozza Ivanovic und führte aus, daß er nicht für den Reformminister antworten könne, ehe der Verkehrsminister zurückgekehrt sei, was in 5 bis 6 Tagen geschehen werde, und er dann selbst Gelegenheit zur Antwort habe. Hierauf antwortete in Stellvertretung des Post- und Telegraphenministers Marko Gjuricic auf eine Anfrage des Abg. Milan Pribidovic wagen der unregelmäßigen Zustellung von Geldern, die unsere Auswanderer in Amerika ihren Angehörigen in die Heimat senden. Der Minister betonte, daß die Briefpost regelmäßig funktioniere; was aber die Geldsendungen, besonders die Geldanweisungen betreffe, so beständen noch nicht die bezügliche geregelte Postverhältnisse, was hauptsächlich auf die unregelmäßige Valutafrage zurückzuführen sei. Unsere Auswanderer senden das Geld durch Schecks und Banknoten in die Heimat und die vorhandenen Verhältnisse entspringen nur infolge der Geschäftsführung der betreffenden Banken. Weiters antwortete Minister Gjuricic auf eine Interpellation der Abg. Milan Pribidovic und Genossen bezüglich der Errichtung eines Na-

## Bei den Trappisten in Reichenburg.

Von Fridolin Kautz.

Es war vor etlichen 15 Jahren, als ich auf einer Donaufahrt in der Nähe Orsovas die Bekanntschaft eines reichsdeutschen Professors und Globetrotters machte, dem die Naturschönheiten meines Vaterlandes geläufiger waren, als mir. Von ihm mußte ich mich über so manchen schönen Punkt Oesterreichs belehren lassen, und ich als ich meinte, den Rhein und seine Ufer müßte ein Oesterreicher doch kennen lernen, denn so etwas hätten wir nicht, da lachte mir der gute Mann ins Gesicht und fragte: „Kennen Sie die Donau von Weisk bis Stein?“ „Ob ich sie kenne, die herrliche Wachau?“ „Na, und kennen Sie das Savetal von Steinbrück bis Videm?“

„Das ist ja doch meine Liebe, allerliebste, engste Heimat!“

„Hören Sie mal, machen Sie daheim doch gefälligst Ihre Augen auf! Die Wachau bietet Ihnen eine Kopie des Rheintales im großen, das liebliche Savetal eine Kopie im Kleinen! ... Und er hat recht, mein reichsdeutscher Gewährsmann, denn auf den Reifenden, der die Augen offen hält und die Südbahn von Vidani most (Steinbrück) bis Videm benützt, übt das reizende und romantische Savetal einen nachhaltigen Eindruck aus. Beide Ufer der Save begleiten dicht bewaldete, an den sanften Hängen mit Weinreben bepflanzte und von zahlreichen Kirchen, Kapellen, imposanten Burgen und Ruinen

gekürzte Berggründen, die prachtvolle Szenerien bieten und mitunter bedeutende Höhen erreichen, als Sersel 893, Veliko Kozje 987, Visca 947, Mala Visca 938 Meter, und aus der Ferne grüßt dich der Rigi Unterkrauz, der 1219 Meter hohe „Sveti Krum“ (Kumberg), während im Tal der Save die niedlichen Märkte Radose (Ratschach), Svinica (Lichtenwald), Reichenburg, Videm und das malerisch gelegene Krško (Gurkfeld), viele freundliche Dörfer, hingestreut zwischen blumenreichen Wiesen, Obstkulturen und wogenden Getreidefeldern, dann die schöngelegenen, weißgetünchten Schlösser Weizelstein, Erkenstein, Sabenstein, Rudenstein, Unterlichtenwald, Neustein und Unterreichenburg vielfache Abwechslung bieten und filmartig das Auge passieren. Es gibt nur wenige Gegenden, die auf so engem Raum ein so mannigfaltiges Bild bieten. Nach einstündiger, anregender Fahrt ist der uralte Markt Reichenburg — das Ziel unseres Ausfluges — erreicht. Eine Gegend, ein Ort, ein Stück Land kommt einem erst ganz nahe und wird erst zur rechten Heimat, wenn wir etwas wissen über sein Schicksal, das ist just so wie beim Menschen. Auch der bleibt uns fremd, wenn wir immer nur sein gleichmäßiges Alltagsgepräge sehen und erst eine vertaunte Stunde, in der wir sein bisheriges Schicksal nochmals mit ihm durchleben, macht uns den Fremden zum Freund; und so wollen wir uns mit der Geschichte unseres Reisezieles vertraut machen. Schon im Jahre 888 wird ein Graf „Salcho“ in Reichenburg an der Sava genannt, bei welchem der mächtige Slavonische

panonische Fürst Pribina gastliche Aufnahme fand. In einer Urkunde de dato Dettingen vom 29. September 895 verleiht der deutsche König Arnulf seinem treuen Vasallen „Balchun“ seine Besitzungen in Reichenburg und Gurkfeld an der Sava. Schwer gelitten hat diese ganze blühende Gegend unter unübersehbarer Kriegsqual, welche die wilden Horden der Madjaren und Türken verursachten. Auch die Bauernkriege tobten in der Gegend von Reichenburg und Gurkfeld. Der Markt Reichenburg liegt auf einem der lieblichsten Punkte des herrlichen Savestromes. Die Häuser des Marktes sind zu beiden Seiten des Breftanobaches parallel mit demselben auf beiden Ufern in der schmalen Talsohle entlang gebaut und zwischen den beiderseitigen Höhenzügen förmlich eingezwängt. Die Sonne erfreut die Marktbewohner selbst zur Sommerzeit nur kurze Augenblicke.

Auf einem etwas erhöhten Punkte liegt die schöne alte Pfarrkirche St. Peter, außer der prächtigen, im Norden des Ortes in jüngster Zeit erbauten Lourdeskirche die einzige Sehenswürdigkeit des Marktes. Der Hochaltar aus schwarzem Marmor ist eine ausgezeichnete Arbeit; in der Kirche befinden sich mehrere Grabdenkmäler, als des Franz Gall von Galenstern zu Lueg, Rann und Reichenburg. Der Marktflecken wird machtvoll von dem alten Schlosse Reichenburg, das zu den stattlichsten Burgen der südlichen Steiermark gehört, überragt. Die mit ihren altersgrauen Mauern von der Höhe eines schroffen Felsens stolz in das Savetal niedersehende Feste

soll im Jahre 1127 vom Erzbischof Konrad von Salzburg erbaut worden sein.

Die Burg war von 1290 bis 1540 — durch einen Zeitraum von 250 Jahren — das Kronnest und der Rittersitz des mächtigen Geschlechtes der Ritter von Reichenburg, die auch die Burgen Reichenstein, Rann, Gleichenberg und die stolze Riegersburg ihr eigen nannten. Die Reichenburger besaßen hohe Würden, sie waren Landesverweser, Oberstmarischale von Steiermark und widmeten sich zum Teil dem ritterlichen Waffenhandwerk. Dapfar von Reichenburg fiel 1469 in dem mörderischen Kampfe gegen die Türken bei Bizelst. Reinprecht von Reichenburg war Landeshauptmann von Steiermark und eroberte in Ungarn für Kaiser Maximilian elf feste Plätze. Er führte manchen Kampf glücklich durch und befreite den nachmaligen Kaiser Maximilian, als er als Erzherzog von den Bürgern zu Gent gefangen gehalten wurde. Er starb 1505 auf der Reise nach Rußland. Auch die Sage erzählt uns vom Rittergeschlechte der Reichenburger ein Märchen, das sich mit großer Zähigkeit im Volke festhält. Dieser Sage nach sollen sich Niklas von Reichenburg und sein jüngerer Bruder, welche in ewiger Fehde lebten, im Jahre 1454 gegenseitig getödtet haben. Sie schossen aus den Fenstern der Burg und den im Tale gelegenen Schlosse mit Feuerrohren und trafen sich in die Brust. Im Jahre 1540 ist mit Johann von Reichenburg der Stamm dieses mächtigen Rittergeschlechtes erloschen und erbte die Burg der lärmnerische Ritter von Gradnitzer; später übergang sie in den Besitz der

Freiherren Gall von Gallenstein. Diese haben dem Schlosse die heutige Gestalt.

Die Burg, welche 1127 erbaut wurde, hat beim Umbau mehr oder weniger ihren ursprünglichen Zustand bewahrt, wohl wurde sie neu befestigt in jener schrecklichen Zeit der Türkeninvasen, in welcher die Kraft des Abels zur Abwehr dieser anderthalb Jahrhunderte andauernden furchtbaren Plage gesammelt und in steter Bereitschaft gehalten werden mußte. Die Burg ist ein imposanter, architektonisch mächtiger Bau. Mächtige, vier Meter starke Mauern stützen die auf der Südseite auf einem schroffen Felsen aufragende Burg. Der Hof hat die Form eines unregelmäßigen Viereckes; der Erbauer schenkte den Grundplan dem Terrain an und hatte mehr die Zweckmäßigkeit als das Ritzschheit im Auge gehabt. Die Burg beherrscht die leicht zu übersehende Save und das ganze Savetal bis zu dem in Krain gegenüberliegenden Höhenzug; sie wurde weder von Madjaren, Türken, noch von den Bauern bezwungen, noch haben die Erdbeben in den Jahren 1691, 1695, 1878, 1880, 1895, 1906 einen Stein des Baus verrückt, überhaupt nicht die geringste Spur hinterlassen.

Im Jahre 1630 folgten den Galls die Grafen von Attems als Besitzer, welche das Schloß aber schon 1680 dem Grafen Anibal Heister veräußerten. 1721 erwarben die Grafen von Attems Reichenburg neuerdings, um es 1802 einem Herrn von Mandelstein zu überlassen. Diesem folgte als Besitzer Anna Gräfin Petazzi, ihr Schwiegervater Delema, Sidonie von Brzobzka, Oberhand Fürst-Waldbur-Bez-Burzach. Der letzte weltliche Besitzer war Freiherr Christian von Esbeck, welcher Reichenburg von 1874 bis 1881 besaß.

Kortikung folgt.

Marburger Zeitung n. 132. Samstag, 14. VI. 1921



berichtig, (b) (b) u. (b) (b), (b) (b),  
gerer Obst- und Weingüter in unge-  
Stellung wünscht Wechsel des Wir-  
es. Zuschriften unter „Kautionsfähig“  
rw. 5105

## hbinderei

la tistarna d. d.

gerichtet ist, empfehle

llikum, den Behörden

Anfertigung aller in

ägigen Arbeiten bei

g zu billigsten Preisen.

na d. d.

dem Standpunkt Serbiens und ergebnislos  
so die Verwirklichung der größeren Idee und  
verzichtet scheinbar auf die Erfüllung der ihm  
vom gütigen Geschick zugewiesenen großen  
Mission.

Die Ursachen dieser Engherzigkeit können  
gesucht werden in dem durch den Sieg noch  
mehr aufgeregten, beim serbischen Bru-  
derstamme ohnehin in sehr hohem Maße ent-  
wickelten Stammesbewußtsein, dann aber  
auch in seiner mangelhaften Kenntnis der  
Verhältnisse in den zum Anschluß gebrachten  
Gebieten, welche Unkenntnis allein die Vor-  
stellung nähren kann, über die auch noch da-  
zu in der Mehrzahl stehenden nichtserbischen  
Bewohner des vergrößerten Staates eine  
Art Vorherrschaft auszuüben oder sie zum  
Serbentum bekehren zu können.

So wie jedes starke nationale Empfinden,  
so wirkt auch das starke Hervorheben des  
Serbentums bei den Bruderstämmen anstel-  
tend. Dagegen hilft keine Verstandesermäg-  
ung, das beweisen insbesondere die Vorgän-  
ge in Kroatien, wo die Stammesgegensätze mit  
ihren Begleiterscheinungen noch nie so trau-  
rige Früchte trugen wie gegenwärtig.

Der Ton, den diese Musik erzeugt, wird  
in Beograd angegeben. Um sich davon zu  
überzeugen, vertiefe man sich nur in die dort  
erscheinenden Blätter und man wird erken-  
nen, daß diese Publizistik fast ausnahmslos  
auf die großserbische Idee eingeschwo-  
ren ist.

den sind gestorn überall eingestreut wor-  
den. Außer einigen belanglosen Schießereien  
zwischen Partisanen herrschte überall Ruhe.  
Die interalliierten Truppen fahren mit der  
Besetzung der neutralen Zone fort.

WAB. Warschau, 13. Juni. (Funktspruch.)  
Der italienische Oberst Pesenghi ist zum Chef  
der Polizei in Oberschlesien ernannt worden.

WAB. London, 13. Juni. (Funktspruch.)  
Der Spezialkorrespondent der „Times“ mel-  
det aus Oberschlesien, daß die polnischen Mit-  
glieder der Abstimmungspolizei beim Aus-  
bruch der Aufständischenbewegung zum größ-  
ten Teile desertiert seien. In vielen Fällen  
entwaffneten sie auch noch ihre deutschen Kol-  
legen und bemächtigten sich deren Waffen und  
Uniformen. So kam es, daß ganze Bataillo-  
ne der Aufständischen Uniformen der Ab-  
stimmungspolizei trugen. Die deutschen Ab-  
stimmungspolizisten sind auf die Seite des  
deutschen Selbstschutzes getreten und es wird  
eine der schwersten Aufgaben der interallii-  
erten Abstimmungskommission sein, wieder eine  
unparteiische Abstimmungspolizei zu schaffen.

WAB. Berlin, 13. Juni. (Wolff.) Die in-  
teralliierte Kommission hat einen zweiten  
Plan für die Räumung des Aufstandsgebietes  
aufgestellt. Darnach soll der Selbstschutz in  
seinen bisherigen Stellungen bleiben, bis der  
Aktionsplan durchgeführt wäre. Dieser Plan  
wurde General Höfer zur Kenntnis gebracht  
der sich mit dem Zwölferausschuß in Verbin-

liche Blätter verzeichnen den Zwischenruf des  
Eriester Faschisten Giunta „Nieder mit De-  
sterreich!“ beim Aufbruch des Namens Toggen-  
burg. Die Deutschen und Slaven haben die  
Gelobung in italienischer Sprache geleistet.  
Wie der „Piccolo“ meldet, hat Toggenburg  
Giunta wegen dessen Äußerung seine Zeugen  
gesandt.

### Eine Militärkonvention zwi- schen Sowjetrußland und den Komunisten.

WAB. Warschau, 13. Juni. (Funktspruch.)  
Die Bolschewisten haben in Waku eine Militä-  
rkonvention mit den Komunisten unter-  
schrieben. Sowjetrußland ist zur militärischen  
Hilfe gegen Armenien und Griechenland ver-  
pflichtet. Auch die Verpflegung der Komuni-  
sten wird von Rußland übernommen werden.

### Der Zusammenbruch des bol- schewistischen Systems.

WAB. Paris, 13. Juni. (Havas.) In einer  
längeren Unterredung mit dem Londoner  
Berichterstatter des „Petit Parisien“ legte  
Kraissin die Gründe dar, die die Moskauer  
Regierung dazu trieben, die Mitarbeit aus-  
ländischer Kapitalisten zu erlangen. Er be-  
kämpft zunächst das Scheitern der sowjetisti-  
schen Politik, die das Meer der russischen Pro-  
letariat so geleitet habe, als ob die Heere der

erlaube Stalin u. a. Lenin habe seine dies-  
herige Politik geändert und ein Programm  
entworfen, das der internationalen Lage so-  
wie dem wirtschaftlichen Zusammenbruch  
Rußlands Rechnung trägt und dem Wider-  
stand der russischen Bauernschaft und der  
ausländischen Kapitalisten zu begegnen trach-  
tet. Das bisherige System der Requisitionen  
und der Unterdrückung des industriellen Han-  
dels im Innern werde durch proportionell  
abgestufte Steuern in natura ersetzt werden.  
Zum Westen erwarte man materielle Unter-  
stützung durch Lieferung von fertigen Fabrik-  
waren sowie technische Hilfe durch Entsendung  
von sachverständigen Technikern nach Ruß-  
land. In ausländischen Unternehmungen kö-  
ne Rußland entweder Gold oder Rohstoffe  
oder aber Konzessionen anbieten. Es seien be-  
reits mit einigen Unternehmungen Verhand-  
lungen im Gange. Kraissin sprach schließlich  
die Überzeugung aus, daß sich binnen kurzem  
ein großes internationales Konjunktionsbü-  
den werde, dank dessen Tätigkeit die Sowjet-  
regierung aus ihrer schwierigen Lage befreit  
werden würde.

WAB. Budapest, 13. Juni. (Ung. Korra  
Büro.) Die Polizei hat festgestellt, daß Mi-  
lan Popovic, dessen Leiche im Nagy-Mahos-  
Teiche verstimmt aufgefunden wurde, ei-  
nem Lustmord zum Opfer gefallen ist. Der  
Täter wurde in der Person eines gewissen  
Alexander Kovacs verhaftet.

## Bei den Trappisten in Reichenburg.

Von Fridolin Kautz.

Reichenburg, du stolze Feste, in deinen höchsten Räumen steht vor unseren Augen Begebenes, Verfunkenes auf. Schwertes Klirren, silberne Becher, gefüllt mit köstlichem Eremiterwein, erklingen. Reich gezäumte, feurige Rosse wiehern im Schloßhof, schwarzen steinigen Boden, daß die Funken sprühen, und harren ungeduldig auf ihre Reiter, die dann dahinstieben zum Turnier oder in die blutige Schlacht. Madjarische und türkische Horben bereimen vergebens deinen felsenfesten Bau. Die armen, geknechteten, sich nach einem bißchen Freiheit sehnen den „windischen Bauern“ rennen sich mit dem Schlachtrufe: „Le kup, le kup u bogajmajna!“ an deinen trotzigen Mauern für die „stara pravda“ ihre harten Schödel ein . . . und heute hallt durch deine öden Räume der schauerliche Gruß „Memento mori!“ der schwelgamen Mönche vom Orden de la Trappe.

Französische Trappisten sind es, die in der oben auf dem steil aufsteigendem Felsen kle-

\*) Es ist dies der Refrain des revolutionären Liebes in südböhmischen Bauernaufstände: „Nur zusammen, nur zusammen, arme Gemeinde, für das alte Recht!“

benden Burg ihre Zuflucht gefunden und dieselbe in eine Eremitage umgewandelt. Es ist aber auch ein Ort wie geschaffen zur stillen Einkehr in sich selbst, wie von Natur bestimmt für eine Schar von weltflüchtigen Mönchen. Wie viel Schicksal war durch einen Zeitraum von 800 Jahren und ist heute wieder in deinen Mauern begeben. Es ist das ewige Lied von Lust und Leid, das durch Fahrtenjende erklingt. Aber es ist immer dieselbe Melodie in tausend Variationen. Immer dieselbe Melodie . . .

Als im Jahre 1880 die Trappistenorden in Frankreich aufgelöst, und die Mönche aus ihren Klöstern mit Brachialgewalt vertrieben wurden, kam eine Abordnung von Trappisten aus dem Kloster Maria Dubensis über Italien und Spanien, wo es ihr nicht gelang, einen passenden Besitz zu erwerben, nach Oesterreich, wo sie im Jahre 1880 das Schloß Reichenburg, welches zu einem Kloster wie geschaffen war, vom Baron Esbeck erstanden. Der Gründer der Trappistenabtei Maria Erlösung in Reichenburg war der im Jahre 1836 in Lyon in Frankreich geborene Frater des Ordens Kamillo Giraud. Er entstammte einer angesehenen Yhoner Patrizierfamilie, war vor seinem Eintritt ins Kloster Maria Dubensis, Gutsherr, Besitzer großer Seidenwarenfabriken und vielfacher Millionär . . .

In einem von einem schönen Park umgebenen Schlosse verlebte Kamillo Giraud eine

frische, ungetrübte Jugendzeit. Der streng religiöse Vater überwachte mit Strenge insbesondere die körperliche Ausbildung seiner Kinder. Er sorgte dafür, daß Kamillo in allen Leibesübungen unterwiesen wurde. So war er in seiner Jugend ein leidenschaftlicher Nimrod und brillanter Reiter; daneben ging der kaufmännische und wissenschaftliche Unterricht nach einer gebieterischen praktischen Methode, die den Grund zu einer tüchtigen und vielseitigen Bildung legte. Bei Ausbruch des deutsch-französischen Krieges 1870 eckte er als Freiwilliger an die Front und zeichnete sich in 12 Schlachten und Gefechten durch hervorragende Tapferkeit aus. Bald nach erfolgtem Friedensschluß war in seinem ganzen Wesen wie umgewandelt. Der vor dem lebenslustigen, nun aber über die Nichtigkeit der Welt enttäuschte reife Mann trat als Leienbruder in den Trappistenorden. Der schwerreiche frühere Guts- und Fabrikbesitzer — ein „grand seigneur“ vom Scheitel bis zur Sohle — verrichtete nun im Kloster die niedrigsten Arbeiten. Er betreute die Hühner des Klosters, mißbete die Hühner- und Rinderschälungen aus, außerdem pflegte er aufopfernd die Kranken und begrub die verstorbenen Mitbrüder. Sein großes Vermögen widmete er zur Gänze zur Erwerbung, dann Abapptierung und Einrichtung des Klosters Reichenburg in ein Trappistenkloster. Er erbaute eine komfortable Fremdenherberge neben dem

Kloster, eine Schokoladefabrik, eine Destillation zur Erzeugung des köstlichen Klosterlikörs „Trappistien“, großartige moderne Rinder-, Pferde-, Schweinehaltungen und Wirtschaftsgebäude, eine Mühle, Brettersäge und einen Ziegelofen. Er beschaffte das zur Bewirtschaftung der Grundstücke erforderliche Jungvieh, Kühe und Schweine, und ließ eine elektrische Leitung erbauen. Die Kräfte zum Betriebe des Klosters, Elektrizitätsverkes liefert der Breslanabach. Die Schokoladefabrik wird mit elektrischer Kraft betrieben.

Welch ein krasser Kontrast!

Unten auf den Dellen die weltflüchtigen, mittelalterlichen Mönche in ihren weißen Kutten im Dämmerlicht. Ein Druck auf den Schalter — und oben ihren Köpfen blitzt das Symbol des Fortschrittes, der elektrische Funke, auf, das elektrische Licht, welches alle Räume des Klosters, selbst die Kellereien, Stallungen und Wirtschaftsgebäude taghell beleuchtet.

Der Schöpfer all dieser großartigen Anlagen, Frater Gabriel — dies der Klostername des Kamillo Giraud —, den ich persönlich zu kennen die Ehre hatte, war ein frommer, demütiger Klosterbruder, wünschlos, zufrieden und unermüdet in der Befriedigung hingebungsvoller, bewusster Pflichterfüllung im Krankendienst, dem er sich Tag und Nacht widmete. Sein selten schönes, durchgeistigtes Gesicht strahlte von himm-

lischer Glückseligkeit und gemahnte mich an das Bild eines von einem belgischen Meister gemalten Heiligen, das ich in irgendeiner Bildergalerie gesehen. Er starb am 28. Feber 1899, von allen seinen Ordensgenossen tief betrauert . . .

Friede und Weltabgeschiedenheit in der Natur sind von den Vorstellungen, in der wir uns stets ein Kloster und das Leben darin denken, unvertrennbar. Nicht nur den inneren Frieden suchen jene, die mit der Welt zerfallen, die abschließende Pforte des Klosters gefunden haben, sondern auch den äußerlichen, den, der sie von den Eindrücken des lärmenden Alltags der hastenden Welt schützen soll. Hier oben finden sie beides.

Was den verschiedensten Gründen mögen die meisten der Priester und Nonnen ihre Zuflucht im Orden de la Trappe gesucht haben. Wie viel getäuschte Hoffnungen, wie viel schwer errungene Enttägung, wie viel Sarkasmus und Weltbitternis mögen sich wohl hinter den Fenstern der Klosterzellen verbergen.

Fortsetzung folgt.

Münzen Zeitung Nr. 133, Mittwoch 15. VI. 1921